

Contes et légendes de tous pays [000] – Contes et légendes de

Max Defleur

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM

MAX DEFLEUR

CONTES ET LÉGENDES DE WALLONIE



FERNAND NATHAN

COLLECTION DES CONTES ET LÉGENDES
DE TOUS LES PAYS

CONTES ET LÉGENDES
DE
WALLONIE

PAR

MAX DEFLEUR

ILLUSTRATIONS DE CLIFTON DEY

FERNAND NATHAN, ÉDITEUR – PARIS
18, RUE MONSIEUR-LE-PRINCE, 18 (VI^e)

Tchantchès



Le 25 août 760, à Liège, le quartier populaire du Djus d'la Mouse, sur la rive droite de la Meuse, était en effervescence.

Au milieu de la rue, un enfant était né, miraculeusement éclos entre deux pavés. C'était un beau bébé, frais, joufflu et robuste. Il souriait aux badauds qui affluaient de toutes les ruelles et venelles environnantes.

Soudain, il se mit à clamer sa soif, non pas comme, plus tard, le Gargantua du bon Rabelais, en criant : « À boire ! », mais en entonnant à plein gosier, d'une de ces voix splendides fréquentes en Wallonie, un refrain populaire qui résonnait souvent entre les murs du Djus d'la Mouse, les soirs de liesse :

« Allons, la mère Gaspard,
Encore un verre, encore un verre... »

Et il promenait sur la foule un regard qui cherchait si la mère Gaspard ne sortirait pas.

Elle se présenta sous les traits d'une brave grosse commère, qui cria :

— On ne va tout de même pas laisser cet enfant mourir de soif. Il faut qu'on lui donne à boire, surtout que s'il continue à chanter ainsi, il aura encore plus soif !

Ce disant, elle courut chez elle et revint bientôt, tendant au gamin un plein verre d'eau.

Le bébé repoussa la boisson avec une moue dégoûtée. Un grand

éclat de rire partit de la foule amusée de la mine déconfite de la femme. Un homme s'avança et lui dit :

— Tu vois ! Tu ne veux jamais me croire quand je te dis que l'eau ne vaut rien ! C'est une boisson bonne pour les plantes et les bêtes, mais pour les hommes, ça n'a jamais rien valu. Ça donne du sang de poisson ! Ce gamin-là promet d'être un fameux homme. Je vais lui chercher, moi, une boisson qui lui convient !

Il revint et tendit un biscuit trempé dans du « pèquet » au bébé qui l'avalait goulûment. Alors il lui servit une grande rasade de genièvre que l'enfant engloutit comme si c'eût été du lait. L'homme était ravi.

Le petit voulut se lever, mais il retomba, sa tête cognant durement contre le pavé. Une exclamation de pitié monta de la foule, mais lui, se relevant, partit d'un grand éclat de rire, et flatta d'une main compatissante le pavé qu'il avait touché. L'homme qui l'avait abreuvé cria :

— C'est un Liégeois ! Il a une tête dure ! Ce sera un fameux homme... Écoute, fit-il à sa femme, nous n'avons pas d'enfants. Adoptons celui-ci ! Nous l'appellerons Tchanchès.

La femme fut ravie et elle emporta aussitôt Tchanchès dans leur petite maison du Djus d'la Mouse.

Son père adoptif se chargea de le nourrir. Il lui prodiguait force biberons de genièvre du plus pur grain. L'enfant renâclait sur cette nourriture trop abondante, mais jamais le père ne songea à diminuer la ration ; il s'imposait d'achever lui-même les biberons de son nourrisson. À un tel régime, l'enfant poussa comme champignon en prairie. Le moment vint de le sevrer. Le brave homme eut la malencontreuse idée de lui donner un hareng saur : son pupille en contracta une soif inextinguible que seul le « pèquet » parvenait à apaiser.

Mais l'enfant grandissait et se fortifiait. Sa mère constata bientôt que son nez croissait à une allure beaucoup plus rapide que les autres parties de son corps. Il était coloré, rubicond, avec les reflets pourpres et violets d'un ciel au crépuscule. On eût dit qu'on avait greffé sur un visage d'enfant le nez d'un vieux Wallon adorateur du vin et de la cervoise. Et cet appendice haut en couleur le défigurait à tel point que son visage servit de modèle pour la fabrication des masques de carnaval.

L'énormité du nez de Tchanchès était un fréquent sujet de disputes entre les parents adoptifs :

— Tu vois, disait la mère à son mari, avec ta stupide idée de faire avaler de pleins biberons de pèquet à cet enfant, voilà le résultat ! Cette énorme carotte qui le rendra ridicule toute sa vie, alors qu'il aurait pu être beau comme un Jésus.

Le père rétorquait :

— Vous autres, les femmes, vous êtes de mauvaise foi et vous ne raisonnez pas. Si l'usage du pèquet faisait grandir les nez, le mien devrait être présentement comme une betterave ! D'ailleurs le sien ne pousse plus bien qu'il continue à boire du pèquet. Cette déformation est certainement due à une autre cause que nous ne connaissons pas.

Il avait raison. Cette disgrâce physique était le résultat d'un accident survenu le jour du baptême.

La sage-femme qui le portait, une bonne femme grande et sèche, ne rechignait pas non plus à une bonne rasade de la liqueur de feu. Ce jour-là, elle avait elle-même donné à boire au poupon, et en prévision de la soif qu'il éprouverait du fait que le prêtre déposerait du sel sur sa langue, elle lui avait accordé double ration. L'enfant n'en avait bu que le quart, avait repoussé de ses menottes potelées le biberon qu'elle lui tendait, et, pour ne pas laisser perdre le reste, elle l'avait avalé.

Prenant l'enfant dans ses bras, elle était partie, mais, en chemin, l'air étant assez vif, elle eut soudain l'impression que les maisons basculaient et que le pont de Meuse chavirait dans le fleuve. Elle avait raidi sa marche, mais en vain : l'équilibre la fuyait.

Au moment même où elle tendait l'enfant au-dessus des fonts baptismaux, ceux-ci semblaient reculer devant ses yeux voilés, et elle lui cogna malencontreusement le nez contre la pierre sacrée. Vu la dureté de sa tête, l'enfant n'avait pas poussé un cri, mais la croissance rapide de son organe avait sa source dans un traumatisme ignoré.

Frappé par cette infortune dès son baptême, il devait en connaître une plus grande encore.

Atteint de rougeole alors qu'il était déjà bambin, il dut, pour se guérir, avaler de l'eau ferrugineuse. Sa mère en fabriqua en mettant macérer un morceau de fer à cheval dans de l'eau. Assoiffé, l'enfant avala le tout et le fer se cala si malencontreusement dans son gosier qu'on ne put le retirer. Dès lors, il ne lui fut plus possible de tourner la tête que latéralement ; pour regarder le ciel, il devait se coucher sur le dos, et à plat ventre pour voir le sol.

Avec l'âge, il se rendit compte de sa disgrâce. Il s'aperçut que, sur son passage, certains avaient une mine compatissante, d'autres étouffaient des rires, et il résolut de ne plus sortir. Puis il décida de braver la foule et les sarcasmes et il s'offrit à faire saint Macrawe, c'est-à-dire à être porté, tout barbouillé de suie, sur une chaise à porteurs escortée de tous les gamins du quartier.

Ce fut la veille de l'Assomption en 770. Il apprit ainsi que la laideur, accompagnée de bonté d'âme et d'esprit, sait se faire aimer. Il connut un grand triomphe et de ce jour fut sacré prince du Djus d'la Mouse et l'objet de la sympathie générale.

Très souvent, il se promenait au bord du beau fleuve, musardant à écouter les hommes qui bavardaient en leur patois roman, hérissé d'aspirations insolites.

Un jour, il suivit deux personnages qui discutaient d'une façon animée :

— Tes résultats en latin sont déplorables, disait le plus vieux à l'autre, qui n'était qu'un adolescent.

— On vit bien sans latin, répondait l'autre. Si je suis faible dans cette langue, j'ai des muscles forts. Je ne veux pas être clerc, mais soldat !

Tchantchès reconnut l'archevêque Turpin et Roland. Avec l'impertinence qui était coutumière à l'enfant à qui tout le monde pardonnait tout, eu égard à sa disgrâce physique et à ses malheurs, il s'avança vers les deux interlocuteurs et prononça cette parole profonde mais un peu surprenante :

— Oui, seigneur chevalier Roland, le latin ne sert à rien du tout, mais c'est utile quand même !

Interloqué, Roland demanda :

— Quel est ce manant ?

— Tchantchès, répondit fièrement notre héros, prince du Djus d'la Mouse, pour vous servir, seigneur chevalier !

Turpin fut enchanté de l'assurance de ce gamin, le regarda avec complaisance :

— Tchantchès, dit-il, tu me plais ! Je vais te présenter céans à notre grand empereur Charlemagne. Dorénavant, tu serviras de compagnon à son neveu Roland.

C'est ainsi que le gamin des quais de Meuse fut introduit à la cour de Charlemagne où il amusait tout le monde par ses drôleries et ses réparties vives, toutes saturées du sel gaulois qui saupoudre encore aujourd'hui les propos des marchandes des quatre-saisons de la bonne ville de Liège.

L'expédition d'Espagne fut décidée. Un grand débat s'engagea entre Charlemagne, l'archevêque Turpin et Roland : emmènerait-on ou n'emmènerait-on pas Tchantchès ?

Turpin parla le premier :

— Nombreux sont les périls de la guerre ! Ce brave jeune homme ne sait manier ni la lance, ni l'épée, ni l'épieu. Nous ne pouvons l'exposer aux coups des Sarrazins. Nous aurions sa mort sur la conscience !

Charlemagne approuvait de la tête les paroles de l'archevêque. Il passa une ou deux fois la main dans sa grande barbe, puis répondit :

— Turpin a raison ! Nous ne pouvons prendre Tchantchès avec

nous ! Pourtant il me manquera. Il n'a qu'à paraître quand je suis soucieux, et aussitôt, mes soucis s'envolent comme fumée au vent ! On ne se bat pas continuellement, et je vous avoue qu'après avoir infligé une défaite aux Sarrazins, j'aimerais retrouver ce gai luron dans ma tente. Il serait capable de soutenir le moral de l'ost !

Roland, qui espérait que l'empereur passerait outre aux scrupules de Turpin, se leva et déclara :

— Sire empereur, vous le savez, aller à la guerre ne me fait pas peur ; je me réjouis même de faire mordre par Durandal la peau noire des ennemis. Mais de devoir quitter Tchantchès me fait deuil autant que de quitter Aude, ma fiancée !

Il réfléchit un instant et ajouta :

— Plus même, je crois ! Pensez donc ! Il y a si longtemps que nous vivons ensemble depuis le jour où je l'ai rencontré sur les bords de la Meuse au Djus de la Mouse... Mais je comprends que l'archevêque craigne pour lui, d'autant que je connais Tchantchès : il est courageux et ne voudra pas se tenir coi à l'arrière de la bataille.

Charlemagne interrompit Roland :

— Voilà la solution, mes enfants ! Je vais faire venir Tchantchès et je lui demanderai ce qu'il veut faire. S'il veut nous accompagner, nous n'aurons pas le droit de l'en empêcher. Songez, archevêque Turpin, que priver un Liégeois d'user de sa liberté, c'est risquer de le faire mourir de langueur ; et s'il en était ainsi, nous aurions aussi sa mort sur la conscience. Mais s'il souhaite nous accompagner, je lui donnerai l'ordre de rester à l'arrière tant que la bataille ne sera pas terminée.

Turpin éclata de rire :

— Vous oubliez que c'est un Liégeois, et que si vous lui donnez un ordre, il fera tout le contraire ! Voyons ce qu'il nous dira !

Tchantchès, mandé, se présenta aussitôt :

— Sire empereur, vous m'avez huché, me voici !

— Tchantchès, dit Charlemagne, sais-tu que je vais faire la guerre aux Sarrazins en Espagne ?

Tchantchès porta la main à sa tête en poussant une exclamation de douleur.

— Sire empereur, je ne voudrais pas être à leur place ! Tel que je vous connais, vous allez leur flanquer une de ces raclées ! J'ai déjà mal pour eux !

— Je l'espère, Tchantchès, mais il ne s'agit pas de cela pour l'instant ! Écoute ! Nous ne pouvons pas t'emmener là-bas ; tu resteras ici, à Liège, où nous viendrons te retrouver une fois l'ennemi vaincu. Songe que tu n'es pas un guerrier !

Tchantchès se fâcha tout rouge. Son nez devint violet.

— Sire empereur, dites tout d'un coup que je suis un couard ! Qu'est-ce que vous voulez que je fasse à me manger les sangs ici pendant qu'on se battra là-bas ?

— Ne te fâche pas, Tchantchès, dit Turpin. L'empereur n'a pas voulu dire ça. Mais réfléchis ! Ne sachant pas manier les armes, tu risques de te faire transpercer d'un coup de sabre par les féroces Sarrazins.

— Et vous alors, monseigneur l'archevêque ! Ce n'est pas avec votre crosse et votre goupillon que vous porterez la déroute dans les rangs ennemis !

— Moi, c'est différent, rétorqua Turpin, je vais là pour porter les joies de la bénédiction aux soldats qui mourront dans la bataille.

— Eh bien, moi, j'irai pour les faire rire un bon coup avant qu'ils ne meurent ! Quant aux Sarrazins, laissez-les venir. Il y en aura de surpris ! Vous vous battez avec des lances, des sabres, des épieux ; c'est tous instruments pour se couper, tout ça ! Moi, j'ai mes armes à moi. J'étais le plus fort « soukeu » du Djus d'la Mouse ! Demandez à Colas Lambert qui s'est battu un jour avec moi !

Charlemagne s'empessa de conclure :

— Puisque Tchantchès veut venir, il viendra ! Je ne sais ce qu'il a en tête, mais...

— Ce que j'ai dans la tête, sire, interrompit Tchantchès, vous ne le savez pas, mais les Sarrazins le sentiront ! Vous verrez ! Avec l'aide de Dieu et moi, vous vaincrez !

L'ost se mit en route. Tchantchès était étonné que l'Espagne fût si loin. Puis il resta ébahi devant la hauteur des Pyrénées. À la première rencontre des Sarrazins, il s'étonna que leur peau fût si noire. Il dit à Roland :

— À mon avis, ils ont tous fait saint Macrawe au Djus d'la Mouse et ils ont oublié de se frotter la figure. Eh bien, je vais leur apprendre ce que c'est que les soukeux de Liège ! Y sommes-nous ? Sire Roland, prenez Durandal ! Et vous, sire empereur, avez-vous Joyeuse ? Mon Dieu, qu'ils sont laids !...

Tout en parlant, il s'équipait. En guise de bouclier, il revêtit son sarrau bleu ; pour heaume, il se coiffa de sa casquette de soie noire qu'il ajusta sur sa tête. Les trompettes sonnèrent, les gonfanons se gonflèrent au vent ; les barons et les chevaliers revêtirent leurs armures et enfourchèrent leurs destriers. L'ost s'ébranla.

Tchantchès se plaça en tête, à côté de Roland. En le voyant, un moricaud qui semblait un chef se mit à rire, et tout en hurlant des mots barbares, fit comprendre par gestes qu'il allait lui couper le nez d'un coup de cimeterre. Roland trembla pour son ami, mais il était trop occupé lui-même par les quatre Sarrazins qui fonçaient vers lui

pour venir à la rescousse. Tout en frappant de grands coups de Durandal, il lorgnait avec angoisse du côté de Tchantchès.

Le Maure fonçait sur Tchantchès qui, arrêté, cracha dans ses mains, regarda son adversaire lever le bras et lancer son coup de cimeterre. Plus rapide que la lame, Tchantchès s'était baissé. Toute la souplesse qu'il n'avait plus dans le cou, il l'avait dans les reins, tant il avait dû souvent les ployer pour regarder le ciel ou le sol. La lame faucha dans le vide. Tchantchès, aussitôt redressé, saisit son adversaire aux épaules, et d'un coup de tête dans l'estomac l'envoya dans l'autre monde, puis, se retournant, il défonça le sternum du Sarrazin que Roland avait désarçonné.

Bientôt, ils furent entourés par une multitude d'ennemis. Devait-il à son nez béni de rester invulnérable au milieu de la mêlée ? Toujours est-il qu'il ne cessait de cracher dans ses mains, d'agripper l'ennemi aux épaules et de le cosser. Les coups de tête se succédaient à une cadence rapide. Ni cuirasse, ni cotte de maille, ni haubert ne résistaient à ce terrible bélier ; chaque Sarrazin touché était un Sarrazin mort. Bientôt le champ de bataille en fut couvert et le reste de l'armée ennemie prit la fuite. Roland et Tchantchès revinrent vers Charlemagne et Turpin, qui les accueillirent avec transport.

— Tchantchès, dit l'empereur, je t'ai regardé. Tu as été admirable, tu t'es battu comme un lion !

— Sire empereur, vous vous trompez, c'est comme un bélier ! Il était temps que ça finisse. J'avais la langue si sèche que je ne savais plus cracher dans mes mains ! Il y en a deux que j'ai lâchés et qui m'ont échappé. Je n'irai jamais plus à la bataille sans pèquet !

Turpin éclata de rire, mais tout de suite, il demanda :

— Tchantchès, tu n'es pas blessé ?

— Non, sire archevêque. À peine une toute petite migraine !

De ce jour-là, Tchantchès fut compté parmi les meilleurs soldats de l'empereur et du Christ.

Il en vint au plus haut degré d'intimité avec Charlemagne. Il ne se gênait pas pour entrer dans sa tente sans se faire annoncer et la légende rapporte même qu'un jour, étant entré ainsi au moment où l'empereur prenait un repas de gala, celui-ci lui dit : « Que veux-tu, Tchantchès ? Laisse-moi manger mes moules ! »

Vint la fameuse affaire de Roncevaux.

Roland, encore sous le coup de sa discussion avec Olivier, frappait des coups formidables autour de lui. Tchantchès faisait rage. Il avait déjà dû prendre deux bonnes lampées de pèquet pour retrouver un peu de salive et expédier trois cent mille Sarrazins dans l'autre monde. Les autres fuyaient l'endroit de la bataille où il se trouvait. N'ayant plus rien à faire, il commençait à s'ennuyer, et il bâilla bruyamment.

Roland lui dit :

— Tchantchès, tu t'ennuies. Ne bâille pas ou tu vas me faire bâiller, moi aussi. Retourne, va te coucher ! Je ferai bien sans toi, je vais voir un peu ce qui se passe là-bas à l'aile gauche.

Tchantchès obéit. Quelques instants après, il ronflait. Depuis combien de temps dormait-il lorsqu'il entendit retentir la lugubre note du cor ? Il eut l'intuition d'un désastre. D'un bond, il fut sur pieds et trouva Charlemagne devant le cadavre de son preux compagnon.

Sa tristesse fut immense. Selon la coutume de l'époque, il enleva sa casquette et s'arracha des poignées de cheveux, puis, reprenant ses esprits, il prononça cette courte oraison funèbre :

— Sire empereur, dit-il, votre neveu Roland a reçu sa « daye », mais nous le revengerons !

Ainsi fut fait. Il accompagna Charlemagne au siège de Sarragosse et ce fut lui qui, le tout premier, franchit les murailles de la ville. De retour à Aix-la-Chapelle avec toute la cour, il assista au châtimement du traître Ganelon. Le félon devait être écartelé, mais Tchantchès s'y opposa. Il voulut que l'infidèle fût noyé dans une cuve d'eau distillée, car souvent à Liège, il avait entendu chanter :

Lâche, va-t'en, je te renie.

À toi l'opprobre et le mépris !

Et il avait toujours compris « l'eau propre » et le mépris.

Malgré les instances de l'empereur, il voulut revenir dans sa bonne ville de Liège. Mais il resta toujours inconsolable d'avoir dormi à la bataille de Roncevaux.

Il s'éteignit à l'âge de quarante ans, après une franche ripaille, échappant ainsi à la vieillesse.

Il fut enterré à l'endroit même où s'élève aujourd'hui son monument, place de l'Yser. Toute la population le pleura car il était, et est resté, le prototype du vrai Liégeois, mauvaise tête, esprit frondeur, grand gosier, ennemi du faste et des cérémonies, farouchement indépendant, mais cœur d'or, et prompt à s'enflammer pour toutes les nobles causes.



Le meunier des Fonds de Quarreux



PRÈS avoir traversé Stavelot, l'ancienne capitale d'une principauté ecclésiastique, fière encore de son vieux château abbatial, de son perron(1), de ses fontaines et des trésors de sa belle église, l'Amblève coule dans une vallée qui offre aux yeux un perpétuel enchantement. Les eaux claires et rapides, tantôt contournent des blocs de roche, tantôt s'étalent transparentes sur un large lit pierreux, tantôt se précipitent en cascade écumante. Elles passent au pied de rochers escarpés où des torrents s'engouffrent dans des chantoirs(2) mystérieux, entre des collines arrondies aux flancs desquelles s'accrochent des villages, coupées de gorges profondes où serpentent des ruisseaux.

Des hauteurs de la rive droite, la vue s'étend à l'infini sur la dure et farouche Ardennes.

La partie la plus sauvage de son cours est connue sous le nom de Fonds de Quarreux. Pendant des kilomètres, son lit est parsemé d'énormes blocs granitiques. Les eaux tournoient en tourbillons clairs autour d'eux, frangent d'écume blanche leurs dos noirs qui émergent polis et lustrés.

Ces pierres étrangères au système de roches voisines sont des moraines, nous dit la science ; mais l'imagination populaire, excitée par la grandeur tragique de cette gorge solitaire et l'éternel fracas des ondes, a vu dans ces monolithes semblables à des monstres pétrifiés les restes d'une gigantesque construction diabolique. Ainsi est née la légende du meunier des Fonds de Quarreux.

Autrefois, il y a bien longtemps, se dressait au bord de la rivière un humble petit moulin aux murs de pierres moussues, couvert de chaume.

Lambert, le meunier, était un homme courageux et robuste ; Catherine, sa femme, une excellente ménagère, pieuse, qui aimait son mari et leurs cinq enfants. Ils vivaient pauvres mais heureux.

Une seule chose chagrinait le meunier : le moulin n'avait pas de bief, était dépourvu de vannes et soumis à tous les caprices de la rivière. Tantôt, presque à sec, celle-ci n'avait plus la force d'actionner la grande roue ; tantôt le niveau montait subitement et la violence du courant l'eût brisée.

Très nombreux étaient les jours où il fallait chômer. Souvent, le maître en exprimait le regret à la meunière ; celle-ci lui répondait :

— Remercions Dieu de nous garder notre moulin tel qu'il est ! Il nous permet de vivre ; nous n'avons jamais connu la misère, ni la faim ; nos enfants sont rayonnants de santé. Bientôt Hubert sera capable de te remplacer au moulin, Antoinette pourra m'aider : elle garde déjà les petits. Tu partiras chercher des pratiques ; moi, j'irai vendre mes fromages à la ville et, tu verras, nous vivrons dans l'aisance.

Lambert souriait. Il aimait l'optimisme de sa femme, et son courage toujours égal.

— C'est vrai que nous sommes heureux, mais, vois-tu, moi, je voudrais vous procurer encore plus de bonheur. J'ai espoir d'ailleurs ! Tu sais que j'ai un oncle en Hesbaye ; il est très vieux, il est riche et je suis son héritier. Quand il mourra, j'aurai assez d'argent pour aménager le moulin de façon que le volume d'eau soit réglable. Alors, plus de jours de chômage ! Du matin au soir, la roue tournera ; les clients afflueront. Ce sera le premier moulin du pays ! Et la farine qui en sortira sera la plus fine qui soit jamais sortie du froment du pays de l'Amblève.

Catherine souriait à son tour et, tandis que le meunier retournait à sa trémie, elle allaitait son dernier-né qui pleurait.

*

* *

Un jour, la nouvelle de la mort du vieil oncle parvint au moulin. Aussitôt, le meunier prit son bâton d'épine, un sac où il glissa des provisions, et il partit. À cette époque, aller du pays de l'Amblève en Hesbaye était un long voyage. Catherine l'embrassa avec des larmes dans les yeux :

— Reviens le plus tôt que tu pourras, dit-elle, et prends garde ! Ne

voyage pas la nuit ; les chemins ne sont pas sûrs, méfie-toi des rôdeurs.

Il la rassura, embrassa les siens une dernière fois. Rapidement, il gravit la colline escarpée. Au sommet, il fit un dernier signe à tous les siens qui le suivaient du regard. Il sentit combien il les aimait et la pensée que, grâce à l'héritage du vieil oncle, il pourrait leur procurer plus de richesses, lui donnait du courage pour accomplir la longue route.

D'un pas allègre, il frappait le grand chemin qui menait en Hesbaye. Il savait que c'était une terre riche où la couche de limon était épaisse. La ferme de son oncle ne ressemblait en rien aux petites fermes chétives de l'Ardenne qui vivaient misérablement de maigres récoltes de seigle poussé entre les bruyères et les taillis. Depuis très longtemps, son oncle l'exploitait. Il vivait chichement, il devait avoir laissé pas mal d'or. Cet espoir empêchait le meunier de sentir la fatigue.

Il fit le trajet en deux journées. Chez le tabellion, grande fut sa déception. Il ne restait presque rien de l'héritage. Le seigneur du village en avait perçu la moitié en vertu de ses droits féodaux. L'autre moitié avait été fortement entamée par les frais des funérailles et le legs que le vieil oncle avait fait à l'église pour que soient dites des messes pour le repos de son âme.

Le meunier prit le chemin du retour, le pas traînant, remuant dans sa tête les débris du beau rêve qu'il avait fait.

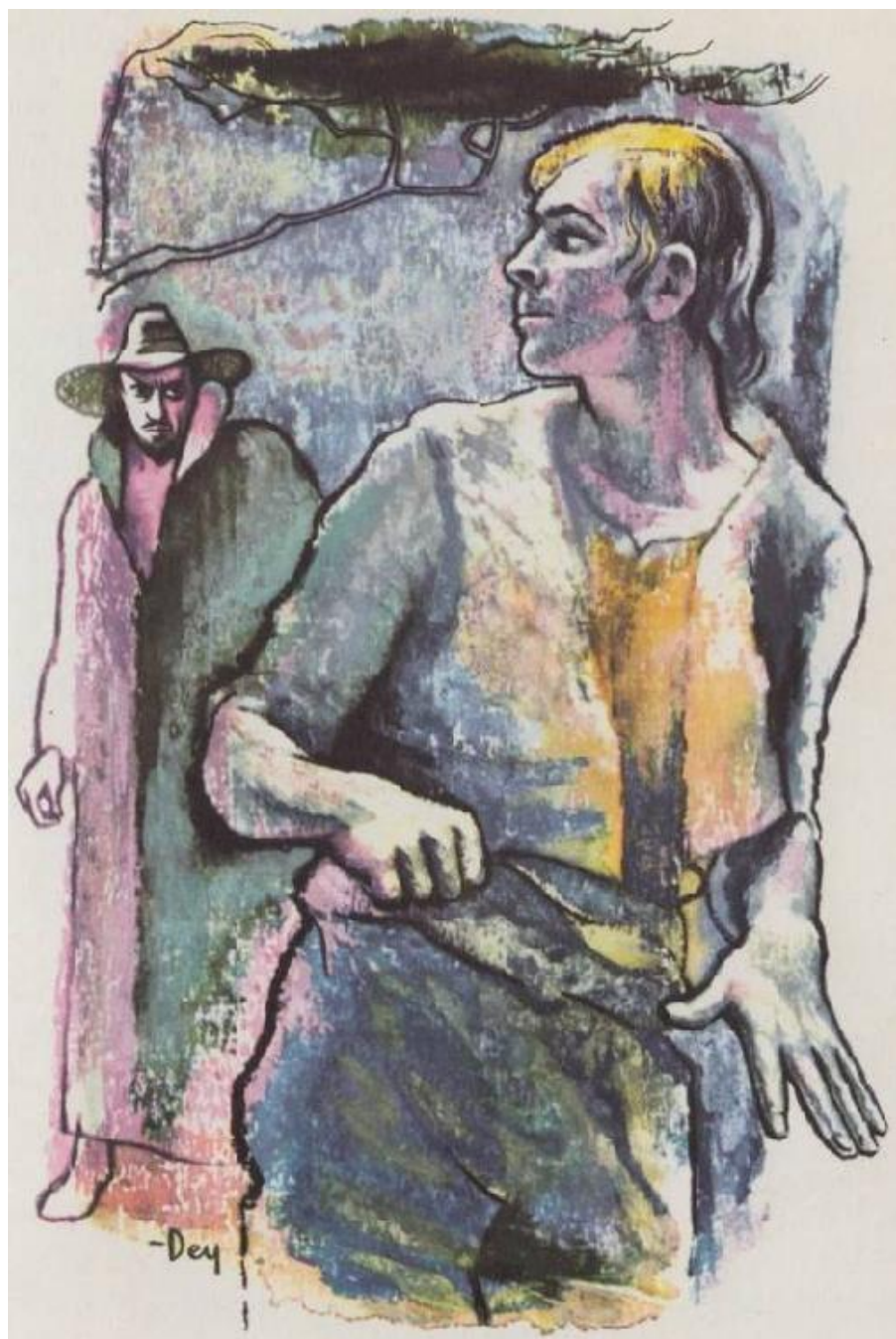
Il était tellement absorbé dans ses pensées moroses qu'il s'égara. Il dut demander son chemin à une vieille femme qui lui dit de se diriger tout droit vers un bâtiment surmonté de deux ailes qui tournaient dans l'air à l'horizon. En approchant, Lambert reconnut à la poussière blanche et à l'odeur de grain moulu que c'était un moulin. Il restait là, ébahi, écoutant le grondement des meules.

Le meunier sortait justement, chargé d'un sac de farine. Lambert lui demanda s'il pourrait visiter ce genre de moulin qu'il n'avait jamais vu. Le propriétaire lui apprit que c'étaient les Croisés qui avaient rapporté cette invention d'Orient, et il vantait la supériorité des moulins à vent. Émerveillé, le meunier repartit et, de nouveau, se mit à rêver. Si son oncle lui avait laissé la fortune qu'il escomptait, il aurait pu faire construire un moulin semblable à celui qu'il venait de voir.

La nuit était maintenant venue, mais n'était pas obscure. Entre les nuages, par intervalles, la lune pleine et ronde baignait la campagne de sa clarté douce. À un carrefour, il entendit un pas sonore venu à sa rencontre. La bruyère qui s'étendait devant lui était mal famée ; elle s'appelait le Malchamp tant il s'y était commis de meurtres et

d'agressions. Par prudence, l'homme serra le lacet de cuir de son bourdon autour de son poignet et se tint prêt à culbuter l'éventuel agresseur.

Le voyageur émergea bientôt de la pénombre.



C'était un homme de haute taille, maigre, au menton orné d'une barbiche en pointe. Il était coiffé d'un chapeau à larges bords et enveloppé dans une sorte de houppelande sombre. Ils se souhaitèrent le bonsoir et comme le meunier s'engageait dans le chemin qui le ramenait chez lui, l'étranger lui dit :

— Tu vas par là ? Si tu veux nous ferons route ensemble. La nuit, il est toujours bon d'avoir un compagnon et je vois que tu es un honnête homme.

— Je retourne à Quarreux, dit le meunier. J'ai été en Hesbaye et je me presse de rentrer. Et toi ?

— Moi, je fais partie de la corporation des maîtres maçons et je voyage pour affaire de bâtisses.

Ils se mirent à deviser des choses, de leur métier. Le meunier dit avoir vu un moulin à vent ; son compagnon lui en vanta les qualités. Tandis qu'il lui expliquait avec des détails techniques la supériorité de ces types sur les anciens moulins à eau, le meunier était repris par son désir d'en posséder un semblable. Il le voyait dresser ses grands bras lie-de-vin au-dessus des arbres qui dévalaient du plateau vers l'Amblève.

— Pour un moulin semblable, dit-il, je donnerais au diable cent ans de paradis.

L'étranger se tourna vers lui en riant :

— Tu dis des bêtises, meunier, et tu es imprudent. Il est près de minuit, nous sommes proches du champ des Macrales(3) et c'est vendredi. Le diable doit être en route pour le sabbat. Il pourrait t'entendre et te prendre au mot !

Le meunier esquissa un geste de terreur. Son compagnon se gaussa de lui :

— Tu vois ! Rien que d'y penser, tu trembles. Que serait-ce si tu le voyais réellement ! et te disait : « Marché conclu, meunier ! Tu auras ton moulin sur le plateau, bien exposé au vent et en plus, je te bâtirai un logis magnifique. Dans tout le pays, il n'y aura pas un moulin comme le tien ! » Car le diable donne toujours plus qu'on ne lui demande. Il paie très bien. J'en sais quelque chose, moi ; j'ai travaillé pour lui.

Le meunier eut pour son compagnon un regard d'étonnement mêlé de répulsion. Mais l'autre soutint son regard et dit simplement :

— Tu comprends, meunier, on a chacun son opinion. Le paradis, c'est quelque chose, mais la richesse aussi ! Et la richesse, c'est sûr ; on la sent, on la palpe ! Le paradis, on y croit, mais c'est incertain.

Ils allaient tous deux, silencieux, chacun à ses pensées, quand soudain, l'homme s'arrêta.

— Meunier, ta route est par ici ; moi, je vais par là. Réfléchis à ce que je t'ai dit. Vendredi prochain à la même heure, je passerai ici. Si tu te décidais, il te suffirait de venir et nous pourrions nous arranger. Bon retour, meunier !

Sans plus, il continua sa route. Lambert le regarda s'éloigner, s'engager vers le champ des Macrales. Un frisson le parcourut, puis il demeura perplexe. Qui pouvait bien être ce bizarre compagnon de voyage ? Un mauvais plaisant qui avait voulu se moquer de lui ? Le diable lui-même ? Ou un de ses agents se rendant au sabbat où l'attendaient les sorcières ? Justement il entendait les douze coups de minuit qui, d'un clocher éloigné, volaient par-dessus les bois.

— Après tout, peu importe, se dit-il. Et il pensa que bientôt, il serait au milieu des siens. Il fut rapidement sur les hauteurs de la rive droite de l'Amblève.

Devant lui, les plateaux montaient en gradins vers le ciel avec lequel ils se confondaient. Dans le fond, baignée de clair de lune, sa maison semblait encore rapetissée. Il s'assit au milieu de la bruyère, résolu à retarder jusqu'à l'aube la déconvenue que son retour apporterait aux siens.

On était en juillet, la nuit était tiède. Lambert se disposait à dormir à la belle étoile, mais il ne le pouvait. Les péripéties de son voyage lui repassaient dans la mémoire. Il pensait à l'étrange compagnon de route et devant ses yeux, comme un mirage, il voyait sur le plateau s'élever un grand moulin tronconique dont les ailes tournaient au vent. Leur chant le fascinait. Malgré lui, quand ses yeux se reportaient sur sa misérable mesure tapie au fond de la vallée, il lui venait une sorte de dégoût d'être forcé d'y rentrer. Il en retardait le moment, il voyait déjà le désappointement sur les figures des siens et il lui semblait qu'il en était responsable. Il fut tout étonné de voir le soleil émerger derrière les crêtes. Il se décida à descendre.

Il trouva la meunière déjà debout, s'activant dans sa cuisine. Elle l'accueillit avec transport, mais tout de suite, eut l'intuition qu'il n'était pas content.

— Tu as fait bon voyage ? Tu dois avoir faim !

— Mon voyage s'est bien passé, répondit-il, mais hélas, Catherine, je reviens sans argent. Je ne rapporte que vingt couronnes. Je m'étais fait des illusions !

— Qu'importe que tu ne rapportes pas d'argent ! Cela ne nous empêchera pas de vivre comme avant ! Le gamin est déjà à l'ouvrage. Il a été courageux et bientôt tu pourras te reposer sur lui. Il est venu beaucoup de pratiques, il y a des sacs plein le moulin. Mais le temps m'a paru long sans toi ! Il me semble que je suis riche parce que je te retrouve !

Son fils rentra, lui expliqua l'ouvrage qu'il avait fait pendant son absence. Les autres enfants se levèrent et lui sautèrent au cou.

Noyé dans cette atmosphère de tendresse, Lambert se rasséréna. La vision du moulin à vent disparut, effacée par le spectacle de tout le bonheur réel qu'il palpait autour de lui. Il mangea et, tout de suite, s'en fut aider son fils au moulin.

Le soir, il leur conta qu'il avait vu un moulin à vent et essaya d'en décrire le mécanisme, mais il ne souffla mot de la rencontre étrange qu'il avait faite. Il constata à part lui que, pour la première fois, il ne livrait pas toute sa pensée à sa femme. Le travail le reprit tout entier et la vie redevint identique à ce qu'elle était avant son voyage.

Le dimanche suivant, sa femme et lui s'en furent admirer les moissons. Le temps était splendide, les blés avaient mûri dans un été exceptionnel, sans pluie.

— Sens comme les épis sont lourds, fit-il. La récolte va être excellente et précoce. On fauche déjà, le moulin va tourner sans arrêt. Il faudrait seulement un peu de pluie pour maintenir le niveau de l'eau et nous ferions une saison fructueuse qui me permettrait de faire retailler mes meules.

Toute la semaine le ciel resta bleu. Un soir, le meunier constata :

— L'eau baisse. S'il ne pleut pas, le moulin va de nouveau être en panne.

Le jeudi, en effet, la roue du moulin ne tourna plus. Le meunier apprit bientôt que des fermiers avaient dû porter du grain à moudre dans un moulin éloigné.

Le samedi, le ciel se couvrit de gros nuages blancs. L'air était lourd. La meunière, joyeuse, dit à son mari :

— Il y a des fleurs d'orage dans le ciel, Lambert ! Tu ne resteras plus longtemps les bras croisés.

Dans l'après-midi, l'orage éclata et la pluie tomba, lourde et abondante.

Le dimanche, le meunier prit son bâton et parcourut la région, visitant tous ceux qui avaient du grain à moudre.

— Voilà la pluie, disait-il. Il y aura bientôt de l'eau en abondance dans la rivière et le moulin pourra tourner. J'espère que vous m'apporterez votre blé.

Partout, on lui faisait bon accueil.

— Nous t'apporterons notre grain, meunier, parce que la farine que tu nous fournis est plus fine que celle que nous avons eue autre part.

Le lendemain matin, la grande roue tourna, tout le moulin frémit et le meunier sentit son cœur animé du même frémissement.

Les jours suivants, la pluie continua de tomber. La rivière, gonflée,

déborda par endroits. Le meunier se réjouissait, tant, pour lui, la misère s'associait à l'idée de sécheresse. Mais le ciel redevint bleu, le soleil semblait revenu, tout neuf dans un ciel nettoyé pour longtemps. L'après-midi, la chaleur devint suffocante. Des grondements de tonnerre roulèrent dans le lointain, et bientôt, les premières gouttes tombèrent, larges et lourdes. L'orage fut épouvantable, l'eau arrivait en trombes.

Il dura jusqu'au soir. Le meunier se coucha, inquiet. La nuit, il fut réveillé par un grand fracas. Il se précipita dehors et, à la lueur des éclairs qui de nouveau zébraient le ciel, il se rendit compte de la catastrophe. Des diseaux avaient été enlevés des campagnes riveraines par l'inondation ; charriés par le flot, ils avaient obstrué l'arche d'un pont, formé une digue qui, d'un coup, avait cédé. Par la brèche ouverte, les flots s'étaient précipités, puis resserrés dans le défilé rocheux. Le niveau avait monté à une vitesse effrayante. Lancé par cette force concentrée, un gros tronc d'arbre avait battu comme un bélier en plein dans la roue du moulin, et l'avait brisée. De plus, il avait défoncé un pan de mur. Les eaux tumultueuses envahissaient le moulin, noyant les sacs de grain et de farine. À l'aube, le meunier put se rendre compte du désastre.

Dans le ciel éclairci, le soleil luisait, ironique. En face de ce malheur, Lambert et sa femme tombèrent en pleurant dans les bras l'un de l'autre. La première, la femme reprit courage :

— Nous travaillerons, Lambert ! Un jour, nous aurons assez d'argent pour reconstruire un moulin plus beau que celui-ci.

Mais son courage ne parvint pas à guérir son mari. Souvent, à la venue de la nuit, il partait seul, gravissait le coteau et ne rentrait qu'avec l'obscurité. Alors, il restait silencieux sous les yeux inquiets de la meunière et des enfants.

Un soir qu'il s'était isolé comme de coutume, et qu'il roulait des pensées tristes, il entendit un bruit derrière lui, dans les petits genévriers de la colline. Il se retourna ; un homme était là, grand, mince, avec des yeux extraordinairement brillants qui semblaient s'allumer dans la pénombre tombante.

— Lambert, je connais ton malheur, fit l'inconnu. Tu es ruiné ! La misère et la famine menacent ta famille. Jamais tu ne pourras gagner l'argent nécessaire à réparer ton moulin. Tu seras réduit à n'être plus qu'un petit manoeuvre qui devra s'engager comme aide d'un concurrent. Ces pensées te rendent triste et tu viens ici remâcher ta peine. Cela ne sert à rien. Toutes les larmes que tu pourrais verser ne rebâtiront pas ton moulin. Tes enfants devront aller mendier par les grandes routes, rebutés partout, suspectés à tort, jusqu'au jour où, la misère les poussant, ils deviendront chapardeurs, voleurs, peut-être

même assassins !

Le meunier se leva, furieux.

— Que t'importe ! Qui es-tu ? Quel plaisir peux-tu prendre à me tourmenter ainsi ?

L'étranger eut un ricanement sinistre qui augmenta la colère du meunier.

— La colère non plus ne t'aidera pas, meunier. Ne t'emporte pas. Si je suis venu vers toi, c'est que je t'ai vu malheureux et que je peux t'aider ! Tu ne reconnais pas ton compagnon de voyage ?

Il avait mis familièrement sa main sur l'épaule de Lambert. Celui-ci se calma :

— Excuse-moi, fit-il. La colère me rend mauvais et injuste. Comment pourrais-tu m'aider ? Je ferais tout pour retrouver mon aisance, ma vie heureuse, le rire clair de ma femme et celui de mes enfants... Je suis le plus malheureux des hommes ! Je ferais tout pour retrouver le bonheur perdu !

L'étranger vrilla sur lui ses prunelles ardentes :

— Tu ferais tout, meunier ! En es-tu bien sûr ?

— Tout ! répondit le meunier en chargeant le mot d'une énergie sombre.

— Alors, écoute-moi. Je puis te sauver rapidement ! Reconstruire ton moulin, il n'y faut pas compter ; regarde-le ! La rivière a bien travaillé !

Le meunier répondit :

— Il faudrait plusieurs années du rapport du moulin pour payer les dégâts, mais si j'avais l'argent, je le ferais tout de même !

— Et qui te dit que la rivière ne recommencera pas ? Ou bien la sécheresse laissera ta roue immobile. Il n'est rien de plus capricieux que les rivières ! Il faut que ta fortune ne dépende plus de l'Amblève, meunier ! Ce n'est pas au bord de son lit qu'il faut établir ton moulin, mais ici même, sur ce tertre, à l'abri des crues... Vends-moi cent ans de paradis, et je te le bâtis !... En quelques jours, ce sera fini ; tu n'auras pas le temps de revenir de ta stupeur que tu passeras de la détresse à la prospérité. Et je ne te demande presque rien ! Cent ans de paradis ! En échange, je te construis un moulin à vent. Réfléchis ! Dans trois jours, je reviendrai sur ce tertre et tu me diras si mon marché te convient.

Le meunier, qui avait pris son front dans sa main pour écouter le discours de l'inconnu, releva la tête pour lui répondre. À sa grande stupéfaction, il avait disparu. Il ne restait devant lui que la solitude muette du plateau et le chant ironiquement joyeux de l'Amblève contre les ruines du moulin.

Il redescendit vers le misérable gîte qui abritait sa détresse. Les enfants dormaient, la meunière veillait. Elle lui sourit quand il rentra :

— Tu es resté longtemps dehors, fit-elle. Où t'es-tu attardé ?

Il vit bien qu'elle masquait son inquiétude sous une interrogation banale et il répondit :

— Je me suis attardé à écouter le vent sur le plateau, là-bas où on n'entend plus le sinistre chant de la rivière.

Le lendemain matin, il dit à sa femme :

— Je m'en vais. Il nous faut de l'argent pour réparer la roue du moulin ; j'ai quelques clients qui m'en doivent à Stoumont, je vais le leur demander.

Une fois sa course faite, il entra dans un cabaret pour y boire un coup. Il y rencontra l'ancien bedeau de Stoumont qui avait été destitué parce que sa réputation n'était pas bonne. On l'avait rencontré à des heures indues par les campagnes, errant, un flambeau à la main.

Bien qu'il n'eût plus de situation, il dépensait pas mal d'argent à boire de la cervoise et du genièvre, et les gens de Stoumont supposaient à ces revenus une source qui n'était pas claire.

Il offrit un verre au meunier, puis ils en burent un second. Le meunier, peu accoutumé à l'alcool, devint loquace ; il raconta son aventure. Le bedeau lui demanda :

— Tu hésites ? Tu as tort ! Somme toute, le marché est avantageux pour toi. Qu'est-ce que tu donnes ? Cent ans de paradis ! Cent ans dans toute l'éternité, ce n'est rien ! Et en échange, tu reçois un moulin, une belle habitation ; tu es heureux pendant toute ta vie ! Toute ta vie ! Sans inquiétude, dans la prospérité, pour toi et pour les tiens ! Meunier, si tu refuses, tu pourrais t'en repentir !...

Le meunier rentra à la nuit tombée, joyeux, encore légèrement ivre. Sa femme et ses enfants, étonnés, ne l'avaient jamais vu tel.

— Je vous apporte de bonnes nouvelles, dit-il. D'ici peu de temps, je posséderai le plus beau moulin du pays, un moulin à vent ! qui jamais ne cessera de tourner, et avec cela, une belle maison ! Tout le monde viendra faire moudre son grain chez moi ! Cette fois, je crois que nous ne resterons plus longtemps pauvres !

La meunière ne répondit pas ; elle crut que l'ivresse rendait son homme joyeux et ne lui demanda pas d'explication. La nuit, elle remarqua que son mari avait un sommeil agité ; il prononçait des paroles confuses. Épouvantée, elle comprit : il est bien entendu que vous ne me demandez pas plus de cent ans de paradis pour le moulin à vent.

Elle avait la clé de l'énigme. Maintenant, elle savait que le diable voulait lui faire conclure un infâme marché. Elle résolut de le sauver.

Quand le jour vint, elle ne parla pas des événements de la nuit. Son mari lui dit devoir retourner à Stoumont pour ses affaires, et elle ne le contraria pas. Il partit ; elle l'épia. Il resta bien longtemps assis, la tête dans les mains, à regarder son moulin, puis, sous le coup d'une détermination subite, se leva brusquement et gravit le coteau. Elle en eut pitié : pauvre homme, se dit-elle, il nous aime, il voudrait que nous soyons heureux et il irait jusqu'à perdre son âme pour nous.

Elle confia à sa fille aînée le soin du ménage et partit en pèlerinage à Notre-Dame de Dieupart, à qui elle recourait chaque fois qu'elle avait une grâce à demander.

Le meunier ne rentra qu'à la nuit tombée. Il était encore ivre et comme elle lui faisait une légère remarque, il s'emporta, répondit brutalement et s'en fut se coucher.

À onze heures, croyant sa femme endormie, il se leva sans bruit et sortit. Mais elle le suivit. Bientôt, elle vit déboucher un grand homme du sentier venant du champ des Macrales. La conversation s'engagea entre eux. Elle entendit son mari qui disait :

— Ainsi, la troisième nuit, tout sera achevé avant le chant du coq ?

L'autre répondit :

— Je n'ai qu'une parole. C'est écrit ! Tu peux signer. Si les ailes ne tournent pas au moment où le coq chantera, je perds tous mes droits.

Elle en savait assez. Elle revint en hâte au moulin, se recoucha et, à l'aube, elle fit mine d'être étonnée de voir son mari déjà debout.

— Je me suis levé tôt, dit-il. Il faut que j'aille à Stoumont voir le charron qui réparera la roue du moulin. L'eau a baissé et nous pourrons peut-être ainsi reprendre bientôt notre travail.

Il partit et s'en fut voir Bertho, le bedeau.

— J'ai conclu le marché, lui dit-il. Dans trois nuits, le moulin sera bâti. Mais voilà, Bertho, je ne sais comment préparer ma femme à cette surprise.

— Je m'en charge, meunier. Laisse-moi faire !

Le meunier prit le chemin du retour. Il resta longtemps sur le plateau où bientôt il allait voir son nouveau moulin. Il était satisfait. Il n'engageait que son âme à lui et il ne le faisait pas dans une mauvaise intention, puisque c'était pour procurer l'aisance aux siens. Il venait de se dévouer pour eux.

Aussitôt qu'elle le vit, la meunière lui dit d'un ton enjoué :

— J'ai eu la visite d'un pèlerin. Bien que nous n'ayons pas grand-chose à donner, je l'ai restauré et invité à s'asseoir. Il était mort de fatigue et il avait faim. Avant de partir, il m'a remerciée et m'a dit : Le Ciel a voulu vous éprouver, mais il est content parce que vous avez supporté l'épreuve sans récriminer contre lui. Il veut vous en

récompenser. Votre mari désire vivement un moulin à vent. Dès cette nuit, les anges du Seigneur vont commencer à lui en bâtir un !... Et il est parti, me laissant toute surprise.

Le meunier devina tout de suite que c'était là un stratagème de Bertho. Il se réjouit avec la meunière et lui dit que, lui aussi, avait reçu de mystérieux avertissements du ciel. La meunière ne douta plus que le pèlerin ne fût qu'un compère chargé de la duper. Elle pensa avec tristesse : « Il est bien possédé par le démon pour me mentir et me leurrer ainsi. Jamais auparavant, il ne l'aurait fait, lui, si franc et si honnête ! Mais je le sauverai ! »

La nuit, elle entendit un grand fracas, une sorte de grondement qui venait des hauteurs. Le lendemain, elle vit un amas énorme de matériaux sur le plateau.

La nuit suivante, le tintamarre recommença. Au clair de lune, elle vit se dresser les murailles sur lesquelles des hommes nombreux s'agitaient avec fébrilité. Le matin, elle put voir au sommet du coteau une charpente tournant sur un pivot, surmontant une belle maison.

La troisième nuit, le vacarme recommença. Elle vit soudain se dresser sur le ciel la silhouette des grandes ailes. Elle frissonna, pensa à un immense oiseau de proie qui, dans son essor, emporterait l'âme de son mari. Elle n'hésita pas, serra dans la poche de sa jupe une médaille de Notre-Dame de Dieupart, dit une courte prière et, à toutes jambes, à travers les fourrés, elle monta vers le plateau. Elle se coula le long des murs et profita d'un moment où les ouvriers étaient occupés à placer la poutre faîtière pour se glisser dans la charpente, tirant à elle un gros madrier. Tapie, immobile et tremblante, elle attendit.

L'activité était fiévreuse. Par la lucarne, elle vit que l'aube blanchissait. D'un moment à l'autre, un coq pouvait chanter.

Elle entendit celui qui paraissait être le chef de l'équipe, demander :

— Tout est fini ? En route !

Il y eut un frémissement dans tout le bâtiment, qui se communiqua aux ailes. Saisissant son madrier, elle cala l'aile qui semblait se mettre en mouvement. Près de là, le meunier était assis, attendant avec une secrète espérance qu'un coq chantât. Tour à tour, il regardait les ailes et tendait l'oreille vers la vallée.

Soudain, il sentit une main s'appuyer sur son épaule. L'homme à la huppelande sombre était là.

— Eh bien, meunier, tu es content ?

— Très content !

— Notre marché tient toujours ?

— Certainement.

— Regarde bien les ailes ! Tu vas les voir se mettre en mouvement.

Le chant du coq lui coupa la parole. Les ailes ne tournaient pas ; de partout, des chants de coq montaient vers le ciel.

L'homme darda sur le meunier un regard terrible, disparut avec une sorte de rugissement. Épouvanté, le meunier vit toute la construction voler en éclats et les grosses pierres projetées en l'air.

L'instant d'après, il ne restait rien du moulin. Le meunier descendit vers la rivière et, au milieu des débris des madriers brisés et des quartiers de roche, découvrit avec horreur le cadavre mutilé de la meunière.

Il comprit qu'elle avait déjoué le plan du Malin en sacrifiant sa vie. Il éclata en larmes, rapporta le pauvre corps dans le vieux moulin où il vécut dans le repentir et le culte de la morte, tandis que les débris du moulin diabolique faisaient mugir la rivière là où ils sont toujours.



Jean de Berneau



U temps jadis, Berneau, près de Visé, n'était qu'un misérable hameau, cerné par les bois.

Dans une de ses croulantes chaumières en torchis habitait une famille de très pauvres gens. La mère était morte depuis longtemps. Le père et le fils aîné, Pierre, travaillaient dans les champs et dans les bois. Jean, le plus jeune, était un garçon singulier, d'une force prodigieuse mais à la tête un peu folle. Il lui arrivait parfois d'apporter l'aide de sa vigueur à son père et à son frère quand ils avaient un travail pénible dans la forêt. Alors, il soulevait d'énormes baliveaux comme s'ils eussent été des bourdons de pèlerins ; d'une poussée des épaules, il dégageait les roues d'un chariot embourbé et les chevaux pouvaient démarrer ; avec sa hache, il fendait d'un seul coup les bûches les plus noueuses et les plus hérissées d'ergots. Mais, habituellement, il passait ses journées à conduire les porcs à la glandée et à les surveiller en baguenaudant. Le soir, tandis que son père et son frère, fatigués par une journée de labeur, allaient se coucher, il allumait un feu de brindilles et de broussailles et passait de longues heures à lire dans un gros bouquin ancien qu'il avait trouvé dans le grenier. Ni son père, ni son frère n'osaient toucher ce grimoire qui leur semblait venir du diable et tous deux avaient une certaine crainte de Jean qu'ils croyaient un peu sorcier.

Un jour, il décida d'aller pêcher dans la Berwinne, une petite rivière rapide et très poissonneuse qui passait dans les prairies voisines. Le temps était propice : le ciel était couvert et les eaux troublées par les pluies récentes. Il se leva avant l'aube et, à la lueur d'un falot, captura dans le gazon de gros lombrics rosés dont les truites sont friandes. Il espérait faire une pêche fructueuse. Cependant,

depuis une heure déjà, il trempait sa ligne dans le courant et pas le moindre poisson ne mordait à l'appât. Il commençait à s'impatienter et se préparait à quitter la place, quand soudain son fil se tendit. Il sentit les secousses successives que lui imprimait le poisson gobant le lombric, ferra, et, désappointé, tira un percot maigrelet, tout hérissé de piquants.

— Maudit percot ! grommela-t-il. Il le détacha et, dédaigneux, le rejeta dans la rivière.

Il savait par expérience que ces poissons vivent en bandes, qu'ils mordent goulûment et qu'ils lui suceraient l'un après l'autre tous les beaux lombrics nerveux et si difficiles à prendre qu'il destinait à de plus belles captures. Il changea de place.

Sa ligne était à peine lancée, qu'une touche franche fit plonger son flotteur. Il tira, espérant accrocher une grosse truite pointillée de rouge ou une perche verte, à raies noires, ou un beau gardon argenté. Mais, de nouveau il ramena un percot qui n'était pas plus gros que le premier.

Furieux, il le rejeta et alla lancer sa ligne dans la cascabelle d'aval où l'eau bouillonnait autour de grosses pierres émergeant du courant et de souches d'aunes sous lesquelles les grosses truites se tenaient à l'affût. Le flotteur plongea et fila obliquement à contre-flot. Il ferra, c'était un percot. Cette fois, il se fâcha tout rouge, décrocha le poisson, et le tenant tout frétilant dans sa main, il l'injuria :

— Espèce de têtue de maudit percot ! Veux-tu bien t'en aller au diable ! Et il allait le relancer dans la rivière. Mais quel ne fut pas son étonnement de s'entendre dire :

— Si tu savais ce que je vaudrais, tu ne m'enverrais pas au diable !

— Toi ? demanda-t-il, ironique. Et il partit d'un éclat de rire.

Mais le petit poisson répondit :

— Ne ris pas ! Écoute-moi plutôt. Je te connais, Jean de Berneau, tu es un bon garçon et je te veux du bien ! Suivras-tu mes conseils ?

Intrigué, le garçon regarda le poisson dans les yeux et lui dit :

— Parle, je t'écoute !

Le petit poisson lui dit alors :

— Trois fois j'ai mordu à ton appât, ne me rejette plus. Laisse-moi mourir tranquillement sur l'herbe. Alors, tu me découperas en quatre morceaux. Tu mettras l'un dans ta cheminée, l'autre dans l'écurie, les deux autres dans le jardin. Aie confiance et tu verras !

Étonné, mais sceptique tout de même, Jean fit ce que ce singulier poisson lui ordonnait. Le lendemain matin, il se leva très tôt pour mener paître ses bêtes. Quelle ne fut pas sa surprise de voir, dans le fond de la cheminée, une épée au fourreau. Il l'examina. Le fourreau

était grossier, dépourvu de tout ornement, mais la lame était d'un poli éblouissant, merveilleusement affilée et acérée.

Tandis qu'il l'examinait, il entendit un hennissement et, dans l'écurie, il trouva un splendide cheval, fier et musclé. Des aboiements éclatèrent et de sous l'arbre où il avait jeté les deux quarts du petit poisson, deux chiens énormes se levèrent et accoururent vers lui en remuant la queue.

À partir de ce jour-là, Jean de Berneau conduisit ses porcs dans les bois, monté sur son cheval, ceint de son épée, accompagné de ses deux chiens.

Il était émerveillé. Le cheval était d'une souplesse et d'une rapidité extraordinaires. Les chiens étaient d'une force colossale. Un jour que des loups, attirés par les porcs, s'étaient approchés, il les lança sur eux. En un clin d'œil, ils en eurent égorgé six.

Lui-même s'exerçait à l'épée. Il devint bientôt d'une adresse extraordinaire. Lancé au grand galop de son cheval, il coupait une branchette fichée en terre ou piquait la tête d'un chardon. Un jour que l'acier avait donné dans une pierre cachée sous les graminées, il crut que son arme était cassée, mais, ô merveille, le taillant n'était même pas émoussé. Il connut ainsi qu'elle était d'une solidité à toute épreuve. Il s'en rendit compte quand, d'un moulinet terrible, il coupait d'un seul coup des fûts gros comme son poing. « Je puis frapper de toutes mes forces dans les matières les plus dures, se dit-il. Et pourtant Dieu sait si mon bras est fort ! Le petit poisson avait raison ; me voilà doté d'un cheval plus agile qu'un écureuil, d'une épée incassable, de deux chiens plus redoutables qu'une bande de loups, j'ai toujours eu des muscles d'acier. Je ne crois pas que toute ma vie se passera à mener des porcs chercher des glands dans la forêt. Le petit poisson ne m'a pas fait ces dons pour rien ; il m'a dit qu'il me voulait du bien. Attendons que l'occasion se présente ».

Il échafauda des projets. Il pourrait, avec son cheval, faire des transports rapides d'un pays à un autre. Armé comme il l'était, il n'aurait rien à craindre des brigands qui, dans la région, détroussaient les voyageurs, les pèlerins, attaquaient même les fermes isolées. Ou bien il pourrait se présenter chez un grand seigneur, devenir capitaine de loupeterie. Ses chiens détruiraient les plus forts loups ; lui-même, sur son cheval agile, les pourfendrait à coups de son épée incassable.

Un jour, un gros sanglier avait foncé sur Brisefer, l'un des chiens, de ses défenses il avait voulu l'éventrer. Les défenses s'étaient brisées comme verre et Brisetout, d'un coup de gueule, avait tranché la gorge de l'animal, comme si c'eût été un tendre lapereau.

Or, il advint qu'une bête à sept têtes vint semer la terreur dans le pays. Son corps était celui d'un lézard gigantesque, tout couvert

d'écailles épaisses ; ses courtes pattes étaient garnies de griffes puissantes qui labouraient les roches les plus dures. Du tronc, semblables aux branches d'un candélabre monstrueux, partaient sept cous onduleux comme d'énormes serpents qui ouvraient des gueules toutes rouges, garnies de dents acérées, dardant des langues fourchues hérissées d'épines de corne. Les yeux, petits, lançaient des regards fulgurants.

La bête vivait dans un antre de la forêt. Elle ne se nourrissait que de chair humaine et, chaque semaine, elle réclamait une victime qui était désignée par le sort. Quand on ne lui fournissait pas assez tôt sa pitance, elle poussait, partant de ses sept têtes étalées en éventail, des rugissements si terribles que les arbres de la forêt en tremblaient et que leur feuillage s'agitait. Alors, la terreur se répandait dans le pays. Tous abandonnaient leurs travaux, se barricadaient dans leurs maisons et imploraient le secours du ciel.

La désolation régnait dans tout le royaume. Ému par les lamentations de ses sujets, le roi promit la plus merveilleuse récompense à celui qui vaincrait le monstre. Les chevaliers, les plus vaillants et les plus hardis, se présentèrent. Mais, hélas, aucun ne revint de la périlleuse entreprise. Plus personne n'osait se risquer là où les plus braves avaient échoué. La bête vivait tranquille dans son antre, se contentant de pousser de temps à autre un rugissement pour semer au loin la panique, se repaissant des malheureuses victimes qu'on lui fournissait.

Or, au temps où Jean de Berneau rêvait d'une aventure merveilleuse, il advint que le sort désigna comme victime du monstre la fille unique du roi. La douleur et le désespoir du roi et de la reine furent immenses. Le roi disait :

— Si je n'étais pas si vieux, j'irais moi-même combattre le monstre. Hélas ! la vieillesse a raidi mes muscles, affaibli mon bras, je suis impuissant. Mes meilleurs chevaliers ont péri, ceux qui restent manquent de courage, ma pauvre enfant périra. Je veux essayer de la sauver. Je vais faire proclamer par tout le royaume que celui qui la délivrera l'épousera. Peut-être l'espoir d'épouser la fille du roi donnera-t-il du courage aux hommes du pays.

La nouvelle parvint jusqu'au petit village de Berneau. Jean n'hésita pas. Il dit à son père et à son frère :

— Je pars, je vais tenter l'aventure. Si je ne reviens pas, priez pour moi. Si je réussis, ma fortune est faite et je ferai la vôtre. D'ailleurs, c'est une honte de laisser mourir ainsi, sans tenter de les sauver, les malheureuses victimes. Le sort nous désignera tous jusqu'au dernier, le monstre nous dévorera. Il faut le vaincre.

Il détacha son cheval, ceignit son épée et se présenta à la cour.

Son arrivée au château du roi fut saluée par des rires. Les seigneurs et les dames regardaient avec une curiosité narquoise ce paysan dans sa tenue grotesque, monté sur un merveilleux cheval.

— Foi de Dieu, manant, dit un jeune seigneur somptueusement vêtu, ton destrier a l'air plus noble que toi !

Les assistants éclatèrent de rire à cette boutade, mais Jean de Berneau ne se décontenança pas ; il répliqua :

— Si votre cœur, monseigneur, était aussi noble que votre costume, vous combattriez pour sauver la fille de votre roi.

— Bien répondu, dit une dame qui se trouvait là. Un noble cœur peut battre sous le costume d'un manant.

— Noble dame, mon cœur est comme mon épée, le fourreau en est grossier mais l'acier en est éprouvé. Tirant sa lame, il frappa un pavé de la cour. Voyez, dit-il.

Les seigneurs présents examinèrent l'épée et voyant que le taillant n'était pas ébréché, ils cessèrent de rire. Le roi arrivait. Il était soucieux et triste. Il s'approcha du cercle des chevaliers et des dames et demanda :

— Quel est cet homme et que veut-il ?

Jean de Berneau mit pied à terre et s'inclinant devant le roi :

— Sire, je suis Jean de Berneau ; j'ai appris que votre fille est désignée pour être la victime de la bête. Je viens vous demander la grâce de combattre pour sauver la princesse.

— Tu as un grand cœur, fit le roi. Mais, mon pauvre homme, mes meilleurs chevaliers y ont laissé leurs os ! Tu vas à une mort certaine et ton sacrifice sera vain.

— Sire, je n'aurais pas craint d'affronter le meilleur de vos chevaliers ! Personne dans le royaume ne possède un cheval plus agile que le mien, mon épée est à toute épreuve, mon bras est célèbre dans le pays de Berneau pour sa force. Voyez !

Il ramassa un fer à cheval qui traînait sur le pavé et le plia comme une branche d'osier. Tous s'émerveillèrent et le roi lui dit :

— Jean de Berneau, tu es un brave, et je t'accorde bien volontiers ce que tu demandes. Dieu t'aide !

Il prit congé du roi et partit vers le lieu du fatal rendez-vous. Il chevaucha longtemps à travers la forêt et arriva dans une clairière toute couverte d'ossements. On eût dit un cimetière retourné. Liée à un arbre, la malheureuse jeune fille versait des larmes abondantes. Elle leva la tête. Jean de Berneau s'inclina devant elle.

— Noble princesse, fit-il, cessez de pleurer. Je viens vous délivrer. Je suis Jean de Berneau.

Elle le regarda avec reconnaissance et commisération.

— Jean de Berneau, fit-elle, je te sais gré de ton offre, mais tu n'as même pas d'armure et le monstre a dévoré des chevaliers tout bardés de fer ! Retourne vers les tiens, ne t'expose pas inutilement. Laisse-moi à mon malheureux sort.

— Princesse ! Je n'ai pas d'armure, mais l'espoir de vous sauver me donnera du courage.

Il osa la regarder. Elle était d'une beauté rare. Ses grands yeux bleus avivés par les larmes avaient la pureté profonde du ciel serein ; ses longs cheveux blonds dénoués ondulaient autour d'elle jusqu'à sa ceinture ; la chair de son cou était laiteuse. Toute la souplesse harmonieuse de son corps se devinait sous la tunique blanche serrée par les liens.

— Noble princesse, dit-il, le monstre serait-il dix fois plus terrible que je l'affronterais dans l'espoir de devenir votre époux ; mais, cependant, je tiens à vous dire que je n'exigerai pas le prix de mon exploit, si je suis vainqueur. Je laisserai votre cœur libre de choisir l'époux qu'il aimera.

Elle le regarda. Il était beau, ses yeux noirs étaient vifs et empreints d'une grande douceur. Sous les habits grossiers du manant, on voyait la charpente robuste de son corps musclé. Elle lui sourit à travers ses larmes.

— Jean de Berneau, dit-elle, vous êtes un homme valeureux et un cœur généreux. Si vous me sauvez, je vous aimerai toute ma vie et vous rendrai heureux, parce que vous êtes digne d'être aimé. Mon cœur et ma vie sont entre vos mains. Comme gage d'amour, venez que je vous donne un baiser. Ce sera notre baiser de fiançailles ou notre baiser d'adieu.

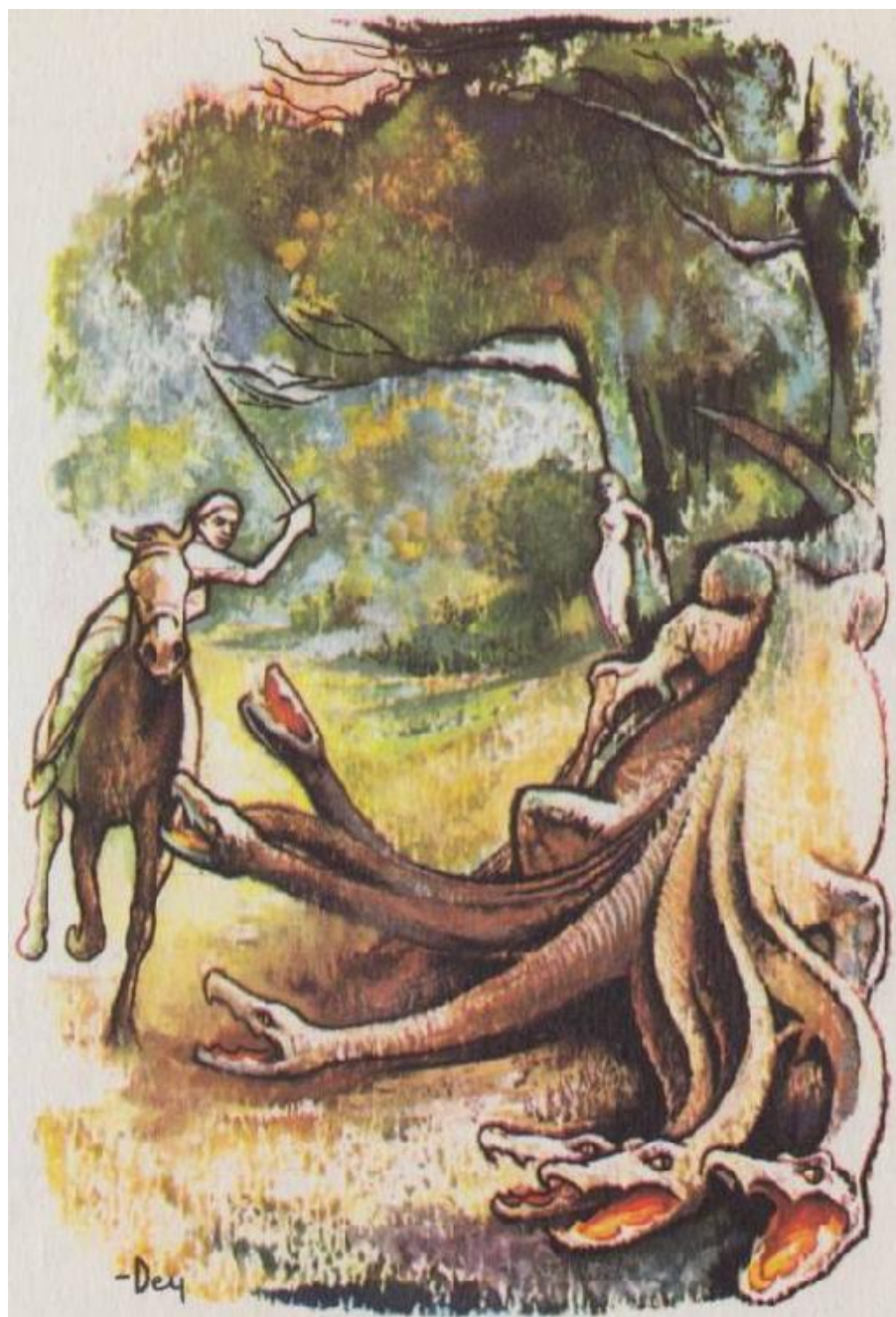
Jean de Berneau s'approcha d'elle et cueillit un baiser sur ses lèvres. Il en fut tout bouleversé. Ses yeux plongés dans ceux de la princesse y lisaient un espoir immense et une grande tendresse.

— Peu m'importe la mort maintenant ! fit-il. J'aurai connu un bonheur que je n'aurais pas rêvé, puisque la fille du roi m'aura donné un baiser !

— Dieu vous garde, cher Jean de Berneau ! Dieu vous garde pour moi !

Un rugissement sourd lui coupa la parole. Le monstre était encore dans son antre. C'était une sorte de grotte souterraine dont l'orifice béait à la surface du sol. Jean prit un quartier de roc et l'y jeta. Il entendit le choc sourd de la pierre contre le corps de la bête. Aussitôt un rugissement épouvantable retentit, le sol trembla. Jean recula, sauta sur son cheval qui n'avait pas bronché et dégaina son épée. Il regarda la princesse. Elle tremblait de frayeur et sa figure était pâle comme un suaire.

L'horrible bête venait d'apparaître. Pleine de rage, les gueules écumantes, elle se précipita sur Jean.



Mais d'instinct, le cheval avait sauté de côté et la gueule monstrueuse happa le vide. D'un coup d'épée Jean la trancha net. Elle roula sur le sol et le sang noir qui s'en échappait brûla le gazon. La bête recula, plus par surprise que par douleur. Elle poussa un rugissement si puissant que Jean sentit frissonner son cheval. Il le calma de la voix et, de la main, lui tapota l'encolure.

Alors commença le plus horrible des combats. La bête furieuse hérissait ses écailles, courait, bondissait, ondulait comme un serpent, lançait, comme des lanières de fouet, ses six gueules ouvertes. Des éclairs fulguraient de ses yeux. Sa queue onduleuse fauchait les arbustes, ses griffes puissantes s'accrochaient au sol, arrachaient des éclats de roc. Des souffles rauques soulevaient ses flancs. Son rugissement roulait en longues vagues sonores à travers les profondeurs de la forêt ; ses mâchoires puissantes claquaient dans le vide avec un bruit de marteau sur l'enclume. Jean de Berneau restait impavide, parant les coups de gueules. Les écailles du monstre sous ses coups d'épée sonnaient comme des cuirasses. De temps à autre, il jetait un furtif coup d'œil sur la jeune princesse. Elle était blanche, les yeux levés au ciel, et ses lèvres décolorées murmuraient des prières ardentes. Elle avait la radieuse beauté d'une madone.

À la voir ainsi, Jean sentait son cœur se gonfler à la fois de pitié et d'amour, ses muscles s'assouplir, son sang couler plus chaud et sa volonté de vaincre se communiquait à sa monture. Elle courait, sautait, se cabrait, bondissait de côté, en arrière, toujours en dehors des gueules du monstre écumant de rage, toujours encouragée par Jean de Berneau, qui luttait désespérément. Son épée ne lui pesait pas plus qu'une plume ; elle crissait sur les écailles, piquait dans les orbites des yeux fulgurants, brisait les dents qui allaient broyer, et soudain, s'abattait rapide comme l'éclair sur un cou qu'elle tranchait net. Les gueules monstrueuses tombaient inertes sur le gazon roussi et fumant. Trois jonchaient déjà le sol.

La bête rugissait toujours d'une façon plus épouvantable ; les gueules restantes écumaient toujours plus. Jean de Berneau sentait la fatigue engourdir lentement ses membres, son bras devenir plus lourd. Il était temps d'en finir, avant que l'épuisement ne rendît vains ses coups d'épée.

Soudain la bête aperçut la princesse. Elle darda l'une de ses têtes dans sa direction tandis que les deux autres menaçaient Jean de Berneau.

La princesse, voyant l'horrible gueule s'approcher d'elle, avait poussé un long cri, sa tête était retombée sur sa poitrine. Elle était évanouie, mais Jean de Berneau fonça. D'un revers, il écarta les deux gueules qui le menaçaient et, d'un coup formidable, coupa le cou qui

allait atteindre sa proie. Elle tomba aux pieds de la jeune fille.

Une des deux têtes restantes saignait abondamment, ne tenant plus qu'à moitié à son cou. Jean visa et, sa lame s'abattant juste dans la blessure, la trancha net. La bête devenait de plus en plus féroce. Elle ne semblait nullement souffrir de ses horribles mutilations. De sa gueule restante, elle fonça en droite ligne sur le jeune homme, avec la détente d'un reptile. Il tendit son épée, la gueule se referma. L'acier crissa contre les dents. Le monstre eut un mouvement de recul. Jean, d'une torsion du poignet, arracha la lame et, d'un dernier moulinet, abattit la dernière tête de la bête. Tout le corps eut un soubresaut terrible ; un flot de sang noir s'échappa de la gorge ouverte, des contractions fébriles agitèrent les griffes qui s'enfoncèrent dans la terre et soudain, le corps monstrueux s'immobilisa. Jean de Berneau lui asséna un formidable coup d'épée, mais la bête n'eut aucune réaction. Elle était bien morte. Il poussa un cri de victoire, se précipita vers l'arbre, trancha les liens et reçut la princesse dans ses bras. Celle-ci rouvrit les yeux, regarda les têtes hideuses et le corps dont les tronçons gisaient épars. Un cri de joie sortit de sa poitrine et ses bras se nouèrent au cou de son sauveur.

— Vous êtes vainqueur, Jean ! Vous êtes le plus brave des braves ! Je vous aimerai toute ma vie. Allons vite au palais où mes parents doivent pleurer notre mort, leur demander de nous unir, immédiatement.

Au comble de la joie, Jean sauta à cheval, enleva la princesse dans ses bras et, au grand galop, ils partirent vers le château royal.

La consternation y était grande. On y avait entendu les rugissements du monstre. On croyait que Jean de Berneau avait été écrasé sous ses coups et que le monstre avait dévoré sa victime. Tous les préparatifs du deuil étaient déjà en train, quand le guetteur de la tour cria :

— Un cavalier avec une femme devant lui sur sa selle ; puis peu après : c'est la princesse et son vainqueur ! Je les reconnais ! Ouvrez la porte !

La nouvelle courut comme un feu de paille et un instant plus tard, dans la grande cour d'honneur, la princesse tombait dans les bras de ses parents pleurant de joie. Jean de Berneau attendait, tous les seigneurs de la cour le regardaient et, dans le regard de certains, il lisait la jalousie. Le roi vint vers lui et le serra contre sa poitrine.

— Vous êtes un brave ! fit-il, vous savez quelle est votre récompense !

Jean s'inclina et regarda la princesse en souriant. Elle lui prit la main et s'avançant vers son père.

— Mon père ! Vous savez quelle est la récompense promise à celui

qui vaincrait la bête. Des valeureux chevaliers sont morts en la combattant. Les autres n'ont pas osé l'affronter, alors qu'une fille de roi comme épouse attendait le vainqueur. C'est qu'ils n'ont pas le cœur assez vaillant pour conquérir le mien. Jean de Berneau a risqué sa vie pour moi : je veux qu'on le proclame le plus courageux des hommes du royaume. Il m'a dit avant le combat qu'il ne réclamerait sa récompense que si j'y consentais. J'ai promis mon cœur à Jean de Berneau. Je veux que l'on proclame que je le lui donne pour toujours. Mon père, je vous demande de faire donner des ordres pour que notre union soit bénie sur-le-champ.

Le vieux roi baisa sa fille tendrement et appelant Jean de Berneau il dit :

— Voilà l'homme qui t'a méritée, je te donne à lui. Un roi ne revient pas sur sa promesse sans déchoir de son rang.

Aussitôt le chapelain bénit les époux et toute la cour se prépara pour la fête des noces.

Le roi appela des hérauts et leur dit :

— Allez par tout le royaume ; proclamez que Jean de Berneau nous a délivrés du monstre, que Jean de Berneau épouse ma fille, que, sur ordre au roi, les trois jours qui vont suivre sont trois jours de fête. Que l'on fasse servir les meilleurs mets et les meilleurs vins à tous et surtout aux plus pauvres en l'honneur de Jean de Berneau, que je déclare publiquement le plus valeureux et le plus généreux chevalier de mon royaume.

Le soir venu, Jean de Berneau se trouva seul avec sa femme dans leur chambre nuptiale. Pendant qu'elle retirait tous ses bijoux et ses atours, il se promenait de long en large dans la chambre. Il s'arrêta brusquement devant une fenêtre. Au loin une lumière brillait dans la campagne.

— Qu'est-ce que cette lumière ? fit-il.

— Ah ! Ne me demandez pas cela aujourd'hui, Jean ; demain je vous le dirai.

Il perçut quelque chose de mystérieux dans le ton de la réponse et insista : Pourquoi demain ? Je désirerais savoir aujourd'hui même.

— Eh bien, elle vient d'un vieux château hanté par des esprits.

— Des esprits ? dit-il, sceptique ; j'irai voir ces esprits-là !

Elle supplia :

— Pas aujourd'hui, Jean ! Pas le soir de nos noces !

— Non ! non ! Soyez tranquille ; aujourd'hui je veux remercier le ciel de m'avoir été favorable.

Il se mit à faire des prières, de si longues prières que sa femme s'endormit. Il n'attendait que cela. Cette lumière l'intriguait et dans sa

tête folle, l'espoir d'une aventure l'emportait. Discrètement il sortit de sa chambre, prit son coursier à l'écurie et, au galop, se dirigea vers la lumière qui brillait dans les ténèbres. Il parvint bientôt devant le château qui reposait tout noir, dans un silence effrayant. Il sauta de cheval et heurta un grand coup contre la porte. Elle s'ouvrit et il se trouva en présence d'une petite vieille horriblement laide qui, sans mot dire, lui fit signe de la suivre. Derrière elle, il s'enfonça dans un long corridor obscur, au bout duquel brillait une sorte de lumière magique qui, à chaque instant, changeait de couleur. Jean avançait, les yeux fixés sur cette lueur, qui s'éteignit brusquement. Un bruit terrible se fit entendre et, sous les pieds de Jean, le sol s'ouvrit et se referma.

Le lendemain matin, quand elle s'éveilla, la princesse fut tout étonnée de ne pas voir Jean auprès d'elle. Elle l'appelle. Il ne répond pas. Elle s'habille en hâte, le cherche. Elle ne le trouve nulle part.

L'alarme se répand dans le château. On s'aperçoit que le cheval n'est plus à l'écurie. Personne n'a vu sortir âme qui vive du château. Toute la journée se passe et Jean ne revient pas. L'angoisse de la princesse est à son comble. Sa douleur est sincère. Le roi fit aussitôt publier à son de trompe que Jean de Berneau, le vainqueur du monstre, a disparu mystérieusement, et qu'il accordera une très grande récompense à qui le retrouvera.

Mais le bruit du mariage de Jean avait volé à travers toute la contrée. Il était parvenu jusqu'au village de Berneau. Pierre dit à son père :

— Je veux aller au palais du roi, voir mon frère et me réjouir avec lui de son bonheur.

— Ne crains-tu pas d'aller le troubler ? lui dit son père. Comment veux-tu que l'on te reçoive au palais, un pauvre manant comme toi ? Tu trouveras ton frère au milieu des seigneurs et des grandes dames et tu seras ridicule.

Mais Pierre était avisé, il répondit :

— N'ayez crainte ! Si je vois que je suis un intrus et que ma présence pourrait nuire au bonheur de Jean, je ne dirai pas que je suis son frère mais un homme qui désire le voir pour lui amener ses deux chiens.

Il prit son bourdon de néflier et accompagné de Brisefer et de Brisetout, les deux chiens merveilleux qui étaient au pied du chêne nés du morceau de poisson, il se mit en route.

Il arriva devant le château juste au moment où on annonçait la disparition du héros. Il en eut un grand coup au cœur. Il aimait tendrement son frère, mais il ne laissa rien paraître de son émoi. Avec ses deux molosses, il pénétra dans la cour du château dont la porte

était grande ouverte. Là il réfléchit. Comment faire pour aller se présenter au roi ? C'était l'heure du repas et tout le monde était à table. « Bon ! se dit Pierre, j'ai une idée. Brisefer ! Va me chercher le meilleur mets de la table du roi ! »

D'un bond, le chien se précipita dans la salle. D'un autre bond, il sauta par-dessus la table, saisit un poulet tout doré de sauce et avant que l'assemblée soit revenue de sa stupeur, il l'apporte à son maître.

Le roi gourmanda le serviteur qui avait laissé passer le chien. Il n'avait pas fini que Brisefer, sur l'ordre de son maître, bondit à nouveau dans la salle, saisit le flacon du meilleur vin dans sa gueule. Mais avant qu'il eût pu franchir le seuil, le serviteur avait refermé la porte. Brisefer était prisonnier. Pierre, ne le voyant pas revenir, s'adressa à Brisetout :

— Va, mon chien, va délivrer ton frère !

Brisetout prit son élan. Sous le choc, la porte vola hors de ses gonds. Les valets bousculés laissent échapper Brisefer et, l'instant d'après, les deux chiens étaient aux pieds de leur maître.

— Ah ! dit le roi ! Qu'on amène ici le farceur qui vient nous voler nos mets à notre barbe.

Aussitôt les valets se saisissent de Pierre, qui ne tente pas de fuir et n'offre aucune résistance, et ils l'amènent devant le roi.

— Ah ! C'est toi, manant, qui prétends te régaler des meilleurs mets de notre table ! Tu ne manques pas d'audace ! Je devrais vous faire pendre, toi et tes deux chiens ! Qui donc es-tu ?

— Seigneur roi, je suis Pierre de Berneau !

— Le frère de Jean ? Du mari de ma fille ! Eh bien ! Où est ton frère ? L'as-tu vu ? Viens-tu nous apporter de ses nouvelles ?

— Seigneur roi, je viens d'apprendre qu'il a disparu. Je veux aller à sa recherche. Avec mes deux fiers compagnons, j'arriverai bien à le délivrer.

— Ventrebleu ! dit le roi. Toi aussi, tu es courageux. Je t'accorde ce que tu demandes. Mais avant, mets-toi à table, mange et bois tout ton saoul, car tu dois être fatigué et affamé de ta longue marche. Tu partiras demain matin. Je vais donner ordre qu'on soigne tes deux magnifiques chiens !

— Seigneur roi, ces deux chiens ne m'appartiennent pas. Ils sont à mon frère et je venais les lui amener, car je ne veux pas garder ce qui lui appartient.

— Cette probité vous honore, dit la princesse. Venez prendre place près de moi ! Là où devrait se trouver celui dont la perte nous peine.

Elle lui raconta quelle singulière nuit de noces elle avait passée avec Jean.

« Je le connais, se dit Pierre, cela ne m'étonne pas de lui. Le mystère l'attire. Il aura voulu savoir le fin mot de l'histoire du château hanté. C'est là qu'il se trouve. Demain j'irai voir et je le ramènerai ou j'y resterai. »

Le lendemain, dès l'aube, il se mit en route avec ses chiens. Arrivé devant la porte du château, il vit bien à leurs jappements joyeux que son frère était là. Sans hésiter, il frappa. La porte s'ouvrit, la vieille femme horrible, sans un mot, le conduisit par le corridor obscur comme elle avait fait avec Jean, laissant les chiens à l'extérieur. Mais à peine Jean avait-il fait quelques pas qu'il se sentit saisir par des bras vigoureux.

— À moi ! Brisefer ! Brisetout !

En un clin d'œil, sous la ruée des deux molosses la porte vole enfoncée, s'ouvre toute large. Le jour pénètre dans le corridor et les chiens sautent à la gorge des assaillants. Ceux-ci crient merci.

— Ah ça ! dit Pierre. C'est donc vous qui étiez les esprits ? Qu'avez-vous fait de mon frère ? Répondez vite si vous ne voulez pas être dévorés vivants par mes chiens.

Les bras levés, suivis de Pierre encadré de ses chiens grognant et impatients de bondir, les brigands durent libérer le brave Jean de Berneau. Celui-ci sauta au cou de son frère, tandis que les deux chiens jappaient joyeusement en lui léchant les joues.

— Avancez ! dit Jean aux bandits. Mon cheval ! Tout de suite !

Ils lui montrèrent son cheval, qui hennit de joie en revoyant son maître. Les deux frères enchaînèrent les mains des bandits et, montant sur le cheval, retournèrent au château tandis que les brigands marchaient, étroitement surveillés par les chiens.

On devine la joie du vieux roi et de la princesse en voyant arriver le triomphal cortège.

Les brigands furent tout de suite marqués au fer rouge et chassés du pays. La princesse se jeta au cou de son époux. Ils restèrent longtemps embrassés. Quant au roi, il dit à Pierre :

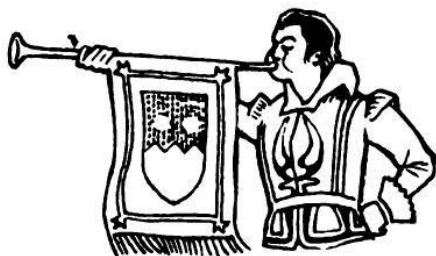
— Ton frère est un brave, il a délivré la région du monstre qui la désolait, il a sauvé ma fille, et il est son époux. Toi, tu as sauvé ton frère, tu as délivré le pays des infâmes brigands qui ont tant molesté de voyageurs, de pèlerins et de marchands. Pour ta récompense, je te donne leur château et leurs trésors. Tu iras chercher ton vieux père, il l'habitera avec toi. Il est bien juste qu'un homme qui a mis au monde des braves comme vous ait aussi sa récompense.

Puis s'adressant à un héraut :

— Allez ! Proclamez que partout, dans le royaume, des fêtes soient organisées pour célébrer le retour de Jean de Berneau.

Pierre retourna à Berneau chercher son vieux père, ébahi de la fortune qui échouait à ses fils.

Et Jean de Berneau vécut au palais avec sa femme. Il fut longtemps heureux et ils eurent beaucoup d'enfants.



Le Lumeçon de Mons



Le lumeçon est le nom wallon du limaçon. À Mons, il désigne la bête fabuleuse qui sema la désolation dans le comté de Hainaut et que, chaque année encore, saint Georges terrasse à la fameuse procession du Car d'Or, qui a lieu à la fête de la Trinité. Le monstre apparut vers 1139. À cette époque, le comté de Hainaut était une terre riche, plantureuse. Les chevaliers y étaient preux et courtois. Les arts florissaient dans les châteaux. Le peuple vivait heureux. Il semblait que ce fût une terre sur laquelle le ciel laissait tomber sa bénédiction.

Éparpillées à travers tout le pays, les terres d'église étaient prospères. Les moines se signalaient par leur sainteté ou par leur bonne exploitation agricole.

Les tournois étaient nombreux et les chevaliers du Hainaut renommés pour leur bravoure et leur prud'homie.

Soudain la catastrophe se produisit. Une bête monstrueuse apparut. C'était un animal hideux, une sorte de dragon de grande taille. Il avait 50 pieds, disait-on, et son corps était tout couvert d'écailles dures comme du métal, sa mâchoire immense, ses ailes et ses pattes énormes. Il avait établi son repaire au pied d'une colline. Ses mugissements terrorisaient la région et ce n'était pas sans raison. Perpétuellement affamé, il dévorait bêtes et gens, tout ce qui tombait sous sa mâchoire formidable, et il étendit son terrain de chasse jusqu'aux portes mêmes de la ville de Mons.

La panique alors fut à son comble. Les gens n'osaient plus sortir. Dans les abbayes et les églises, moines et prêtres priaient pour demander à Dieu de délivrer la région de ce fléau. Les chevaliers se concertaient ; de grands seigneurs promettaient des récompenses

magnifiques à celui qui délivrerait le pays. Il y en avait même un qui disait donner sa fille en mariage à qui tuerait le dragon, fût-il serf ou chevalier.

Mais aucun n'osait l'affronter. C'était folie, disaient-ils. Le courage ne leur manquait pas, mais leur sacrifice serait inutile. Les armes ne pourraient entailler la carapace écailleuse de l'animal ; les cuirasses et les hauberts seraient broyés par les dents formidables. Cependant, chaque jour il y avait des victimes, et c'était une grande désolation d'entendre les lamentations de ceux dont un parent avait trouvé une mort atroce dans la mâchoire du monstre, ou les plaintes de quelque laboureur dont le cheval ou le bœuf avait servi de pâture.

Les gens de Mons même n'étaient plus tranquilles, malgré les portes de leur ville et les guetteurs qui veillaient sur ses murailles, jour et nuit.

Les gens commençaient à parler d'abandonner le pays, d'aller vivre ailleurs, n'importe où, fût-ce dans la misère, car il n'était nulle part au monde terre affligée d'un tel fléau.

Vivait alors un chevalier qui s'appelait Gilles de Chin. Il était jeune et vaillant ; dans les tournois ou à la chasse, personne ne pouvait lui résister. Il était renommé le plus brave parmi la fine fleur de la chevalerie du Hainaut. Un jour qu'il entendait la bête mugir encore plus farouchement que d'habitude, il n'y tint plus :

« Je la combattrai, dit-il, foi de chevalier ! Le peuple ne souffrira plus longtemps de ce fléau. Si je meurs, mieux vaut mourir d'une mort belle que vivre une vie sans grandeur. J'ai la réputation d'être brave. Je l'ai gagnée par mes prouesses ; le moment est venu de prouver que je la mérite ! »

Dès lors, il prit son meilleur destrier et l'entraîna en vue du combat. Il lui fit faire les plus folles cabrioles, l'accoutuma à bondir en avant, en arrière, de côté, à la moindre pression du frein ; à affronter les bêtes les plus furieuses de la forêt. En même temps, il dressa sa meute. Il choisit les chiens les plus ardents, ceux qui ne reculent ni devant un sanglier qui fonce, ni devant un cerf qui fait front, qui parvenaient à éviter les défenses de l'un et les andouillers de l'autre.

Quand il se sentit prêt, il partit vers le repaire du monstre. C'était une colline boisée au pied de laquelle s'ouvrait une grotte. Le monstre venait justement de s'éveiller et, affamé, poussait un rugissement terrible. Gilles sentit un frisson glacer son corps, mais il se domina, serra sa paume sur le manche de sa longue lance. Son cheval hennit de frayeur ; il le calma de la voix et, de la main, lui caressa l'encolure.

Le dragon l'avait aperçu. Il darda sur lui des yeux ardents. Un frémissement de colère et de convoitise fit sonner ses écailles, ses mâchoires s'ouvrirent, ses ailes s'agitèrent, sa queue balaya le sol.

Le combat commença. Le dragon déployait toute sa cruauté et toute sa rage ; ses dents claquaient, ses griffes frappaient. Gilles, dirigeant son cheval, fonçait, piquait de sa lance. Les chiens, sur son ordre, harcelaient la bête de tous côtés.

Le combat dura longtemps sans que ni l'un, ni l'autre des adversaires eût faibli. Gilles, cependant, désespérait. Déjà la plupart des chiens avaient été broyés ou éventrés par la male bête ; lui-même n'avait échappé que de justesse à ses griffes, à l'étau de sa mâchoire ou à un coup de sa queue garnie d'épines de corne.

Mais il n'abandonnait pas le combat. « Je suis venu, fit-il, je mourrai ou je retournerai vainqueur. »

La pensée que, s'il était vainqueur, le peuple serait délivré du cauchemar dans lequel il vivait, que le bonheur renaîtrait sur cette bonne terre du Hainaut, lui donnait du courage. Il mettait en œuvre toute son intelligence et son astuce contre la féroce brutalité du monstre. Mais en vain ! Les coups de lance qu'il lui portait étaient capables de faire vider les étrières aux plus robustes des chevaliers ; le monstre semblait ne pas les sentir et le fer glissait contre les écailles protectrices sans les entailler. Gilles cherchait à frapper toujours à la même place. Le fer finirait bien par se frayer un passage à travers ces plaques cornées, plus serrées que les mailles d'un haubert.

Soudain, tandis qu'il se préparait à charger, se donnant du champ pour que son coup fût plus violent, il vit surgir devant lui une jeune fille. Elle était longue et frêle, tout de blanc vêtue. Ses yeux souriaient avec une très grande douceur. À chacun de ses pas, sa taille ployait comme une souple liane et sa chevelure longue et soyeuse ondulait. Elle avançait, portant une petite lanterne à la main, indifférente en apparence à la présence du monstre.

— Prenez garde, cria Gilles. La Bête vous dévorera !

Elle le remercia d'un sourire et, sans se soucier de son avertissement, jeta devant lui un fagot d'épines.

— Donnez-lui ceci en pâture, fit-elle.

Gilles, de la pointe de sa lance, enfourna le fagot dans la gueule du monstre. Celui-ci recula, referma ses mâchoires, rugit de douleur, les rouvrit pour échapper aux pointes cruelles qui pénétraient dans la chair tendre de son palais, resta un instant stupéfait, la tête en l'air, la mâchoire béante. Avant qu'il ne fût revenu de sa stupeur, la jeune fille s'avança calmement et, de la flamme de sa lanterne, mit le feu au fagot, puis, sans mot dire, disparut comme elle était venue. Le dragon, paralysé par la douleur, rugit terriblement. Gilles, profitant de son désarroi, lui plongea la lance dans le cœur et dans une terrible convulsion, le monstre expira dans une odeur épouvantable de chair brûlée et répandant sur le sol un épais et visqueux sang noir.

Gilles de Chin fut honoré et toute sa vie durant, fut l'objet de la reconnaissance du peuple de Hainaut. Plus tard, la commémoration de son combat contre le dragon eut lieu. Mais en même temps, à partir de 1390, sortait à Mons la procession du Car d'Or. Or, dans cette procession – et la tradition s'est continuée – figurait la confrérie de saint Georges, avec saint Georges en personne, vêtu comme un chevalier. Il était escorté du diable, de « Chins-Chins », et suivi du Dragon. À l'issue de cette cérémonie, se déroulait le combat du Lumeçon. Le chevalier Gilles de Chin était personnifié par saint Georges lui-même.

Tous les ans, la population de la région revit avec le même enthousiasme le combat épique. Tandis que chins-chins et hommes sauvages font des cabrioles et des culbutes, la queue du dragon, garnie de crins et de rubans, balaie les têtes des spectateurs, au grand dam de nombreux couvre-chefs. Les badauds tentent de s'emparer de ces crins et rubans qui, dit-on, portent bonheur une année durant. La lutte devient de plus en plus acharnée, la foule encourage frénétiquement le chevalier saint Georges. Il guette le moment propice où, de sa lance, il vaincra l'adversaire. La lance se brise sous ses coups répétés ; il saisit son sabre, puis brandissant son pistolet, de deux coups de feu, il met fin au combat. Tout est fini ! Saint Georges, de son sabre, salue la foule. Le Dragon est mort. La « ducasse » de Mons peut commencer.

Le berger de Mousny



Le vieux berger de Mousny était un méchant homme. Dans le village, on ne l'aimait pas et on le craignait. Il avait rendu sa femme très malheureuse. Il la battait souvent. Un jour, elle était partie, emmenant sa petite fille que son père terrorisait. Le berger n'en avait manifesté aucune peine, mais sa dureté s'en était accrue. Il allait par le village, taciturne, renfrogné, ne rendant pas les saluts, répondant par des grognements aux paroles qu'on lui adressait.

Longtemps le vieux berger avait été le herdier du village. Chaque matin, il sonnait de sa grosse trompe de corne et, de toutes les cours, vaches, moutons et porcs venaient se mettre dans les rangs de la herde. Le vieux les menait paître dans les bois et les pâturages communaux jusqu'à la tombée de la nuit.

On l'avait gardé longtemps à ce poste, à cause des services qu'il avait rendus. Grâce à ses sorcelleries, il avait sauvé pas mal de moutons pendant la grande guerre qui avait ravagé le pays. Des bandes de soudards circulaient par les campagnes, pillant tout ce qu'elles trouvaient, volant les moutons, et les faisant cuire la nuit à de grands feux de bois. On disait qu'à leur approche, le berger changeait ses animaux en taupinières et qu'ainsi les moutons de Mousny avaient souvent été épargnés. Mais finalement, on lui avait retiré la fonction de herdier, parce que les habitants se plaignaient que les bêtes étaient par trop maltraitées.

Il était resté au service du fermier des Ormeaux, lequel n'osait le congédier, par crainte de ses maléfices. Il conduisait quelques moutons étiques brouter l'herbe maigre du plateau stérile, couvert de bruyères, qui surplombe l'Ourthe jusqu'au village d'Ortho. Là, il s'asseyait au pied d'un vieux tilleul, à l'écart du chemin, tandis que les bêtes

allaient le long des sentiers, cueillant l'herbe des talus, délaissant l'herbe abondante et succulente des prairies. Des gens s'étonnaient de ce que, malgré cela, ses moutons fussent gras, bien fournis de laine et donnant un lait abondant. Un jour qu'un homme lui en faisait la remarque, le berger, jetant sa houlette par terre, répondit :

— Mets ton pied sur ma houlette et tu verras !

Après avoir hésité, l'homme s'y risqua et quelle ne fut pas sa stupéfaction de voir une multitude de petits hommes rouges, armés de minuscules marteaux dont ils frappaient au museau la bête qui voulait s'éloigner, tentée par l'herbe voisine.

Mais d'autres disaient que, parfois, le berger faisait entrer ses moutons dans les prairies des voisins pour épargner celles de son maître, les laissant paître pendant plusieurs heures, mais qu'il était impossible de relever les traces de leur passage.

Sa houlette avait aussi la réputation d'être enchantée. Certains prétendaient que si l'un ou l'autre ménage avait reçu une tonne de bière, le berger s'en régalaient en buvant à même une fente qu'il taillait dans le manche. Des gens l'espionnaient. Ils le voyaient quelquefois renifler dans toutes les directions, prononcer quelques paroles magiques, étendre sa blouse sur le sol. Aussitôt, les boudins ou les tartes, que l'une ou l'autre ménagère préparait, traversaient l'air et venaient s'abattre sur le sarrau.

Or, un jour que, comme de coutume, il était assis au pied de son tilleul, il vit arriver de loin, sur la grand-route, un homme qui cheminait lentement. Il avait la tête rasée et s'appuyait sur un gros bourdon. On était en plein été, la chaleur était accablante. Arrivé près de lui, l'étranger se laissa choir plutôt qu'il ne s'assit et dit :

— Par pitié, berger, donne-moi un gobelet d'eau, je meurs de soif. Depuis le matin je marche par les routes poudreuses sous ce soleil implacable ; sur ce plateau sans ombre, je n'ai pas trouvé la moindre source. Mon gosier est en feu.

L'homme laissa tomber sa tête sur sa poitrine. D'effort qu'il avait fait pour parler l'avait épuisé, la sueur ruisselait sur son visage et sa respiration était haletante.

Indifférent, le berger jeta un coup d'œil sur son bissac qui contenait un gros pain de méteil et sur sa grande cruche de grès à laquelle l'eau fraîche faisait perler des gouttelettes. Regardant le voyageur, il reconnut en lui un de ces nombreux pèlerins que, très souvent, il voyait passer, se rendant à la chapelle de Saint-Thibaut construite sur la colline dominant le village de Marcourt. Le berger n'avait que du mépris pour ces gens. Pour lui, c'était tous des vagabonds, des fainéants.

Il lui répondit brutalement :

— Va à Saint-Thibaut ! Va au diable, si tu veux, mais passe ton chemin et laisse-moi tranquille.

Le pèlerin leva vers lui son visage empreint de douceur, le regarda, étonné et attristé à la fois. Cet accueil rude et grossier le peinait. Au cours de tout son voyage, il avait été bien accueilli partout. Et voici qu'arrivé presque au terme de son voyage, il rencontrait un homme sans cœur qui le repoussait, lui refusait une goutte d'eau pour rafraîchir son gosier embrasé. Il restait à le regarder, interdit, se demandant quel mobile pouvait faire agir cet homme avec autant de dureté.

Celui-ci l'interpella plus rudement.

— Tu ne m'as pas entendu ou bien fais-tu la sourde oreille ? J'ai dit : « Va au diable, si tu veux, mais laisse-moi tranquille ! »

Le pèlerin lui répondit d'un ton de doux reproche :

— Ainsi, non seulement tu me refuses une gorgée d'eau, mais tu ne me permets même pas de m'asseoir un instant près de toi avant de reprendre ma route pour le saint lieu où je me rends. Cela me peine de rencontrer un homme qui se conduit en mauvais chrétien. Je prierai saint Thibaut de faire descendre un peu de charité dans ton cœur.

Il se leva avec peine et, en soupirant, s'en fut s'asseoir sur le revers du fossé, à une vingtaine de mètres de là. Mais le berger s'était levé à son tour. Il s'avança vers le malheureux :

— Je t'ai dit : Laisse-moi tranquille ! Lève-toi et va-t'en, que je ne te voie plus, si tu ne veux pas que mon bâton te caresse l'échine.

Il brandissait à bout de bras sa houlette menaçante.

Le pèlerin, qui était d'humeur pacifique, s'éloigna, d'un pas lourd et traînant.

Le berger colérique le poursuivit en l'injuriant :

— Dépêche-toi ! Demande à Thibaut de te donner le courage de travailler au lieu de mendier le peu que possèdent les pauvres gens ! Espèce de truand ! Et ne simule pas la fatigue pour m'apitoyer, parce que je pourrais te faire avancer plus rapidement que tu ne veux. Tu n'es plus à portée de mon bâton et tu ne vaux pas la peine que je te poursuive. Mais je te chasserai, comme on écarte les chiens qui rôdent !

Et ramassant une pierre, il la lança dans la direction du pèlerin, qu'elle vint frapper en plein dos. L'homme poussa un cri de douleur. Le berger partit alors d'un éclat de rire qui fut rompu aussitôt, car la pierre, ricochant, revint vers lui, et l'atteignit à l'endroit même où elle avait touché l'étranger.

Il fut aussitôt pétrifié avec son troupeau, tandis que Jésus, qui s'était déguisé en pèlerin, avançait lentement, de son pas harassé, vers

le sanctuaire de Saint-Thibaut.

Aujourd'hui encore, le voyageur qui passe par là voit, égaillés sur le plateau, à courte distance l'un de l'autre, de gros blocs de pierre blanchâtre dressés au milieu des bruyères.

C'est l'ancien berger de Mousny et son troupeau pétrifiés.



Le buisson fleuri



ENCHÉE au-dessus du lit de son petit Godefroid, la comtesse Ide soupirait. Comme il était chétif ! Elle regardait avec commisération les grêles épaules où les os saillaient, le cou fluet, le réseau bleu des veines qui couraient sur la peau diaphane, les poignets étroits et les doigts effilés. La menotte qu'elle tenait était moite, de cette moiteur qui jamais ne disparaissait ! Un souffle court faisait palpiter la faible poitrine ! Jamais l'enfant ne vivrait ou bien il resterait le pauvre petit être malingre qu'il était.

Cette langueur maligne qui tenait son enfant et le faisait dépérir était la seule ombre qui voilât le bonheur de la comtesse. De très haute lignée, descendante d'empereurs d'Occident, comptant Charlemagne lui-même parmi ses ancêtres, elle avait épousé le valeureux comte Eustache de Boulogne, qu'elle aimait et qui l'aimait. Elle vivait dans son castel de Boulogne vénérée de tous, car elle était pieuse et généreuse.

Souvent, il lui arrivait de regarder avec un peu d'envie les petits enfants des manants et des serfs. Ils étaient robustes, pleins de vie. Elle eût donné ses richesses pour entendre son enfant lancer un de leurs francs éclats de rire.

Elle profita de ce qu'il était endormi pour aller prier dans une petite chapelle au croisement de deux allées forestières. Elle s'agenouilla devant la statue de la Vierge et lui dit :

— Reine des Cieux, toi qui as enduré la douleur de voir ton fils crucifié, daigne exaucer la prière d'une mère affligée. Donne la santé à mon enfant, et je te promets de faire construire des abbayes où ton saint nom sera honoré.

Elle resta longtemps en prière, les yeux fixés sur ceux de la

modeste vierge en bois, taillée avec plus d'amour que d'art par un naïf imagier, mais qui lui semblait plus accessible et plus miséricordieuse que les statues de pierre des somptueuses cathédrales.

Elle retourna, le cœur gonflé d'un nouvel espoir. Comme elle marchait dans l'allée forestière, elle entendit un froissement de branches dans le taillis. Un vieillard tout courbé, vêtu d'une robe de bure couleur de feuilles mortes, déboucha d'un sentier. Il avançait péniblement, portant une grossière cruche de grès. Il leva la tête et, reconnaissant la comtesse, la salua avec respect.

— Dieu vous protège, noble dame !

Elle l'arrêta.

— Dieu te conserve la vie, saint homme ! Mais ne vois en moi qu'une pauvre femme qui voudrait te demander un conseil. Je sais que tu as beaucoup étudié et que ta sagesse est aussi grande que ta piété.

Le vieillard déposa sa cruche, souffla un instant et dit :

— Je suis votre humble serviteur ; si le pauvre ermite que je suis peut quelque chose pour la noble princesse que vous êtes, je le ferai. Si vous daignez honorer de votre présence la grotte qui me sert de séjour terrestre, venez, nous y parlerons.

— Je te suis, saint homme, donne-moi ta cruche, je la porterai mieux que toi.

Et saisissant le broc de grès, elle emboîta le pas à l'ermite. Arrivé devant une caverne qui s'ouvrait dans un rocher, ce dernier l'invita à entrer. Elle jeta un coup d'œil sur l'intérieur de la grotte ; les seuls meubles étaient une table grossière et deux petits trépieds semblables à ceux qu'utilisent les femmes pour traire les vaches ; un crucifix était fixé à la paroi rocheuse et, dans une anfractuosité, était nichée une statue de la Vierge.

— Saint homme, je suis une pauvre mère inquiète et affligée.

— Je sais, et j'en suis peiné, moi aussi. Je vous connais. Votre naissance est noble, mais votre cœur plus noble encore. Vous êtes aimée, révérée dans la région pour votre piété et votre charité. Votre enfant est malade, vous craignez pour sa vie. Hélas, pauvres et faibles créatures que nous sommes, que pouvons-nous devant la volonté divine ? Peut-être le Ciel vous inflige-t-il ce malheur pour éprouver votre piété ? Par la soumission et la résignation, vous devez obtenir qu'il fasse cesser votre épreuve en rendant la force à votre enfant. Continuez à prier ! Quand la prière monte d'un cœur humble et sincère comme le vôtre, elle est puissante auprès du Tout-Puissant. Un jour, il vous exaucera. Dorénavant, je joindrai mes prières aux vôtres pour la santé de votre enfant.

La comtesse, réconfortée, se préparait à quitter la grotte. Il la retint.

— Écoutez encore, fit-il ; nous pouvons compter sur le Ciel, mais cela ne veut pas dire que nous ne devons rien faire pour nous aider. Êtes-vous certaine que vous avez épuisé tous les moyens possibles pour redonner la santé à votre petit ?

— Hélas ! Je le crains. J'ai consulté les plus savants médecins. Toute leur science est impuissante. Vous qui avez beaucoup voyagé, n'auriez-vous pas entendu parler, en terre étrangère, d'un habile médecin ? J'irais le voir ou je le ferais venir, devrais-je y sacrifier toute ma fortune. Je donnerais ma vie s'il le fallait.

Il l'interrompit d'un geste.

— Noble dame, votre vie est nécessaire à votre enfant. Il ne possédera jamais rien de plus précieux que l'amour de sa mère. Mais je crois connaître un médecin que vous n'avez pas consulté, dont la science est infinie. Ce médecin-là, noble dame, c'est la Nature.

Comme elle le regardait, désappointée, il poursuivit :

— Écoutez-moi ! J'ai beaucoup étudié, beaucoup appris et, malgré mon grand âge, j'apprends encore. Ce que nous savons n'est rien à côté de ce que nous ignorons. La nature garde jalousement ses secrets. Elle aussi est un grand médecin. Vous n'y avez pas songé. Vous avez eu foi dans les remèdes des hommes, mais les chênes et les taureaux ne puisent pas leur force dans les breuvages et les drogues ; ils la tiennent de la terre, de l'air et de l'eau.

— Mais, saint homme, mon enfant n'est pas privé de ces choses, pas plus que les autres que je vois sains, gais, robustes.

— La nature est mystérieuse, comtesse. Elle n'est pas la même partout, ici puissante, là plus pauvre. Ici elle produit des chênes, là ne poussent que des ronces. Ce qu'elle rend fort ici, plus loin elle le tue. Vous possédez un château là-bas, dans les Ardennes ?

— Oui, à Bouillon.

— Je le connais. Il est admirable. Et le pays qui l'entoure l'est aussi. Le vent qui souffle sur ces solitudes vivifie ; il vient parfumé des genêts, des bruyères et des sapins. Les gens de là-bas sont petits, mais leurs poitrines sont vastes, leurs muscles durs comme de l'acier. L'air des Ardennes est peut-être plus habile pour guérir que le plus savant médecin. Allez-y et peut-être reviendrez-vous heureuse de voir votre enfant y trouver des épaules larges et des joues roses.

— Je suivrai votre conseil, saint homme.

— Puisse la sainte mère de Dieu faire que j'aie raison !

La comtesse se tourna vers la statuette de chêne logée dans sa niche de pierre.

— Sur la tête des rois, mes ancêtres, je jure que sa grâce ne descendra pas sur une ingrate.

Le lendemain, en grand équipage, la comtesse quitta son château de Boulogne et fit route pour le pays d'Ardenne. Elle était animée d'un espoir nouveau. Il lui semblait que les sages paroles du vieux solitaire étaient comme un oracle du ciel et quand elle vit les murailles de son vieux castel, elle eut un coup au cœur, comme si elle arrivait au port après avoir navigué dans une tempête. Elle aimait cette vieille forteresse austère de ses ancêtres, les ducs de Lotharingie, bâtie sur le roc, à l'endroit même où un jour s'arrêta un cygne sauvage dérivant au fil de l'eau, traînant une conque où deux amoureux s'entretenaient de leur amour. On était à la belle saison. Les prés étaient parsemés d'orchies. La rivière était couverte de myosotis bleus, d'iris jaunes ; sur les vieux murs gris s'accrochaient des touffes d'œillets odorants.

Aussitôt elle se consacra toute à la santé de l'enfant. Chaque jour, elle partait avec lui vers les hauts plateaux, portée dans une riche litière accompagnée de quelques hommes d'armes, car, dans ces solitudes, la rencontre d'un loup ou d'un sanglier était toujours à craindre. Elle faisait arrêter ses porteurs, leur donnait congé de se reposer en l'attendant, prenait son fils par la main et elle marchait à travers la lande ou dans la forêt. Elle s'ingéniait à montrer à l'enfant tout ce qui pouvait le distraire.

— Sens-tu cette bonne odeur que le vent apporte ? Respire-la fort. Elle vient de ces buissons d'aubépines que tu vois là-bas sur ce tertre. Regarde, on dirait un buisson d'argent. Veux-tu que nous allions le voir ? L'enfant répondait « non, il est trop loin ».

— Où veux-tu que nous allions ? Voir les truites de la rivière, les écureuils dans le bois de sapins ? Veux-tu qu'on poursuive ce beau papillon jaune ?

L'enfant s'exaltait un instant, puis, épuisé, se laissait traîner et demandait à rentrer. La comtesse désespérait. La santé de son fils restait aussi précaire. Le remède de l'ermite serait sans effet et si elle venait encore dans la campagne, c'était sans conviction.

Un jour, le ciel devint gris, la pluie se mit à tomber et pendant huit jours, elle dut rester dans les grandes salles austères du vieux manoir. Un matin, le soleil reparut dans un ciel tout bleu. Elle décida de partir dans la campagne une dernière fois. Elle se dirigea vers Saussure, le petit village dont on voyait à l'horizon les chaumières groupées autour d'un maigre clocher. L'enfant, qui la tenait par la main, dit soudain :

— Allons voir ce troupeau de moutons qui marche là-bas.

Tout heureuse de l'entendre exprimer un désir, elle s'empressa d'y accéder. Le troupeau gravissait lentement le versant d'une colline dominée par un buisson d'aubépines. On eût dit que celui-ci avait été composé par une main artiste. Il avait la sobre élégance d'une ogive. Il s'en dégagéait un parfum capiteux. La comtesse voulut en cueillir

quelques fleurs pour en parfumer sa chaise. Elle s'approcha. Soudain le buisson s'entrouvre, et il en sort une jeune bergère. À la vue de la belle dame d'une si merveilleuse beauté, vêtue d'habits somptueux, la bergerette reste extasiée. Ce ne peut être que la vierge d'un vitrail qui est sortie avec son enfant. Elle croit à une apparition. Elle tombe à genoux et d'une voix tremblante d'émotion, elle récite : « Je vous salue, belle dame, vous êtes pleine de grâces et... »

La comtesse ne la laissa pas achever. Souriant de sa naïveté, elle lui dit :

— Relève-toi, mon enfant, tu fais erreur. Je ne suis pas la Vierge, mais une pauvre maman dont l'enfant est malade. Regarde-le, il est si faible et si pâle qu'à chaque instant je crains de le voir mourir. Mais je vois que tu es pieuse. Tes prières sont pures et naïves. Si tu veux, aide-moi en priant la sainte Vierge de lui donner la santé, de bonnes joues roses comme les tiennes. Et se penchant sur elle, elle l'embrassa affectueusement.

La douleur et la douceur de cette femme si belle, le visage émacié de l'enfant, émeuvent la pastourelle. Elle se sent prise de compassion. D'un mouvement instinctif, elle embrasse l'enfant et, le prenant par la main, elle lui dit : « Viens voir ». Elle avance vers le buisson, écarte les branches odorantes, en retourne les rameaux. Aux yeux ébahis de la comtesse, qui suit du regard son petit qui semble se confier à la fillette comme à une grande sœur, apparaît une statue d'ivoire sculpté représentant la madone. Un rayon lumineux en émane, illumine tout le buisson d'un mystérieux éclat. L'enfant semble émerveillé, son regard s'anime, tandis que la bergerette est heureuse de voir qu'elle est parvenue à l'intéresser. Une intuition soudaine s'empare de la comtesse, mue par un espoir subit ; elle saisit l'enfant dans ses bras et, le présentant à la radieuse image, d'une voix tremblante de foi confiante :

— Reine des Cieux, je t'en supplie, donne la force et le courage à mon fils et je te promets qu'il les consacrera à combattre les infidèles qui profanent le tombeau de ton fils.

Une musique harmonieuse passait à travers le buisson. Agenouillée à même le sol, la comtesse priait avec ferveur. Le chant s'étant évanoui, elle se tourna vers son fils. O merveille ! Ses joues étaient devenues moins pâles, ses prunelles avivées d'un éclat qu'elle n'y avait jamais vu.

— Jouons, dit-il à la petite bergère. Et la prenant par la main, il l'entraîna à la poursuite d'un papillon qui folâtrait dans la prairie.

Aussitôt la comtesse donna l'ordre de construire une petite chapelle à l'emplacement même du buisson merveilleux. Elle engagea à son service la bergère, qui s'était prise d'un amour très grand pour

l'enfant. Chaque jour, ils venaient tous les trois à la chapelle et tandis que les deux femmes priaient, l'enfant jouait. Elles s'émerveillaient de voir la santé lui venir de jour en jour. Il courait, grimpait aux arbres, franchissait d'un bond les ruisseaux, s'enfonçait dans les genêts, emplissait l'air de ses exclamations joyeuses. Sa mère, effrayée et ravie, le rappelait, voulait le calmer, mais il n'entendait rien, repartait, tandis que la petite bergère faisait mine de le poursuivre.

*

* *

Les années passèrent. L'enfant devint un adolescent. Il était robuste, adroit à tous les exercices du corps et audacieux. Il marchait sans crainte sur les sangliers, affrontait les loups, et souvent il faisait des passes d'armes avec les chevaliers les plus réputés.

Sa mère lui rappelait parfois les faits merveilleux qui s'étaient passés à la petite chapelle de Saussure, et la promesse qu'elle avait faite. Il répondait :

— Je la tiendrai, mais le moment n'est pas encore venu.

Il avait dix ans quand son oncle mourut, lui laissant le duché de Lotharingie. Sa tante, jalouse, lui trouva un adversaire dans le comte de Namur. Celui-ci vint assiéger le château de Bouillon. Godefroid prit le commandement de ses troupes, disposa ses hommes, soutint le siège comme un vieux capitaine, et entraînant les hommes par son exemple, il força l'assaillant à lever le siège. Et les gens de Lotharingie disaient :

— Nous avons un prince qui sait défendre ses droits ; il défendra les nôtres et nous serons heureux !

La vieille comtesse avait fait construire des abbayes dans le pays de Boulogne et souvent elle y retournait. Godefroid l'accompagnait. Un jour qu'ils arrivaient dans une ville, ils virent un grand rassemblement de peuple. Ils s'approchèrent, curieux. Un homme haranguait la foule. Il était maigre, brun de visage, avec une longue barbe grise. Vêtu d'une robe de laine et d'un froc de moine, sans chaussures, il allait monté sur un âne. Sa parole ardente disait les souffrances des pèlerins qui se rendaient à Jérusalem au tombeau du Christ et que les infidèles massacraient sans merci, l'appel lancé par le Pape à tous les Chrétiens pour qu'ils aillent le délivrer.

Le peuple accourait de toutes parts et, enthousiasmés, les hommes s'enrôlaient. Godefroid s'approcha de lui.

— Moine, tu prêches la bonne parole. Comment t'appelles-tu ?

— Je m'appelle Pierre l'Ermite. Et toi ?

— Je suis Godefroid de Bouillon.

— Joins-toi à notre armée, duc de Lotharingie !

— Moine, écoute-moi. Les gens qui accourent vers toi, ce n'est pas une armée ; c'est une foule. Ne te presse pas !

— Le tombeau du Christ nous appelle au plus tôt.

— Vous périrez avant d'y arriver.

— Peu importe ! Notre courage sera assez grand pour vaincre.

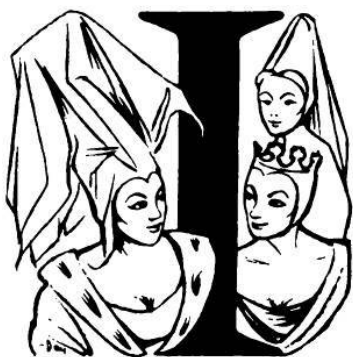
— On ne vainc pas avec le seul courage. Dieu vous garde ! Je vais préparer une armée et j'irai délivrer le tombeau du Christ que vous ne délivrerez pas. Continue plutôt à prêcher, recrute des hommes, j'en ferai des soldats.

— Dieu nous aidera, Seigneur duc ! Mais nous partirons au plus tôt.

Godefroid aliéna ses biens à l'évêque de Liège pour 1300 marcs d'argent et 3 marcs d'or et équipa une armée. Enthousiastes, les hommes de Lotharingie s'enrôlèrent sous sa bannière et Godefroid de Bouillon conquit Jérusalem.



Les trois princesses



Il était une fois un vieux roi ! Depuis longtemps, il était veuf et vivait avec ses trois filles, les plus jolies princesses du monde.

Un jour, il décida d'organiser une grande chasse dans une forêt lointaine lui appartenant. Toute la Cour partit dans le plus riche appareil, les trois princesses, couronne en tête, resplendissantes de bijoux et de pierreries.

Quelques jours plus tard, un matin, le signal de la chasse à courre fut donné. Au son des cors, aux aboiements de la meute, les seigneurs et les dames lancèrent leurs chevaux sur la piste d'un cerf.

À l'heure fixée pour le repos, tout le monde était au rendez-vous, sauf les trois princesses.

On supposa que, trop éloignées du lieu de rendez-vous, elles se reposaient là où elles se trouvaient.

La chasse reprit. À la sonnerie de fin de chasse, les trois princesses étaient toujours absentes et personne ne les avait vues.

Le soir, elles ne rentrèrent pas. Elles s'étaient certainement égarées. L'inquiétude s'empara de tous les assistants.

Toute la nuit, des sonneurs de cor firent retentir les échos de leurs appels ; des hommes, porteurs de torches et de flambeaux, parcoururent la forêt en tous sens. Ils firent buisson creux.

Le lendemain, dès l'aube, on organisa une grande battue. Les trois princesses restèrent introuvables.

Le roi retourna dans sa capitale, accablé de douleur.

Il fit, aussitôt, publier à son de trompe qu'il accorderait sa fille et son royaume à celui qui retrouverait ne fût-ce qu'une des trois

princesses.

Le lendemain, dès la première heure un soldat se présenta à la Cour et demanda audience au roi.

— Sire, fit-il, je demande à votre Majesté la grâce de me mettre à la recherche des princesses perdues.

— Je te l'accorde, dit le roi, et Dieu veuille que tu réussisses.

Il donna l'ordre de fournir le soldat d'armes et d'argent et aussitôt celui-ci partit pour la forêt lointaine.

Après de nombreux jours de marche dans des chemins solitaires, un soir, il s'arrêta dans une auberge. Des voyageurs étaient en train de jouer aux dés. Tout d'abord, ils ne prirent pas garde à lui. Mais en le voyant se commander un repas copieux, arrosé de vin, et payer avec des pièces d'or, ils flairèrent en lui une proie.

Ils engagèrent la conversation, et le soldat leur fit part de la mission dont il était chargé. Aussitôt ils lui offrirent à boire, puis l'invitèrent à jouer pour se distraire et lui gagnèrent tout son avoir. Le lendemain matin, le soldat se trouva sans un sou et retourna vers la capitale en mendiant son pain.

Comme un certain temps était déjà passé et qu'on n'avait plus de nouvelles de lui à la Cour, un autre soldat vint demander l'autorisation de se mettre à la recherche des princesses et de son camarade.

On la lui accorda. Il partit et, après quelques jours de marche, il rencontra le premier.

Celui-ci, honteux d'avouer sa faiblesse, raconta qu'il avait été assailli par une bande de voleurs qui l'avaient dépouillé.

Les deux hommes convinrent de faire route ensemble et de partager la bonne ou la mauvaise fortune.

Un soir, le hasard les conduisit à l'auberge où le premier avait logé. Après avoir bien bu et bien mangé, ils s'approchèrent de la table où quelques voyageurs jouaient aux dés.

Le premier garde convainquit le second de prendre part au jeu.

— Avec l'argent que tu possèdes, dit-il, tu auras vite regagné celui que je n'ai plus ; nous aurons double pécule, et nous pourrons vivre richement.

L'autre se laissa tenter. Il ne lui fallut pas longtemps pour se trouver, à son tour, complètement dépouillé.

Le lendemain matin, ils se remirent en route vers la résidence royale. À la ville voisine, ils vendirent leurs armes pour avoir du pain.

Dans la capitale du roi on s'étonnait de ne recevoir de nouvelles d'aucun des deux envoyés.

Un chef de gardes obtint à son tour l'autorisation de partir vers la

forêt lointaine.

Il ne tarda pas à rencontrer les deux soldats qui, reconnaissant un de leurs chefs, implorèrent son secours, lui racontant qu'ils avaient été dépouillés par des voleurs de grand chemin.

— J'accepte de vous prendre avec moi, leur dit-il, mais à une seule condition, c'est que vous m'obéirez dans notre expédition tout comme au régiment.

Les deux hommes promirent qu'il en serait ainsi.

Ils firent route, tous trois, jusqu'à la ville où le chef les habilla tout de neuf et leur acheta de nouvelles armes.

Un soir, ils arrivèrent dans l'auberge fatale. Le repas terminé, ils s'amusèrent à regarder jouer les voyageurs.

L'un des deux dit au chef :

— Chef, vous avez reçu de l'argent pour votre expédition, mais le malheur qui nous a frappés fait que vous êtes obligé de partager entre nous ce qui vous était réservé. Ne tenteriez-vous pas votre chance au jeu ? Vous pourriez peut-être gagner rapidement tout ce qu'on nous a volé. Ainsi nous ne serions pas à votre charge et pourrions vivre plus largement.

Le chef leur répondit :

— Nous ne sommes pas en route pour jouer et nous amuser. Nous avons un devoir à remplir jusqu'au bout. Je n'ai pas le droit de risquer au jeu l'argent qui m'a été donné pour accomplir ma mission. Allons dormir, et demain dès l'aube, tenez-vous prêts à partir.

Ils n'insistèrent pas, craignant de faire naître les soupçons dans la conscience du chef, qu'ils sentaient droite. Le lendemain, ils se mirent en route, très tôt, et après quelques jours de marche, parvinrent enfin à la lisière de la grande forêt. Le chef décida de commencer aussitôt les recherches.

— La forêt est immense, dit-il. Dès demain matin, chacun partira de son côté et en battrà une partie. Le soir, nous nous retrouverons sous ce gros chêne que la foudre a fendu en deux.

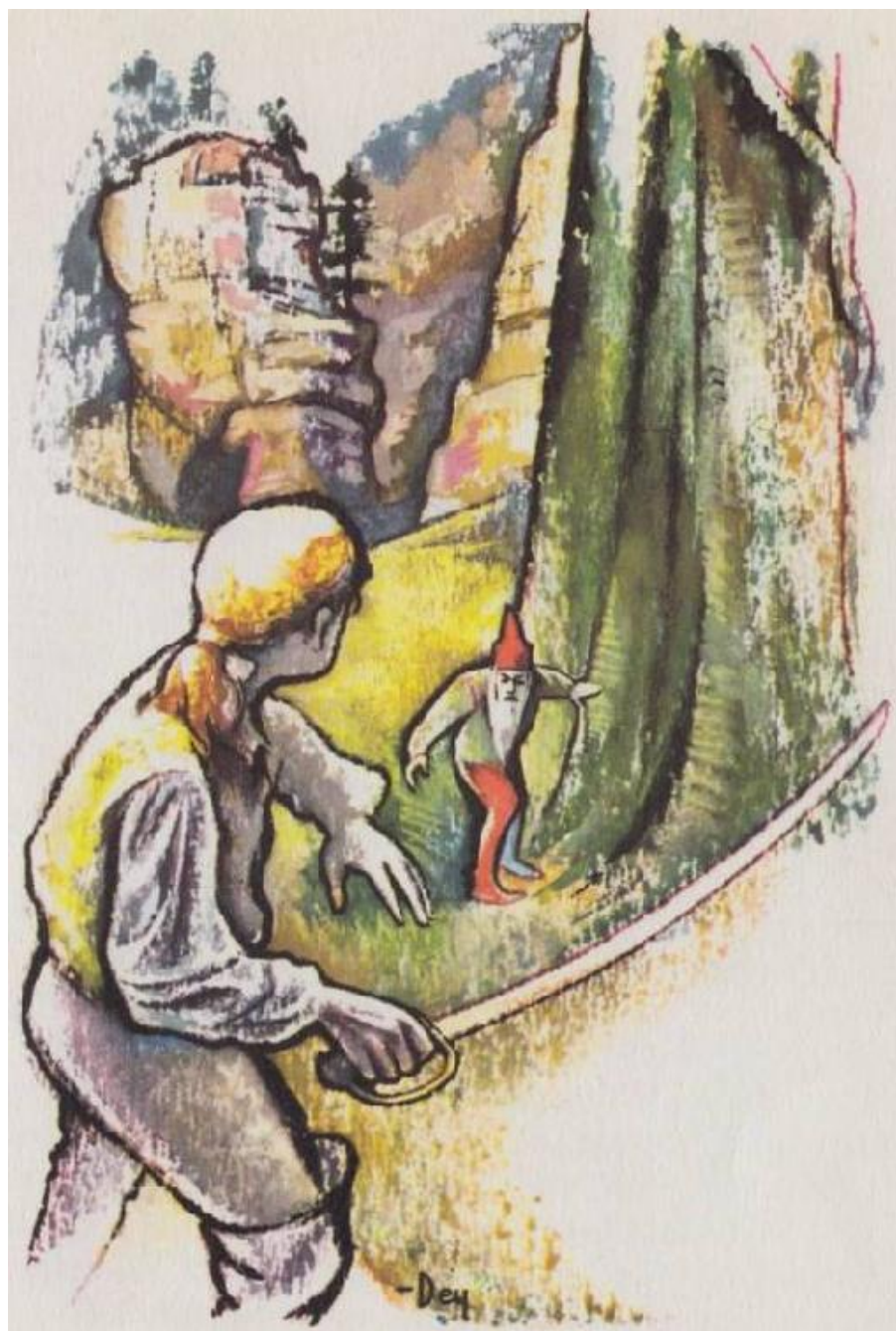
Pendant de longs jours, leurs recherches furent vaines. Chaque soir, ils revenaient, chacun de son côté, n'ayant découvert aucune trace des princesses et le découragement commençait à les gagner. S'ils n'avaient eu la crainte de leur chef, les deux soldats auraient abandonné déjà depuis longtemps leurs recherches. Car ces marches à travers la forêt couverte de ronces et de fourrés étaient fatigantes ; ils devaient loger à la belle étoile et se contenter de la maigre nourriture qu'il fallait aller chercher dans un pauvre village, éloigné et perdu.

Le chef lui-même désespérait, mais sa conscience lui disait qu'il ne pouvait pas abandonner les recherches tant que toute la forêt n'aurait

pas été battue. Il donna l'ordre de changer de quartier, et assigna comme lieu de rendez-vous une sorte de grotte, creusée dans un rocher isolé au milieu des arbres.

Un soir, il retournait dans leur gîte, après une journée aussi vaine que les autres. La chaleur avait été accablante ; l'atmosphère du taillis très touffu était lourde. Il était si accablé de fatigue qu'il se laissa choir au pied d'un buisson pour se reposer un brin avant de rejoindre ses compagnons. Soudain, il perçut un bruit singulier. On aurait dit d'une foule se précipitant en tumulte dans un escalier. Le bruit cessa tout à coup. Il crut qu'il avait rêvé dans le demi-sommeil où il était plongé, mais relevant la tête, il vit, non loin de lui, un être étrange. C'était un homme tout petit. Il n'avait pas plus d'un pied de haut ; une grande barbe lui tombait jusqu'aux genoux. Il était coiffé d'un bonnet rouge et pointu, vêtu d'une culotte rouge et une veste verte. Des rides profondes sillonnaient sa figure basanée. Aussitôt le chef reconnut un nuton. Il n'en avait jamais vu, mais il en avait souvent entendu parler par sa grand-mère quand il était enfant.

Sans hésiter, il tira son sabre et le lança vers le petit être avec une telle adresse qu'il lui coupa la barbe au ras du menton.



Le sabre resta fiché dans le tronc de l'arbre contre lequel le nuton était appuyé.

Mais, ô merveille, le nuton disparut sans qu'il ait pu voir par où ni comment. Il se porta aussitôt près de l'arbre et examina l'endroit avec le plus grand soin. Il finit par apercevoir dans le sol un trou dissimulé sous les herbes. Il y plongea son sabre mais si loin qu'il étendît le bras, il n'en sentit pas le fond. De plus en plus étonné, il fit une petite entaille dans l'écorce du chêne afin de pouvoir le reconnaître et, ramassant la barbe à laquelle adhérerait un peu de peau, il s'en fut au rendez-vous du soir.

Les deux soldats s'y trouvaient déjà. Il s'informa :

— Eh bien ! avez-vous trouvé quelque chose ?

— Absolument rien, chef ; nous n'avons rien vu ni rien remarqué, et nous croyons que nous ferions bien d'abandonner les recherches et de retourner dans la capitale.

Il n'était pas étonnant qu'ils n'eussent rien découvert car, d'un commun accord, ils étaient restés couchés toute la journée sans même se donner la peine d'aller à la découverte.

— Et vous, chef ?

— Peut-être ! Regardez !

Il leur montra la barbe et le morceau de peau adhérent.

Intrigués, ils regardèrent et d'une seule voix, ils dirent :

— Un nuton !

— Vous avez raison ! Un petit homme pas plus haut qu'une botte et qui a disparu dans la terre. Vous en aviez déjà entendu parler ?

Le premier soldat dit :

— Je vous crois, chef ! Je suis de la région de la Meuse, moi. Dans les cavernes des rochers qui bordent les rives, il y en a des quantités, mais ils ne sortent qu'à la nuit.

— Et moi, dit le second : je suis du pays de la Lesse et les grottes et les souterrains en sont remplis.

— En avez-vous déjà vu ? demanda le chef.

— Moi, non, dit le soldat du pays de la Meuse. Mais j'ai souvent entendu les vieux en parler. D'après eux c'étaient des petits êtres, mystérieux, au teint basané, à la longue chevelure flottant sur les épaules.

— C'est bien cela ! approuva le chef.

— Et toujours d'après les vieux, ces petits hommes étaient très habiles à tous ouvrages de main, mais surtout bons forgerons et fins taillandiers. Les gens qui avaient un outil à réparer le déposaient sur le seuil de leur maison avec une offrande. La nuit, les nutons venaient les prendre et le lendemain matin, on les retrouvait réparés à la même

place. Ils aiguisaient les faux et les faucilles, les serpes, les couteaux ; ils savaient même réparer et fabriquer des socs et des coutres de charrues ! Il paraît même que, pendant les nuits calmes, on entendait le bruit de leurs petites forges, les coups rapides de leurs petits marteaux sur de toutes petites enclumes et le crisement de leurs limes minuscules ; mais c'était des bruits si faibles et si lointains qu'on parvenait à grand-peine à les distinguer du murmure du ruisseau voisin, du cricri des grillons et des frissons de la nuit.

— Dans mon pays de Lesse, reprit l'autre, on contait exactement la même chose, mais en plus, on disait que les nutons étaient de fins vanniers. Ils savaient l'art de tresser la paille et le jonc pour en faire de jolis petits paniers et d'élégantes corbeilles. Leurs femmes, les nutonnes, étaient des lingères hors ligne et excellentes tailleuses. Parfois, par les nuits chaudes de l'été, il en sortait de tous les trous, comme des fourmis d'une fourmilière, et ils organisaient des rondes et des danses sur l'herbe fleurie des prés en mangeant des prunes et des pommes.

— Mais, dit le chef, pourrait-il y avoir un rapport entre la présence d'un nuton et la disparition des princesses ? Ce n'est tout de même pas ces petits hommes qui les auraient enlevées.

— Et pourquoi pas ? dit le premier soldat. Ces nutons deviennent parfois amoureux des femmes des hommes. Chez nous, il y en avait un qui était tombé amoureux de la fille du fermier de la Chavée. Elle s'appelait Marie-Jeanne. C'était la plus jolie fille de l'endroit. Elle faisait tourner la tête à tous les jeunes hommes, mais elle riait de toutes ses dents blanches quand l'un d'eux lui avouait les tourments qu'il éprouvait à cause d'elle. Comment le nuton parvint-il à se faire aimer, jamais personne ne l'a su. Mais toujours est-il que le petit homme fut admis à faire sa cour le dimanche. Seulement il ne voulut jamais entrer dans la maison de sa bien-aimée parce qu'il devinait que le fermier avait de la haine pour le nain mal bâti qui avait pris le cœur de sa fille.

« Chaque fois qu'il voyait sa fiancée, il lui donnait un épi de blé mûr en lui recommandant de le conserver précieusement. Elle obéissait sans savoir de quelle utilité pouvait être un tel cadeau. Pourtant elle avait l'impression que ces épis devaient avoir une puissance magique, car, depuis ses fiançailles, les affaires de son père prospéraient à souhait. Elle-même devenait de plus en plus fraîche et de plus en plus jolie. Elle vivait parfaitement heureuse de son propre bonheur et du bonheur des siens et elle avait juré à son petit ami qu'elle lui resterait éternellement fidèle.

« Cependant son père ne cessait de la gourmander et de la railler sur le choix de son cœur. Elle résista longtemps, mais, un soir d'été,

lassée des moqueries paternelles, elle donna congé à son nuton en disant qu'elle ne l'aimait plus.

» Il ne demanda pas la cause de ce brusque changement, mais il recula à trois pas, son œil lança un éclair farouche sur la jeune fille et il partit en criant dans la nuit cette prophétie sinistre :

Épi par épi, j'ai apporté,
Épi par épi, je te ruinerai.

« La jeune femme le regarda s'en aller jusqu'au moment où il disparut à un tournant du sentier. On ne le revit jamais plus mais sa menace travaillait l'esprit de Marie-Jeanne. Elle souffrit d'un mal étrange. Ses joues perdirent leur couleur, ses beaux yeux bleus se ternirent à force de pleurer, ses lèvres fanées souriaient béatement et son visage, ravagé par les rides, prit l'expression d'une douce mais douloureuse folie... L'automne passa, l'hiver vint. Le feu détruisit les récoltes, la maladie emporta les bestiaux ; il soufflait un vent de mort sur la ferme. Il emporta Marie-Jeanne. Le fermier vendit à vil prix les quelques biens qui lui restaient, et il dut chercher du travail dans les métairies, vivre dans les humiliations et les injures jusqu'au jour où il mourut, tout seul, comme un chien, au coin d'une haie qu'il taillait pour son maître. Le nuton s'était vengé. Vous voyez, chef, qu'ils pourraient avoir enlevé les princesses. »

— Mais, objecta le chef, il s'agit ici d'un nuton, amoureux trahi, qui se venge. Nous ne pouvons tout de même supposer que les trois filles du roi soient tombées amoureuses de trois nutons et qu'elles les aient suivis dans leurs demeures souterraines.

L'autre soldat lui répondit.

— Ils sont bien capables d'enlever les femmes sur lesquelles ils ont porté leur dévolu. Écoutez, chef ! Sur la Lesse, vis-à-vis le hameau de Chaleux, il y a un épais massif de rocs dont la rivière lèche la base. Au milieu se dresse une roche bizarre. On dirait un cierge immense, et les gens du pays l'appellent « la Chandelle ». Là les nutons devinrent amoureux des filles d'Ardenne et tentèrent d'en enlever une. Elle s'appelait Madeleine. C'était une jolie paysanne, simple et très pieuse, fiancée à un solide charretier nommé Paulin.

» Or, Paulin était parti avec un lourd chargement d'arbres au pays de Namur. Les chemins étaient peu sûrs et chaque soir Madeleine priait pour l'heureux retour de celui qu'elle devait épouser à la prochaine cueillette des pommes. Elle regrettait de n'avoir qu'un vulgaire chapelet de bois grossièrement fabriqué par son grand-père. Elle pensait que ses prières seraient mieux accueillies si elles étaient dites sur les grains d'un joli rosaire. Un peu plus bas que la Chandelle

il y avait le trou de Chaleux, qui était l'entrée du domaine des nutons. C'est là que les paysans allaient déposer les haches, les faux et les couteaux ébréchés qu'ils voulaient voir réparer. Elle alla y déposer son vulgaire chapelet. Le lendemain, un dimanche, elle alla voir et resta éblouie devant un merveilleux rosaire d'or, d'émeraude, de rubis et d'ivoire. Elle était en train de l'admirer quand elle voit accourir des nutons horribles, nus et grimaçants, faisant de grands gestes. Épouvantée elle fuit. Ils la poursuivent. La voilà au pied de l'aiguille de Chaleux. Plus d'issue, pas de maison où se réfugier, personne pour lui venir en aide. Les affreux petits hommes sont là, poussant des cris de joie. Ils vont la saisir, mais elle baise la croix du rosaire, lève les yeux au Ciel et se jette dans l'eau noire où disparurent après elle les nutons acharnés à sa poursuite. On ne les revit jamais. Le lendemain, des bûcherons trouvèrent le corps de Madeleine contre la rive. Son chapelet enroulé autour de son cou s'était accroché à une branche et maintenait au-dessus de l'eau son visage. C'était un 24 mai. Depuis, chaque année à la même date, une blanche rose des marais fleurit à l'endroit où la jeune fille est tombée dans la rivière. Quand le soir tombe, la Chandelle s'illumine, le rocher devient une masse de feu et on voit fuir à travers les buissons une jeune femme toute blanche poursuivie par les nutons jusqu'au moment où un clapotement de l'eau indique qu'ils se sont rejoints au fond du gouffre. Alors la Chandelle s'éteint. Il ne reste qu'un rocher énorme, tout noir dans la nuit. Le lendemain la rose a disparu, mais les herbes sont sillonnées de traînées visqueuses comme si des limaces y avaient rampé ; ce sont les traces des nutons. »

Le chef avait écouté ces deux récits avec la plus grande attention :

— Nous sommes peut-être sur la piste, dit-il. Rien ne nous dit que ce nuton à qui j'ai coupé la barbe n'est pas de ceux qui auraient ravi les trois filles du roi. Demain, nous verrons. Nous explorerons le trou que j'ai découvert.

Toute la nuit, il pensa au moyen d'y parvenir. Il se souvint qu'il avait traversé une partie de la forêt, au terrain marécageux où croissaient des osiers, en quantité. Dès l'aube, les trois hommes s'y rendirent et coupèrent autant de branches d'osier qu'ils pouvaient en emporter. Alors ils tressèrent une sorte de panier pouvant contenir deux hommes, muni d'une lanière aussi solide et aussi longue que possible.

Le lendemain, ils se mirent en route. Le chef eut tôt fait de retrouver le chêne et le trou par où avait disparu le nuton. Ils commencèrent par en élargir l'ouverture. Un soldat entra dans le panier. On le laissa descendre et le chef lui dit :

— Dès que tu voudras remonter, secoue la corde !

À peine le panier était-il descendu de quelques brasses que la corde fut secouée violemment ; on remonta l'homme qui, tout pâle, affirma que le puits était tout à fait noir et qu'on n'en voyait pas le fond.

Le second soldat descendit mais, aussi poltron que le premier, il n'alla pas plus loin que lui.

— J'y vais moi-même, dit le chef. Laissez filer la corde jusqu'au bout et, si c'est nécessaire, allongez-la pour me permettre d'atteindre le fond.

On le laissa descendre. Pendant longtemps il ne vit rien.

L'obscurité était profonde. Cependant, il lui sembla apercevoir un petit point brillant au fond du puits. La lumière allait grandissant au fur et à mesure qu'il descendait et quand il toucha le sol, il se trouva devant un palais magnifique éclairé de tous les côtés à la fois. Il se présente à la porte. Personne ! Il entre. Toujours personne. Le palais semblait abandonné. Il traverse plusieurs grandes salles très richement meublées, aperçoit une petite porte entr'ouverte et entre.

Un grand cri se fait entendre. Et quelle n'est pas sa surprise ! La cadette des filles du roi est devant lui.

— Malheureux ! Que venez-vous faire ici ?

— Vous délivrer, princesse !

— Mais je suis au pouvoir des nutons. Aucune force humaine ne peut rien contre eux. Fuyez, avant qu'il ne soit trop tard !

— Princesse ! J'ai promis au roi votre père de vous ramener vivante. J'accomplirai ma promesse. Où sont vos sœurs ?

— Hélas, je l'ignore. Je ne les ai plus vues depuis que je suis emprisonnée ici.

— Je les chercherai.

Un grand bruit se fit entendre, semblable à un pas très lourd descendant l'escalier. La princesse avait pâli.

— Malheureux ! Voilà le nuton qui, comme chaque jour, vient me demander si je veux bien être sa femme. Il vous tuera !

— Eh bien ! qu'il me tue, mais je ne retournerai pas sans vous.

Le chef avait saisi son épée.

— Non ! fit-elle. Cherchez derrière cette porte. Il doit s'y trouver une arme en fer. C'est la seule qui puisse blesser ces hommes mystérieux.

Aussitôt le chef referme la porte, s'empare de l'arme, une sorte de massue qu'il trouve extrêmement lourde, mais que, d'un grand effort, il parvient à soulever. La porte s'ouvre, le nuton entre, l'arme tombe : il est mort. Aussitôt, le chef saisit dans ses bras la princesse évanouie de peur, la porte dans le panier, secoue la corde et le panier remonte au jour.

Les deux soldats, qui croyaient voir revenir leur chef, furent tellement ébahis qu'ils faillirent lâcher la corde.

Sans se préoccuper de donner à la jeune fille les soins que réclamait son état, ils se mirent à se disputer pour savoir à qui des deux elle reviendrait et qui la ramènerait à son père.

— C'est moi qui suis parti le premier, c'est à moi qu'elle revient.

— Tu es parti le premier, mais si je n'étais pas venu, si je ne t'avais pas secouru, tu serais mort de faim ; j'aurais continué ma route sans entrer dans cette maudite auberge où, sur ton conseil, j'ai perdu tout mon argent au jeu.

Au bruit de leur dispute, la princesse reprit ses sens.

— Au lieu de vous disputer, fit-elle, pensez à mes sœurs qui sont encore dans le palais des nutons et qu'il faut délivrer.

— Le roi a promis sa récompense à celui qui retrouverait seulement une de ses filles, dirent les deux vauriens. C'est notre cas.

— Eh bien ! Moi, je vous dis que je ne partirai pas sans elles !

Ils se résignèrent donc à faire redescendre le panier.

Pendant ce temps-là, le valeureux chef continuait ses recherches. Au bout d'un long corridor, il vit une seconde porte semblable à la première, l'ouvrit et trouva la seconde princesse qui, à sa vue, muette d'effroi, semblait être changée en statue.

— N'ayez crainte, princesse, j'ai sauvé votre sœur cadette, vite, suivez-moi. Savez-vous où est votre sœur aînée ?

— Malheureux ! Cachez-vous ! Le nuton que je refuse d'épouser va venir, c'est son heure. S'il vous aperçoit, vous mourrez.

Le chef regarde derrière la porte, voit une arme semblable à la première, s'en empare et dit :

— Comme j'ai sauvé la première, je sauverai la seconde et la troisième après.

— Hélas ! brave soldat, pour ma sœur aînée, ce sera impossible. Le roi des nutons qui veut l'épouser a été blessé au menton. Il a quitté ses appartements et reste toute la journée auprès d'elle.

Un bruit de pas dans l'escalier se fit entendre. Le chef se posta derrière la porte, le nuton ouvrit et tomba écrasé. Sans perdre un instant, le chef conduisit la princesse vers le panier, tira la corde et le panier monta vers le jour avec son précieux fardeau.

Les deux sœurs, au comble du bonheur, s'embrassaient, en pleurant de joie. Les deux soldats, de nouveau, se disputaient à qui reviendrait celle-ci ou celle-là avec le titre de prince royal. Ce ne fut que sur le refus exprimé par les deux sœurs de retourner au palais sans leur aînée qu'ils se résolurent à faire descendre le panier une nouvelle fois.

De son côté, le chef n'avait pas perdu son temps. Aussitôt qu'il

avait vu la corde se tendre et le panier disparaître, il était revenu vers la chambre où la princesse avait indiqué que résidaient sa sœur aînée et le roi des nutons. À pas de loup, sans bruit, il arrive près de la porte entr'ouverte et il entend des ronflements sonores. S'approchant, il aperçoit le nuton couché sur les genoux de la pauvre princesse qui lui grattait doucement le sommet de la tête. Brusquement, il pénètre, saisit l'arme qui se trouve derrière la porte. À sa vue, la princesse jette un cri et fait un mouvement. Le nuton tombe sur le sol et, avant qu'il ait le temps de se relever, l'arme s'abat et le tue.

— N'ayez crainte ! Princesse, je suis un chef de la garde du roi votre père, j'ai sauvé vos deux sœurs qui vous attendent ; suivez-moi.

La princesse, se voyant délivrée, ne peut maîtriser son émotion. Pleurant de joie, elle se jette dans les bras de son sauveur et lui dit qu'elle n'aura d'autre époux que lui. Le panier la ramena au jour. Les trois sœurs se tinrent longuement embrassées. Elles ne pouvaient se figurer qu'après de si cruelles aventures elles étaient réunies, en bonne santé, à la lumière du jour qu'elles ne pensaient plus revoir. Les deux soldats voulurent les emmener. Mais l'aînée dit :

— Jamais nous ne retournerons sans le courageux chef qui nous a délivrées au risque de sa vie. Faites descendre le panier ou bien nous ne vous suivrons pas.

Une fois de plus, ils durent obéir. Pendant ce temps, le chef visitait les chambres des princesses. Il reprenait leurs précieux vêtements, leurs couronnes, leurs diadèmes, et mille bijoux dont il emplit trois énormes caisses. Il les traîna jusqu'au panier, les chargea et voulut se placer à côté d'elles. Mais il pensa que la charge serait peut-être trop lourde. Il descendit et le panier remonta. Il en attendait le retour avec impatience quand soudain, il le vit s'abattre à ses pieds avec son chargement. Les deux brigands avaient coupé la corde. On devine le désespoir des princesses qui attendaient avec impatience de pouvoir dire toute leur reconnaissance à l'homme valeureux qui les avait sauvées. Les soldats se lamentaient encore plus qu'elles.

— Il faut faire quelque chose pour le sauver, dit l'aînée. Fabriquons un nouveau panier.

Les traîtres leur firent comprendre que dans une aussi formidable chute, leur pauvre chef devait avoir été tué sur le coup.

— Ne perdons pas un temps précieux à nous chagriner, car les nutons pourraient venir vous reprendre et alors, c'en est fait de nous tous.

Les pauvres princesses se décidèrent à regret. Mais avant de partir, les deux traîtres leur firent jurer solennellement de ne pas parler de l'accident final, de ne pas révéler à qui que ce fût qu'ils n'étaient pas leurs seuls sauveurs. Craignant d'être abandonnées dans ces lieux

sauvages à la merci des bêtes fauves, ou de retomber au pouvoir des hideux nains, elles jurèrent. Ils se mirent en route et après un long voyage arrivèrent dans la capitale.

Cependant, le malheureux chef, au fond du puits, déplorait son infortune et craignait pour sa vie. Il errait dans les appartements déserts, cherchant vainement dans les armoires de quoi apaiser sa faim. Dans un tiroir parmi d'autres objets précieux, il remarqua un tout petit sifflet d'or, enrichi de diamants. Machinalement, il le porte à sa bouche et en tire un son étrange, très aigu.

Aussitôt la chambre est envahie par une foule de petits hommes barbus, criant tous ensemble : « Que voulez-vous, maître, que voulez-vous ? » Ce sifflet donnait à son possesseur le royaume des nutons. Éberlué, le chef ne perd pourtant pas sa présence d'esprit. Il demande à manger. Aussitôt on lui apporte un succulent repas arrosé d'excellent vin.

Après s'être restauré, il siffla de nouveau, commanda qu'on le laissât seul jusqu'au lendemain. Après s'être reposé sur un lit de fourrures, il déjeuna, se fit apporter des caisses remplies, l'une de vêtements magnifiques, l'autre de pièces d'argent, la troisième de pierres précieuses. Ses ordres furent exécutés sur-le-champ.

Alors il demanda qu'un carrosse de grand gala, avec cocher et laquais, vînt le prendre, fit charger ses richesses et les caisses de bijoux des princesses et donna l'ordre de le conduire hors de ce domaine, vers la capitale du roi, son maître.

Il trouva la ville entièrement pavoisée et les habitants en fête. Il s'informa de la raison. Son hôte lui raconta que le pays fêtait le retour des princesses depuis longtemps disparues et qu'avaient ramenées deux humbles soldats, qui les avaient sauvées au péril de leur vie. Ceux-ci avaient été proclamés princes royaux. Leur mariage avec les princesses serait déjà célébré sans le caprice de celles-ci qui déclaraient ne pas vouloir se marier si on ne leur procurait des couronnes semblables aux diadèmes perdus pendant la chasse tragique. Malheureusement, on ne trouvait pas dans le royaume de brillants aussi beaux ni aussi gros.

Le chef comprenait maintenant qu'il avait été trahi par les soldats, que les princesses avaient dû se soumettre à leurs volontés et que leur prétendu caprice n'était qu'un stratagème pour échapper au mariage et attendre que la félonie des deux bandits soit découverte.

— Voilà un singulier caprice de femme, dit-il à l'hôtelier, mais je tombe bien. Je suis joaillier. Me permettez-vous d'établir un atelier dans ma chambre ? J'essaierai de satisfaire les princesses et, si j'y réussis, je ne vous oublierai pas.

Attiré par l'espoir du gain, l'hôtelier accepta.

— Alors, veillez à ce que personne ne vienne me déranger cette nuit, car je vais me mettre à la besogne tout de suite.

Pendant plusieurs nuits, le chef passa son temps à frapper sur son enclume, comme s'il travaillait sans relâche. Le huitième jour, il prit la couronne de la princesse cadette, l'enveloppa dans un riche mouchoir brodé d'or et la confia à l'hôtelier.

Celui-ci monta dans le carrosse du chef et s'en fut à la cour.

— Sire roi, je vous présente une couronne. Si elle est trouvée belle, dans huit jours, on fournira la seconde à condition qu'on laisse le joaillier travailler en secret.

Il s'avança, s'agenouilla sur la première marche du trône et tendit la couronne aux princesses.

À peine la cadette eut-elle reconnu les superbes pierreries qui lui appartenaient qu'elle poussa un grand soupir et s'évanouit. Tout le monde fut d'accord pour reconnaître la merveilleuse beauté du joyau. Le roi le prit et dit à l'hôtelier :

— Va dire à ce joaillier que j'accepte son œuvre, qu'il fournisse la seconde et que si elle est de la qualité de celle-ci, je le prendrai à mon service comme grand bijoutier de ma cour.

L'hôtelier, enthousiasmé, vint conter au chef ce qui s'était passé.

Pendant plusieurs soirées, on entendit le marteau frapper l'enclume.

L'hôtelier alla présenter au roi la seconde couronne que le joaillier était censé avoir faite. La seconde princesse reconnut tout de suite la couronne qu'elle portait au départ pour la chasse et son émotion fut telle qu'elle faillit en perdre le sens.

La troisième couronne fut commandée et l'hôtelier dit que le joaillier avait demandé la faveur de l'apporter lui-même dans huit jours.

Une semaine plus tard, le chef se présenta au château dans son carrosse de gala, vêtu d'habits somptueux.

Le roi et les trois princesses étaient sur leur trône.

Tous les seigneurs et les dames de la Cour avaient été conviés à faire honneur à cet artiste inconnu.

À peine fut-il entré dans la salle que l'aînée des princesses se précipita vers lui, se jeta dans ses bras, puis le prenant par la main l'amena devant son père en s'écriant :

— Le voilà, voilà l'homme qui nous a sauvées.

Aussitôt les trois sœurs racontèrent tout ce qui s'était passé dans la forêt et le terrible serment que les deux indignes soldats avaient osé leur imposer.

Les deux traîtres, blêmes et tremblants, confessèrent leur crime. Le

roi les fit comparaître devant son grand tribunal et ils furent pendus incontinent.

Le courageux chef fut nommé prince royal et épousa l'aînée des princesses.

On leur fit des noces magnifiques. Ils furent longtemps heureux et eurent beaucoup d'enfants.

Berthe de La Roche



Le vieux castel de La Roche se dressait autrefois, fier et grave, au bord de l'Ourthe, dominant les versants abrupts des collines entre lesquels la rivière coule rapide, claire et chantante. On y accédait par un chemin pierré, en pente raide, bordé de mures, et aboutissant aux deux tours massives qui flanquaient la porte d'entrée. Celle-ci une fois franchie, on débouchait dans une vaste cour. Un escalier taillé dans le roc traversait le corps de logis principal et menait à une deuxième cour garnie de bâtisses servant à la défense du manoir dans le fond desquelles s'étendait une vaste casemate.

Toutes ces constructions reposaient sur la roche vive qui constituait même la paroi de certaines pièces.

Le seigneur de La Roche y vivait avec sa fille Berthe, d'une beauté merveilleuse. Elle était grande et svelte, avec de longs cheveux blonds et de grands yeux d'un bleu tendre. Sa douceur, sa bonté pour les serviteurs et pour les pauvres gens étaient louées dans tout le pays. Il faisait bon vivre au service du seigneur de La Roche. Les vieilles murailles qui se miraient dans l'eau claire de l'Ourthe n'abritaient que paix et bonheur. Berthe était comme un rayon de soleil qui les réchauffait. Sa beauté était vantée au loin et tous les jeunes nobles de la contrée affluaient au vieux manoir, dans l'espoir de la conquérir. Mais son cœur restait ballotté entre tant de prétendants et elle ne pouvait se décider à en choisir un pour époux.

Cependant son père aurait bien voulu la marier. Il se faisait vieux et il craignait de disparaître avant que sa fille ne fût établie.

Un jour qu'ils se promenaient ensemble dans le chemin descendant vers la rivière, elle avait passé affectueusement son bras sous le sien. Il

prit sa menue main blanche dans sa grosse main tannée, la pressa doucement.

— Ma fille chérie, fit-il, n'avez-vous pas encore pensé à prendre un époux ? J'ai laissé votre cœur libre de faire son choix, car vous savez que mon unique but est de faire votre bonheur.

— Je le sais, mon père, mais je suis tellement heureuse que je crains de ne pas retrouver auprès d'un époux le bonheur pur que je goûte auprès de vous, de votre amour vigilant.

Il la remercia d'un sourire et reprit :

— Berthe, votre naissance a coûté la vie à votre mère. J'ai reporté sur vous l'amour que j'avais pour elle. J'avais pitié de vous, car je me disais que vous seriez privée toute votre vie de la tendresse d'une mère. La vôtre était un trésor de bonté et elle était d'une radieuse beauté. Quand je vous vois marcher dans les vieux murs de notre vieux castel, il me semble que c'est elle que je retrouve, telle qu'elle était autrefois, quand elle venait m'accueillir à mon retour de la chasse. J'ai essayé de faire mes caresses paternelles les plus douces que j'ai pu, pour que vous ne sentiez pas trop sa perte. Maintenant, je me fais vieux et, avant que la mort ne m'enlève, je voudrais vous voir l'épouse d'un chevalier loyal qui vous protégeât dans la vie. Ce n'est pourtant pas les prétendants qui manquent. Parmi les chevaliers qui fréquentent notre maison, beaucoup sont dignes de devenir votre époux.

— Certainement, mon père. Mais ils ont tous de si grandes qualités et de si grands mérites que mon cœur reste indécis. Lequel choisir ? Enguerrand, Thierry, Hugues, Amaury ? J'hésite, car en choisir un, c'est risquer de mécontenter les autres et leur amitié m'est précieuse.

Le vieux seigneur éclata de rire :

— Vous ne pouvez cependant pas les épouser tous ! Ma chère enfant, tout choix implique une privation et souvent, dans la vie, on ne peut jouir d'un bonheur qu'en se privant d'un autre.

— Je le sais, mon père, mais j'ai peur que mon cœur ne soit mauvais juge. Je les crois tous capables de m'apporter le bonheur que vous souhaitez pour moi. Amaury est droit comme une lame d'épée, Enguerrand est plus tendre, Thierry est plus courtois, bien que de moindre lignage ! Hugues est d'une grande bonté. Alors, lequel choisir ?

— Je comprends votre embarras, Berthe, et si vous me demandiez mon conseil, j'avoue que je serais perplexe, moi aussi. Mais j'ai un projet, dites-moi s'il vous agréé !

— Mon père, je sais votre sagesse et votre amour pour moi ; je me rallie d'avance à votre projet. Quel est-il ?

— Je vais organiser un grand tournoi, le vainqueur sera votre

époux.

— Votre projet est tout à fait sage, mon père. Je serai la récompense du plus brave et je ne mécontenterai pas les autres prétendants qui auront eu une chance égale.

Aussitôt le vieux seigneur fit annoncer dans tout le pays le tournoi dont le prix serait la main de sa fille.

Dans tous les manoirs d'Ardenne, du Condroz, du Namurois, du pays de Liège, jusqu'en Hainaut et en Hesbaye, les jeunes chevaliers désireux d'une épouse belle, vertueuse et d'illustre extraction, décidèrent de tenter leur chance et s'enrôlèrent comme concurrents. Beaucoup parmi eux savaient qu'ils n'avaient aucune chance de l'emporter, mais ils voulaient participer à cette joute, pour faire honneur à la belle et bonne Berthe de La Roche.

Rares furent ceux qui critiquèrent le Comte en disant que depuis longtemps, cette mode était abandonnée.

La nouvelle parvint aux oreilles de Waléran, fils du Comte de Montaigne. Tout d'abord, il n'y prêta pas attention. Depuis plus d'un an, il était fiancé à Marie, la fille du Comte de Salm, une femme splendide, au teint bistré, aux cheveux de jais, aux grands yeux noirs pétillants de vivacité et de passion. Leur union était décidée et chaque semaine Waléran venait faire sa cour à sa promise. La curiosité le poussa de connaître cette femme dont il entendait vanter partout la beauté merveilleuse et qui devait être le précieux trophée d'un tournoi où s'affronteraient tous les jeunes nobles du pays.

Il vint au château de La Roche. Ce fut Berthe qui le reçut.

— Noble demoiselle, fit-il, je suis le fils du seigneur de Montaigne. Le renom de votre beauté est venu jusqu'à notre château et j'ai voulu connaître celle qui sera le plus magnifique prix que chevalier ait jamais remporté dans un tournoi. Maintenant que je vous ai vue, je trouve l'épreuve bien faible pour la grandeur de la récompense.

— Seigneur Waléran, répondit-elle, je suis charmée que vous ne soyez pas déçu d'avoir fait un aussi long voyage pour venir me saluer sur le renom de ma beauté. Sachez que j'en suis flattée, car votre compliment vient d'un chevalier beau et preux dont j'avais souvent ouï parler. Ce m'est grande joie que vous soyez un concurrent.

Waléran fut sur le point de la détromper, mais il ne le fit pas. Il était fasciné par cette beauté si différente de celle de sa fiancée. Autant celle-ci était passionnée et emportée, autant Berthe était réservée et douce.

— Si j'espérais que vous souhaitiez ma victoire, je m'empresserais de me mettre dans les rangs des prétendants. Mais je serais fol d'espérer cela, alors que votre cœur, depuis longtemps déjà, doit avoir son inclination secrète.

— Seigneur Waléran, mon cœur ne penche d'aucun côté. J'ai de l'amitié pour les chevaliers qui fréquentent ici. Aucun n'a ma préférence. Et c'est parce que mon cœur est indécis que mon père, qui veut me marier, a décidé ce tournoi dont je serai le prix.

— Ainsi donc, vous n'auriez pas deuil si j'étais le vainqueur et que vous soyez à moi ?

— Je n'en aurais pas deuil.

— Mais en auriez-vous joie ?

— J'en aurais grande joie, seigneur Waléran ! Si je vous avais connu plus tôt, le tournoi n'aurait pas eu lieu !

— Voulez-vous dire que vous m'aimez ?

— Je sens en mon cœur ce que je n'ai jamais ressenti ! Il incline vers vous.

Waléran fut enthousiasmé :

— Belle dame, vos paroles sont-elles vraies ou bien voulez-vous mettre en mon cœur un regret douloureux ?

— Sire Waléran, mon cœur ne ment pas, quand je vous parle de la sorte.

— Vous m'en donnez votre foi ?

— Je vous l'octroie.

— Et moi, je vous assure que je serai au tournoi, décidé à vaincre.

Waléran retourna chez lui, le cœur transporté de joie et d'orgueil. D'emblée, il avait conquis cette femme merveilleuse dont aucun autre n'avait ému le cœur. Il se sentait de force à attaquer les plus redoutables adversaires et il aspirait à voir arriver le jour du tournoi comme si c'eût été le jour certain de ses noces.

Il revint souvent au château de La Roche. Chaque fois Berthe lui renouvelait ses serments et tous deux, en secret, se berçaient de l'espoir qu'il sortirait vainqueur du tournoi. Il se sentait détaché de Marie de Salm et il ne venait plus la voir que rarement, n'osant rompre d'un seul coup ses fiançailles.

Marie de Salm s'apercevait bien qu'un changement était survenu en son fiancé. Non seulement ses visites se faisaient plus rares mais elles étaient écourtées. Waléran avait toujours un prétexte pour partir le plus tôt possible. Autrefois il était empressé, restait assis auprès d'elle, caressant ses mains, cherchant le sourire de ses yeux, le baiser de ses lèvres, se lamentant de la rapidité avec laquelle les heures fuyaient, échafaudant des projets d'avenir. Maintenant elle le sentait distant, distrait, le regard perdu ailleurs, semblant toujours sortir d'un rêve quand elle lui parlait. Un soupçon la rongait, un pressentiment la martyrisait. Elle résolut d'avoir une certitude. Elle fit espionner Waléran par un fidèle serviteur.

Celui-ci revint bientôt, lui annonçant les fréquentes visites de Waléran au château de La Roche. Marie avait entendu parler de la grande beauté de Berthe, du tournoi dont elle devait être le prix. Elle ne douta plus que Waléran la trahissait. Elle en eut grand deuil, mais n'en laissa rien paraître. Elle guetta l'arrivée de Waléran et quand il se présenta à la poterne du château, elle courut au-devant de lui et l'accueillit à sa descente de cheval.

— Waléran, j'ai entendu le galop de votre coursier, j'ai voulu être la première à vous recevoir. Beau doux ami, le temps m'a paru tellement long sans vous !

Il l'embrassa, fit semblant de se montrer empressé. Elle sentit que la froideur de son furtif baiser trahissait le changement de son cœur. Elle en éprouva une grande peine, mais rien n'en parut dans le sourire de ses prunelles veloutées.

Elle l'emmena dans sa chambre, se fit plus enjouée et plus tendre que de coutume.

— Qu'il m'a tardé de vous revoir, beau doux ami ! Amour me poignait le cœur, mais maintenant vous êtes là, je suis joyeuse, mon cœur chante comme tous les oiseaux des bois. En votre absence, mon jeune page, qui conte très bien, m'a conté l'histoire merveilleuse du Chevalier au Lion. Je veux vous la conter, car vous savez que c'est double jouissance de faire partager son admiration par ceux qu'on aime. Cela vous plaît-il ?

Le chevalier répondit évasivement :

— Oui, bien sûr, comme vous voudrez !

Il était absent. Derrière les paroles de Marie, comme sur un arrière-plan sonore, il entendait celles de Berthe lors de sa dernière visite à La Roche. « Waléran, du fond du cœur je souhaite que vous soyez vainqueur au tournoi. Je vous le dis pour que, de le savoir, vous vienne le courage nécessaire pour me conquérir. Et comme preuve de ma loyauté, tenez, voici un gage que vous serez le seul concurrent à posséder ».

Elle avait coupé une mèche de ses cheveux blonds et la lui avait donnée. Il avait pressé contre ses lèvres la mèche blonde, puis l'avait serrée sous son chaperon en disant :

— Berthe, le jour du tournoi, je la porterai sur mon cœur, sous mon haubert. Elle aura la valeur d'un talisman, et je vous la rapporterai, vainqueur de tous ceux qui vous disputeront à moi.

C'était ces douces paroles, modulées par la voix tendre de Berthe qu'il écoutait résonner en lui-même et qui l'empêchaient d'entendre la voix métallique de la femme présente. Celle-ci reprit :

— Peut-être ma proposition ne vous plaît-elle pas ? Avez-vous quelque autre désir ? Voulez-vous que nous chevauchions dans la

forêt ? Que nous nous promenions dans le pourpris ? Que nous jouions aux échecs, pendant que mon page nous chantera une romance en s'accompagnant sur sa vielle ? Votre désir sera le mien. De vous avoir auprès de moi, Waléran, mon cœur est comblé.

Il s'excusa :

— Chère amie ! Ce serait pour moi un charme d'écouter le conte ; vous me dites qu'il est merveilleux et je sais que votre goût est très fin. Hélas ! J'ai très peu de temps. Demain je dois partir pour un long voyage, j'ai de nombreux préparatifs à faire ; je suis venu vous dire adieu. Pendant 15 jours au moins je devrai chevaucher seul. J'aurai pour seule consolation votre douce image qui ne quittera pas mes yeux et votre amour que j'emporterai avec moi.

Il vit la figure de Marie se décolorer. Il crut que c'était de tristesse, et, pour échapper à ses plaintes, il se leva pour prendre congé. Il prit son chaperon qu'il avait posé sur un dressoir. Mais il était si troublé qu'il en fit tomber la mèche de cheveux blonds. Il la ramassa précipitamment, la renfonça dans sa cachette. Déconcerté, il chercha une excuse, mais les éclairs qui fulguraient dans les yeux de la femme le rendirent muet. Méprisante, elle s'avança vers lui.

— Félon ! Traître ! rugit-elle, as-tu oublié la foi que tu m'as jurée, le serment que nous avons échangé ?

Il voulut l'interrompre, la calmer, mais d'un geste impérieux, elle lui imposa silence.

— Tais-toi ! N'ajoute pas le mensonge à la félonie. Va-t'en, cours auprès de celle qui t'a donné ce gage d'amour ; va lui dire, comme à moi, que tu lui apportes un cœur loyal et franc, lui répéter tous les serments par lesquels tu as gagné mon amour. Je t'ai aimé. Je pensais à toi jour et nuit, tu étais ma joie et mon déduit, ma consolation et mon soutien, ma richesse, ma santé et ma liesse ; je ne vivais que de ta vie. Pas un instant, quand tu étais absent, je ne cessais de penser à toi ; je t'aimais plus que moi-même. Sans raison, tu m'as trahie, vilainement. Ma seule vengeance sera de savoir ma rivale l'épouse d'un félon, d'un parjure que je méprise.

Elle ouvrit la porte de la chambre, appela ses gens.

— Chassez cet homme indigne de porter le nom de chevalier et de franchir la porte de cette demeure. Sus au félon !

Et se laissant tomber sur son siège, elle éclata en sanglots.

Waléran, congédié, injurié, ignominieusement chassé, en eut le cœur ulcéré. Mais une fois dehors, son ressentiment fit bientôt place à la satisfaction d'être relevé d'un engagement impossible à tenir. Au grand galop de son cheval, il s'en fut au château de La Roche où l'accueil joyeux et tendre de Berthe le consola.

Enfin le jour du tournoi arriva. La lice avait été préparée dans une

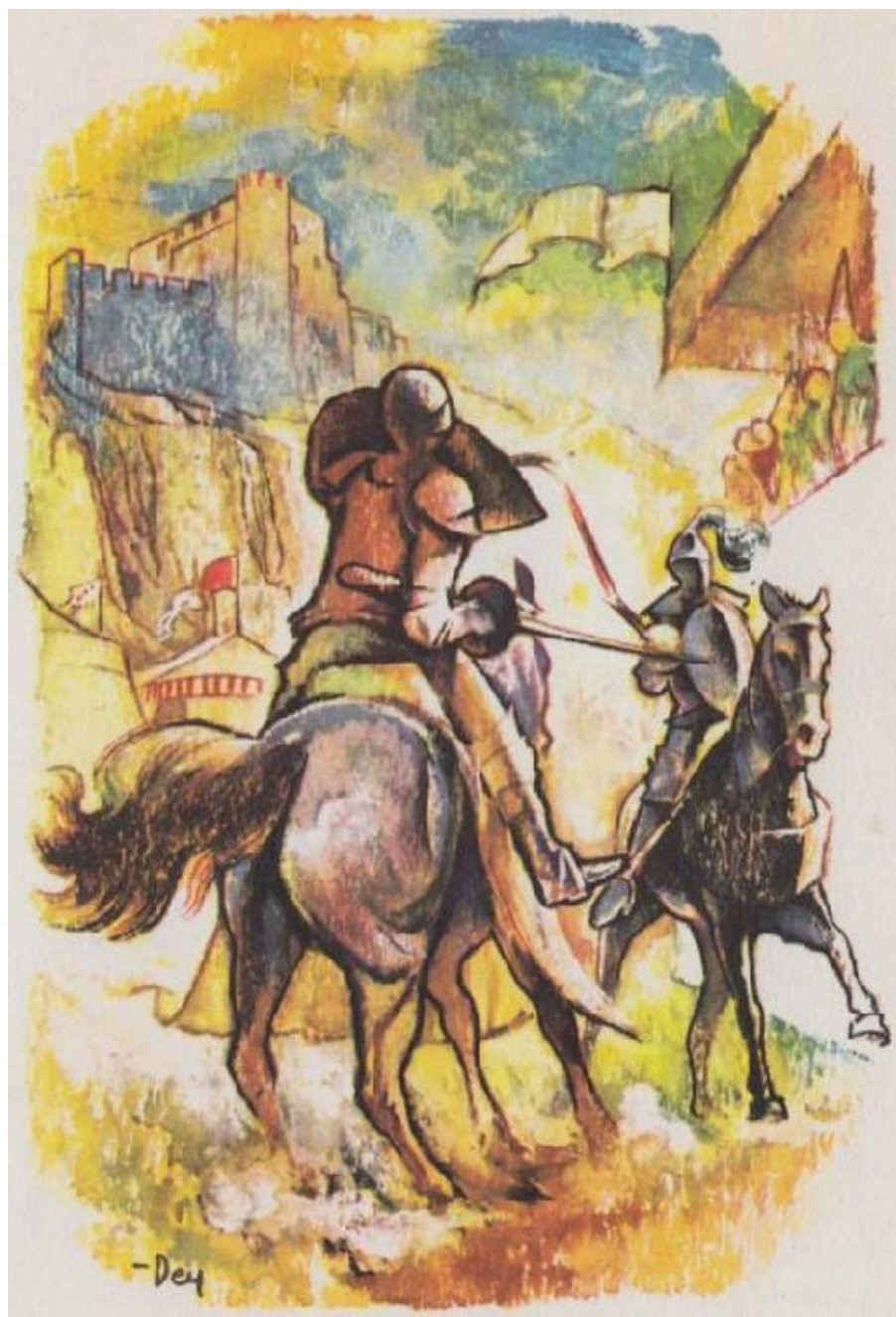
grande prairie au bord de l'Ourthe. Le vieux manoir avait été décoré. Une immense tribune avait été élevée, où trônait Berthe en robe d'hermine toute fraîche, le chef coiffé d'un diadème orné de rubis, plus belle qu'une déesse, entourée de nobles dames et damoiselles toutes parées de leurs plus beaux joyaux.

Les joutes commencèrent, Waléran fit des prouesses. Aucun chevalier ne put lui résister. Il venait de combattre le dernier et l'avait désarçonné. Déjà, aux acclamations de toute l'assistance, il s'avancait vers la tribune. Berthe, rayonnante de joie, s'était levée ; elle marchait vers lui, lui tendant sa main à baiser en gage d'amour.

Soudain, un chevalier surgit devant Waléran, leva sa lance en signe de défi. Un murmure d'étonnement courut dans toute la foule. Personne ne connaissait ce chevalier, ne savait d'où il était venu. Son coursier, ses vêtements, son armure, la plume qui flottait au sommet de son casque, tout était noir.

Il était petit et d'apparence frêle. Waléran sourit à Berthe avec confiance, regarda avec un dédain ironique son chétif adversaire et rentra en lice. Le héraut ayant donné le signal, Waléran éperonna son cheval et s'élança rudement contre son rival, lance basse. Il voulait en finir d'un coup et ne pas prolonger ce qu'il regardait comme un fâcheux contretemps. Le choc fut terrible. Waléran n'avait pas encore foncé avec une telle fougue. Mais le mystérieux inconnu supporta l'assaut sans plier. Une rumeur d'étonnement courut au-dessus des assistants, tant ils s'attendaient à le voir rouler sur le sol sous la ruée de son puissant adversaire.

Mais déjà, les deux chevaliers reviennent l'un contre l'autre ; on dirait qu'ils se haïssent à mort. Ils se donnent de si grands coups de leurs lances roides et fortes, qu'ils percent leurs écus et dépècent leurs hauberts. Les lances se brisent et les éclats volent en l'air.



La lutte est incertaine. Berthe pâlit d'angoisse. De la foule, des vivats montent en l'honneur des deux combattants. Ils s'attaquent à l'épée, se mettent durement à l'épreuve, les courroies qui retiennent leurs boucliers sont coupées, leurs écus sont pourfendus. Aucun ne bouge, ne recule. Ils restent fermes comme deux rocs, attentifs à diriger sûrement leurs coups.

Les heaumes se bossèlent et se défoncent, les mailles des hauberts volent. Ils se frappent d'estoc, droit au visage. Waléran veut en finir. Il pousse une estocade formidable. Mais son adversaire l'esquive et d'un coup bien adressé, il lui écartèle son heaume, le fait rouler par terre, le front ensanglanté. Sans se préoccuper de son ennemi, qui, confus et rageur, se retire, le vainqueur s'avança vers la tribune. Berthe se soumit à la décision du sort. Tout le monde rentra au château. Le mariage fut célébré aussitôt, suivi du festin de noces. Tandis que la fête continuait, les nouveaux époux se retirèrent dans leur chambre nuptiale.

Le vieux comte faisait chère lie à ses invités. Il allait et venait, sous le coup d'une angoisse sourde, souriant aux chevaliers et aux dames qui dansaient, s'efforçant de cacher son trouble et ses appréhensions. Personne ne connaissait ce chevalier inconnu, surgi on ne savait d'où, dont tout le monde, cependant, avait admiré la valeur et à qui sa fille était donnée comme épouse. Un groupe de chevaliers discutait avec animation. Il s'approcha d'eux. Il entendit prononcer le nom du Burdinal. Il frissonna. Depuis des siècles, en Hesbaye, en Condroz et en Ardenne, la tradition du Burdinal était solidement implantée. Jadis, quand les tournois étaient fréquents, un chevalier à la sombre armure, portant quelque signe bizarre et tenant baissée la visière de son heaume, surgissait parfois au moment où le vainqueur allait recevoir le prix de sa valeur, engageait une lutte acharnée, renversait et blessait son adversaire, puis disparaissait comme il était venu. On acquérait toujours la preuve que son intervention avait eu pour but de punir une félonie ou d'empêcher une injustice, que celui qu'il était venu combattre avait violé une loi divine ou humaine, était indigne de la fortune. Aussi l'apparition du Burdinal, qui semblait personnifier le génie de la pure chevalerie, était-elle redoutée et ceux qui prenaient part aux joutes avaient soin de n'y apparaître qu'après un sérieux examen de conscience.

Intrigué, le vieux comte prêta l'oreille.

Un chevalier disait :

— Personne ne le connaît. Ce pourrait être le Burdinal.

Un autre ajouta :

— Il est vrai qu'il a surgi comme s'il était sorti de terre.

Un troisième approuva :

— Et tout était noir en lui, jusqu'à l'aigrette qui ornait son heaume. Et il n'a pas daigné lever sa visière.

Un autre qui les écoutait, objecta :

— Mais pourquoi le Burdinal serait-il intervenu ?

Le premier qui avait parlé éclata de rire.

— Pourquoi ? Parce que le vainqueur n'était pas loyal. Waléran est venu ici conquérir Berthe de La Roche, mais il a abandonné Marie de Salm qu'il devait épouser bientôt. N'est-ce pas là une félonie que le Burdinal devait révéler ?

— Oui, reprit le dernier venu. Mais le vainqueur de la journée n'a pas agi comme le Burdinal. Celui-ci se contente de renverser son adversaire, de le marquer d'une blessure au front, puis de disparaître mystérieusement, tandis que le chevalier qui a vaincu Waléran a assisté à la fête. Ne cherchons pas le mystère où il n'est pas !

Ils se séparèrent et s'en furent inviter les dames à danser.

Le vieux comte, mordu par l'angoisse, se dirigea vers une des croisées de la salle. Le ciel était criblé d'étoiles, la lune, pleine et ronde, argentait les murs fauves du vieux manoir et les eaux de la rivière. Une carole venait de finir, les vielles s'étaient tues et l'on n'entendait plus que le murmure des conversations joyeuses des chevaliers et des dames.

Soudain, un long cri de terreur vrilla la nuit, suivi du bruit lourd d'une chute.

Les convives se turent, anxieux. Le comte se précipita vers la chambre des époux. La porte étant fermée, il appela. Personne ne répondit. Des chevaliers enfoncèrent la porte. La chambre était vide, la croisée ouverte. Le malheureux père y courut. En bas, éclairée par la lune, Berthe gisait dans le lit de la rivière, les bras étendus, ses longs cheveux défaits, flottant comme des algues blondes ; un poignard planté dans la poitrine, la tête fracassée d'avoir rebondi de roc en roc. Elle dérivait dans le courant qui l'emportait. De douleur, le comte s'affaissa, foudroyé.

Il n'y avait plus de traces du chevalier noir, qui n'était autre que Marie de Salm. Furieuse de son abandon, elle avait vendu son âme au diable, à condition de pouvoir vaincre le traître Waléran. Une fois dans la chambre où devaient avoir lieu ses noces, elle avait poignardé sa rivale et l'avait précipitée par la croisée. Exultante de sa victoire et de sa haine assouvie, elle avait regardé le beau corps, blanc comme un lys, rebondir, se déchirer sur les arêtes et les ressauts de l'assise rocheuse du vieux manoir et rouler dans l'onde argentée de clair de lune. Alors, à son tour, elle avait sauté dans l'abîme mais le diable l'avait saisie au passage et emportée avec lui dans son empire ténébreux.

Quand Waléran apprit la nouvelle, tourmenté de honte et de remords, il partit pour Jérusalem et tomba sous les coups des infidèles avant d'arriver au Saint-Sépulcre.

Aujourd'hui, du vieux château il ne reste que des ruines.

Parfois, par les nuits sombres où l'ouragan fait rage, on entend un cri lugubre. Un spectre fait le tour des murailles et se précipite dans l'abîme. C'est Berthe qui revient, et ne passe jamais sous les fenêtres de sa chambre sans pousser un cri d'angoisse au souvenir de la nuit tragique.



La fée de la Lienne



UR la rive de la Lienne, le joli petit ruisseau qui se jette dans l'Amblève près de Targnon, des ruines dominant un rocher abrupt dont elles semblent le prolongement vers le ciel. C'est tout ce qui reste de l'ancien château de Grimbiéville, mais la légende en est merveilleuse.

Il y avait une fois, il y a très longtemps, un jeune seigneur d'Ardenne, nommé Rambert. Il vivait avec son père et sa mère dont il était l'unique enfant, dans leur château perdu au milieu des forêts. Il partageait son temps entre la chasse et la lecture ; parfois il s'essayait à écrire des contes à la façon des vieux trouvères français.

Un matin, il partit seul dans la forêt. La journée s'annonçait belle ; le ciel se dégageait tout bleu du léger voile de brume transparente qui, dans ce pays, flotte toujours dans l'atmosphère ; les rayons du soleil étalaient des barres d'or entre les troncs de la futaie, faisaient scintiller les gouttes de rosée et les fils de la Vierge étagés sur les fougères ; les oiseaux emplissaient l'air de leurs chants mêlés.

Il était joyeux à la pensée de toute une journée à passer dans l'air frais et parfumé de la forêt. Il marchait doucement, essayant de se redire les beaux vers du Lai du Chèvrefeuille qu'un jongleur venu de France lui avait récités quelques jours auparavant ; composant le plan du lai qu'il voulait écrire lui-même. Il l'intitulerait le lai de l'Alouette. Le thème en était merveilleux. Un jeune chevalier brutal perçait d'une flèche une alouette qui montait en chantant dans l'azur. À sa surprise, seule la flèche ensanglantée retombait sur le sol. L'oiseau continuait à monter à travers les rayons du soleil ; au fur et à mesure, ses ailes grandissaient, son envergure finissait par voiler l'astre tout entier. À ce moment le chevalier était traversé d'un grand frisson ; une ombre

noire, qui avait la forme d'une femme, s'étendait devant lui, pour s'évanouir aussitôt dans la clarté revenue.

Il continuait sa route, arrivait au château où habitait sa bien-aimée. Elle venait de mourir subitement dans un cri de douleur, en portant la main à sa poitrine. Le chevalier avait transpercé le cœur de la jeune fille qui, transformée en alouette, l'accompagnait, avec un chant d'allégresse.

Rambert allait, absorbé, cherchant des mots et des assonances. Soudain, dans l'allée forestière qu'il suivait, il aperçut une biche qui broutait, insouciant. Son instinct de chasseur le reprit ; il banda son arc, s'avança sans bruit jusqu'à bonne portée, retenant son pas et son haleine. La biche l'avait flairé ; inquiète, elle dressait la tête, tendant l'oreille dans la direction où elle avait deviné le danger. Elle offrait une cible admirable.

Il visa, puis, se rappelant le lai de l'alouette, il descendit son arc et fit du bruit. Aussitôt, la biche détala. Il la regarda bondir par-dessus les fourrés comme une flamme fauve, et sourit, heureux de n'avoir pas tué cette gracieuse bête.

« La joie d'admirer est supérieure au plaisir de tuer, pensa-t-il. Abattre un gracieux animal sans défense n'est pas un exploit ; c'est presque un meurtre. C'est étonnant que l'homme s'en glorifie. Je me vante d'être poète et j'allais me conduire en barbare. »

Il continua d'avancer en pensant à son œuvre littéraire.

Soudain un bruit de branches brisées le tira de sa rêverie. Un gros sanglier passa au petit trot. La flèche siffla et l'atteignit à l'épaule. La bête poussa un grognement et continua sa course. Rambert se mit à sa poursuite.

Le sanglier n'était pas grièvement blessé ; une flèche dans la cuirasse d'un vieux solitaire comme celui-là ne fait pas grand dégât. La bête pouvait le conduire loin, mais peu importait. Il avait toute une journée devant lui ; son carquois était rempli de flèches et il avait emporté un solide épieu ferré qui serait nécessaire quand il faudrait faire face à la bête monstrueuse, à ses défenses redoutables et à sa charge sauvage. Abattre un six-vingt était un exploit dont on pouvait se vanter ; non un lâche assassinat, comme de tuer une bête innocente.

Il s'élança à la poursuite du sanglier, à travers les taillis, écartant à grandes brasses les rameaux des buissons, arrachant ses houx aux entrelacs des ronces, s'arrêtant de temps à autre pour suivre, au bruit des branches brisées, la marche de l'animal. Celui-ci le gagnait de vitesse et bientôt, il fut réduit à suivre la piste d'après les gouttes de sang sur les feuilles du sous-bois et les herbes fraîchement foulées.

Une fumée bleue montait toute droite dans l'azur ; il se dirigea vers elle. Il arriva dans une sorte de large clairière. Assis près de la cabane

de feuillage qu'ils avaient construite, des charbonniers surveillaient la combustion des bûches qui crépitaient dans la meule de mottes de gazon. Il les salua, s'assit familièrement auprès d'eux, et, en bavardant, mangea son pain. Ils avaient vu passer le sanglier, mais n'avaient pas remarqué qu'il fût blessé. La bête devait s'être débarrassée de la flèche.

Une fois restauré, Rambert se remit en marche. Selon l'opinion des charbonniers, le sanglier devait être parti vers sa bauge pour panser sa blessure. Ils indiquaient la direction de la grande pente boisée qui descendait vers le sud.

— Si je le tue, braves gens, je vous en fais cadeau. Vous pourrez faire chère lie.

— Nous vous en remercions, Monseigneur ! Nous savons que votre père est un gentil seigneur et que vous serez semblable à lui. Dieu vous aide !

Il marcha longtemps, traversa des futaies, des taillis et déboucha dans une prairie. Là, il perdit la trace.

Il aperçut une petite fille assise sous un buisson de prunelliers, à surveiller quelques moutons. À la vue de ses armes, elle prit peur, mais il la rassura :

— Ne t'effraie pas, fillette ! Je ne te veux pas de mal. Dis-moi ! N'as-tu pas vu passer un sanglier ?

— Oui, Monseigneur. J'ai vu une grosse bête qui traversait la prairie. Elle s'est arrêtée, a regardé de mon côté. J'ai eu peur qu'elle ne vienne manger mes moutons. J'ai levé mon bâton en faisant : « Brr ! » Elle est partie par là, dans le taillis.

Il remercia l'enfant et lui donna une pièce de monnaie. Elle fut ravie et Rambert se dit : « Si je ne tue pas mon sanglier, j'aurai au moins fait une bonne action ! »

À grands pas, il se dirigea vers la lisière du taillis. Il marcha longtemps et finalement abandonna la poursuite. Il était arrivé sur la rive d'un petit ruisseau aux ondes claires et sonores comme le cristal, qui se glissait sous les ronces et les buissons. Le soleil tombait rapidement derrière les bois. Les rives fleuraient la menthe et le serpolet. Des merles poussaient des petits cris vifs avant de se brancher. Des truites gobaient des mouches d'aunes qui tombaient sur l'eau. Tout autour de lui, il entendait des glissements, des frôlements furtifs, des craquements menus. Tout un petit monde de bêtes commençait sa chasse nocturne ; d'autres se gîtaient pour la nuit.

Il s'assit au pied d'un hêtre magnifique. La poésie mystérieuse des sous-bois au crépuscule l'envahissait ; il se laissa aller à la rêverie.

Il n'était plus Rambert à la poursuite d'un sanglier, mais un chevalier aventureux à la quête de la dame aimée, Tristan cherchant

Yseut, Lancelot sur la piste du ravisseur de la reine Guenièvre ; Yvain se préparant à affronter le chevalier géant qui gardait le château.

Il vivait dans la féerie des romans courtois et des lais bretons dont la lecture le charmait, les soirs d'hiver, devant l'âtre de la grande salle du château, où les bûches craquaient ; ou bien dans une clairière solitaire, par les belles journées d'été.

Il décida de passer la nuit dans cet endroit.

Que faut-il de plus, se dit-il ? Un hêtre splendide, un ciel violet où percent les premières étoiles, un tapis de mousse aussi moelleux que ceux que les croisés rapportent d'Orient, un ruisseau jaseur, la solitude tranquille. Demain, la caresse du soleil me réveillera. Peut-être le sanglier viendra-t-il boire au ruisseau ou y laver sa blessure. Mieux valait rester là que de refaire à travers l'obscurité des bois la longue marche qui le ramènerait chez lui. Sa mère ne serait pas inquiète ; plusieurs fois déjà, il avait passé la nuit à l'affût du sanglier. À l'aube, quand il rentrait, son père le félicitait :

— Tu as raison ! La chasse trempe le corps, tu seras plus tard un chevalier redoutable comme je l'étais dans ma jeunesse.

Sa mère souriait et d'un air malin, elle s'informait :

— Est-ce un sanglier ou des rimes que tu chassais ? et jouant sur les mots, elle ajoutait : Est-ce une laie ou un lai que tu rapportes ?

Il s'étendit dans l'herbe, se fit un oreiller de son sac, mit près de lui son arc et son épieu.

La nuit descendait rapidement, une nuit pure sous un ciel criblé d'étoiles qu'il entrevoyait à travers les ramures. Il se rappela Aucassin dans la cabane de branchages et il chantonna la délicieuse chantefable du bachelier à la recherche de son amie :

« Estoilete, je te voi
que la lune trait à soi
Nicolete est avec toi
ma miete, o le blond poil
Je cuide que Dieu la veut avoir
Por la lumière du soir. »

Le sommeil le surprit car ses membres étaient fatigués d'avoir marché toute la journée à travers la forêt.

Il fut réveillé le matin par les merles qui sifflaient dans les buissons. Il ouvrit les yeux et crut voir les rayons d'or du soleil levant. Mais quelle ne fut pas sa surprise de constater que la lune n'était pas encore éteinte dans le ciel. De nouveau, il regarda. D'un bond, il fut sur pied.

Ce qu'il avait pris pour l'or pâle des rayons, c'étaient des cheveux d'un blond doré qui ondulaient aux premiers coups de brise du matin. Devant lui se dressait une femme d'une beauté merveilleuse. Le visage était d'un ovale parfait, les yeux du vert tendre que le ciel prend parfois en automne ; les lèvres avaient la carnation des cerises ; sa chair était blanche comme le lys. Elle était vêtue d'une tunique blanche qui moulait la sveltesse de son corps. Ses petits pieds étaient si légers qu'ils foulaient à peine le gazon. Elle ne portait aucun bijou, mais, dans sa main droite, tenait une branche de coudrier, et, de la main gauche, la laisse d'une petite chèvre à la toison dorée.

Elle restait debout devant lui, silencieuse, le regardant d'un air tendre. Rambert eut l'impression qu'un rayon de soleil venait de lui traverser le cœur. Il poussa une exclamation d'admiration, puis, s'adressant à elle :

— Noble dame, qui que vous soyez, humaine ou divine, laissez-moi vous dire mon émerveillement. Je n'imaginai pas qu'une femme pût être aussi belle !

Elle souriait de l'émoi qui faisait trembler la voix du jeune homme.

— Vous êtes jeune encore, Rambert. Vous avez encore peu vu et vous avez encore entière votre faculté d'admirer.

— Vous savez mon nom ? demanda-t-il. Comment se fait-il ?

— Contentez-vous de savoir que je le connais. Je sais aussi où vous habitez, que vous êtes à la fois veneur et trouvère, plus trouvère que veneur !

Voyant qu'il avait sa sympathie, le jeune Rambert perdit toute timidité. Sa merveilleuse beauté l'émouvait et l'inspirait à la fois.

— Oui, je suis poète, fit-il, mais je me rends compte que la poésie est bien pauvre pour exprimer ce que je ressens en vous voyant...

Elle eut un rire un peu élusif :

— Et pourtant, les poètes trouvent si souvent les mots pour exprimer ce qu'ils ne sentent pas ! Leur cerveau ingénieux parle d'abondance quand leur cœur reste muet. Surtout quand ils parlent d'amour !

— Et pourtant les dames y sont sensibles !

— Ou bien elles font semblant de l'être ! Peut-être, Rambert, la poésie consiste-t-elle pour elles à imaginer que les déclarations des poètes sont sincères. Tous les êtres ont besoin de ce beau mensonge qui transfigure la réalité.

Rambert l'écoutait, devenu soudain grave, devant la révélation d'une vérité à laquelle il n'avait jamais pensé.

— Belle dame, dit-il, non seulement vous êtes belle plus qu'humaine, mais vous avez les paroles profondes de ceux qui se

taisent souvent.

— Il m'arrive très rarement de parler car je vis souvent seule. Mais j'aime d'écouter, de lire dans les yeux de ceux qui parlent s'ils sont sincères ou menteurs.

Avec enthousiasme, il s'écria :

— Alors, lisez dans les miens et vous verrez qu'ils sont sincères quand je vous dis que je vous aime !

Elle éclata d'un rire cristallin, plus pur que le chant du ruisseau :

— Les poètes se laissent parfois tromper par leurs propres paroles ! Il y a un instant, vous ignoriez mon existence, mon origine ; vous ne savez même pas mon nom, et déjà vous m'aimez !

Il répliqua avec feu :

— Je ne me trompe pas sur mon cœur, mais je suis peut-être un naïf ! On doit vous l'avoir dite déjà souvent, cette parole ! Peut-être prenez-vous un malin plaisir à vous l'entendre dire ! Ne seriez-vous si belle que pour faire souffrir par votre beauté ?

— Je ne sais même pas si je suis belle, Rambert ! Vous êtes le premier qui me le dise.

— Votre miroir doit vous l'avoir dit souvent avant moi.

— Mes seuls miroirs sont les eaux limpides des ruisseaux et les seules paroles que j'entends dans la forêt où je vis ne sont pas paroles humaines.

Rambert la regarda, intrigué :

— Vous êtes mystérieuse, et le mystère qui vous enveloppe ajoute à votre beauté. Jamais je n'ai vu beauté comme la vôtre !

Se laissant aller à une explosion lyrique, il reprit :

— Vous avez la fraîcheur de la rosée sur la rose, de l'eau vive sur les galets, de la note qui sort du gosier du rossignol ; vos yeux semblent faits d'ailes de libellule ; vos cheveux sont des rayons d'or ; votre corps a la grâce souple des grandes herbes que le courant ondule... En vous regardant, je comprends seulement le sens du verbe aimer ! Jusqu'ici, je l'avais lu dans les livres ; maintenant c'est dans mon cœur que je le lis et que j'en sens la puissance. Je me sens capable d'accomplir pour vous des prouesses plus grandes que celles des vieux chevaliers de France, de m'imposer toutes les privations, toutes les épreuves, pour l'amour de vous !...

Puis, se calmant, il ajouta sur un ton attristé :

— Mais peut-être, hélas ! ne suis-je pas d'un assez haut lignage pour prétendre...

D'un geste de la main, elle l'interrompit :

— Rambert, la véritable noblesse est dans le cœur, et votre cœur est d'un très haut lignage. Vous seriez celui que je choisirais si je

pouvais aimer... Mais oubliez-moi, songez à rentrer chez vous où votre mère va commencer à s'inquiéter... Vous êtes jeune, doux ami ! Vous n'êtes jamais sorti de vos forêts ! Vous rencontrerez de par le monde des femmes plus belles que moi, qui seront heureuses d'accepter l'amour d'un cœur loyal et franc comme le vôtre. Moi, je ne le peux pas !

Il y avait une note de regret dans le ton de ces paroles. Rambert l'avait perçue ; il répliqua :

— Vos parents vous ont-ils destinée à quelque noble chevalier, ou bien peut-être votre cœur est-il déjà engagé ?

— Ni l'un, ni l'autre, Rambert. Je n'ai pas de parents et mon cœur est libre.

— Vous êtes de plus en plus mystérieuse ! Mais dites-moi au moins votre nom ?

— Je n'en ai pas. Si vous voulez m'en donner un, appelez-moi Lienne, comme ce joli ruisseau.

Il lui prit la main, la conduisit sur la berge du ruisseau :

— Lienne, faites-moi la grâce de m'aimer. Voyez ! Nous pourrions rester ici un siècle entier, l'onde passera toujours aussi pure et aussi claire ; il en sera de même de mon amour ! Il restera toute notre vie aussi pur et aussi fervent qu'aujourd'hui !

— Je vous crois, ami, mais notre bonheur ne durerait guère.

— Il me suffirait, Lienne, de vous garder près de moi pour que ma vie soit comblée !

— Ce bonheur même ne vous serait pas donné !

— Il me resterait, Lienne, des souvenirs charmants.

— Le souvenir s'efface, Rambert ! Vous m'oublieriez ! Dès lors, mieux vaut m'oublier tout de suite.

Il protesta :

— Lienne ! Autant demander au ruisseau de ne plus couler, à l'arbre de ne plus croître, à l'oiseau de ne plus chanter, à la fleur de ne plus parfumer ! Je ne pourrai jamais plus vous oublier !... Je sens que vous aussi, vous m'aimez, et que vous repoussez mon amour pour je ne sais quelles raisons cachées sous vos paroles mystérieuses. Lienne ! Éclairez-moi, que je ne pense pas à de la cruauté.

Elle enfonça dans le sien un regard grave et répondit :

— Oui, Rambert, je vous aime. Jamais je n'aimerai autre que vous. Si cette parole peut vous rendre heureux, je vous la dis du plus profond de mon cœur. Si je refuse votre amour, c'est que notre bonheur serait éphémère. Ma mort est prochaine !

Effrayé, il prit ses mains dans les siennes et, avec un ton qui marquait son refus de croire à cette affirmation :

— Que parlez-vous de mourir, Lienne ! Vous êtes rayonnante de jeunesse et de santé ! Votre sang n'a pas encore acquis toute sa chaleur et vous parlez comme si vous souffriez déjà de langueur.

— Hélas ! mon ami, ma mort ne sera pas due à la maladie ; mais tel est mon destin !

— Nous le conjurerons, Lienne ! Notre amour sera si fort et notre bonheur si grand que le destin n'osera nous séparer, que la mort manquera d'audace.

— Hélas ! Rambert, mon heure est marquée. Aucune puissance ne pourra la retarder !...

— Êtes-vous sous le coup d'un maléfice, de quelque sortilège ? Ou bien croyez-vous à quelque prédiction funeste ? Comment pouvez-vous affirmer avec assurance que votre mort est prochaine alors qu'aucun mortel ne connaît l'avenir ?

— Mon destin, Rambert, n'est pas celui d'une simple mortelle !

Il la regarda, stupéfait. Elle sourit de sa stupéfaction et ajouta :

— Je suis fée, la fée du ruisseau que voici ! Mon domaine s'étend à toute la région que ses ondes traversent. Ma vie est merveilleuse, mais elle sera aussi éphémère que la sienne ! Regardez-le ! On dirait qu'il se hâte, comme s'il ignorait que la mort l'attend à quelques lieues de sa source, que ses eaux vont aller s'anéantir dans celles de l'Amblève ! Son cours devient de plus en plus rapide ; il bondit de rocher en rocher, de cascade en cascade ; il a les sauts capricieux de ma petite chèvre quand je la laisse en liberté. Ma vie est comme la sienne. Je jouis rapidement de tout ce qui m'est prêté. Je suis heureuse ! Je vis dans la forêt où tout me parle, loin des hommes. Je comprends le langage des oiseaux, la musique du vent dans les ramures, les remarques profondes des vieux arbres méditatifs, pleins de savoir ; j'écoute les bêtes se parler, j'entends leurs confidences, leurs joies, leurs angoisses, si semblables à celles des humains. Je goûte tous les fruits dans leur saveur fraîche ; les fleurs me demandent si elles sont jolies ; je saisis clairement, au moment où elle s'exhale, toute la poésie que vous essayez parfois d'exprimer avec vos pauvres mots d'hommes, si inférieurs au langage des choses. Aucune reine ne possède autant de trésors que moi ! Mais je n'en jouis pas pour longtemps. Ne me croyez pas insensible comme les rochers au milieu desquels je vis. Mon cœur de fée est aussi un cœur de femme ! La curiosité m'a poussée au-delà de mon domaine ; c'est là que je vous ai vu pour la première fois... Tout de suite, je vous ai aimé ! J'ai souhaité être femme pour me faire aimer de vous ! Aujourd'hui, à l'aube, le vieux hêtre m'a avertie que vous dormiez à son pied ; je suis venue, je suis restée longtemps à vous contempler. Une force mystérieuse m'empêchait de partir ! Vous vous êtes réveillé, et tout de suite vous m'avez dit des paroles qui

m'ont caressé le cœur... Je sais maintenant, Rambert, que, si j'avais été femme, mon cœur aurait été comblé par votre amour ! Maintenant, grâce à vous, je n'ai plus rien à désirer... Hélas, Rambert, si je refuse votre amour, c'est que je ne pourrai jamais vous apporter que le regret. Dans cinq ans je devrai quitter cette terre pour laisser la place à ma sœur. À peine aurions-nous goûté le bonheur qu'il nous faudrait le perdre, et, chaque jour, il serait empoisonné par la pensée du terme fatal, inéluctable !

À la fois ému et émerveillé de l'aventure qu'il vivait, Rambert l'attira contre lui et la baisa tendrement :

— Est-ce là, chère Lienne, la seule chose qui vous retient de m'aimer ?

— La seule, Rambert ! Je ne puis me faire à l'idée que l'inexorable destin pourrait m'arracher à votre étreinte, me ravir peut-être pendant votre absence, que vous vous retrouveriez seul, me cherchant, m'appelant, ne retrouvant même pas mon ombre, n'ayant même pas la consolation de mon adieu.

— Qu'importe, Lienne ! Cinq années, c'est court, mais tout en ce monde n'est-il pas court, limité ?... Si j'épousais une autre femme, elle pourrait m'être enlevée aussi rapidement ; moi-même, je puis mourir avant que votre heure ait sonné ! Votre destin ne diffère du nôtre que par sa limite fixée ! Avec vous au moins, Lienne, je connaîtrai le bonheur pendant un certain temps de ma vie. Il sera assez lumineux pour en éclairer tout le reste, supprimer le désir d'en connaître un autre !... Je sais maintenant que c'est malgré vous que vous m'abandonnerez et je vous sentirai toujours présente. Je vous reverrai, rêveuse, à mon bras dans les taillis ; votre ombre chère me précédera dans les sentiers ; je reverrai votre chevelure dans les algues ondulant sous l'onde transparente ; partout vous serez avec moi parce que vous serez toujours vivante dans mon cœur ! Songez, Lienne, que désormais, tout autre amour me laisserait le regret de celui que nous aurions pu connaître ensemble... Nous avons cinq années ! Le temps est court ou long, suivant les dispositions du cœur ! Soyons heureux tout de suite, Lienne !

Elle s'appuya tendrement contre lui et murmura :

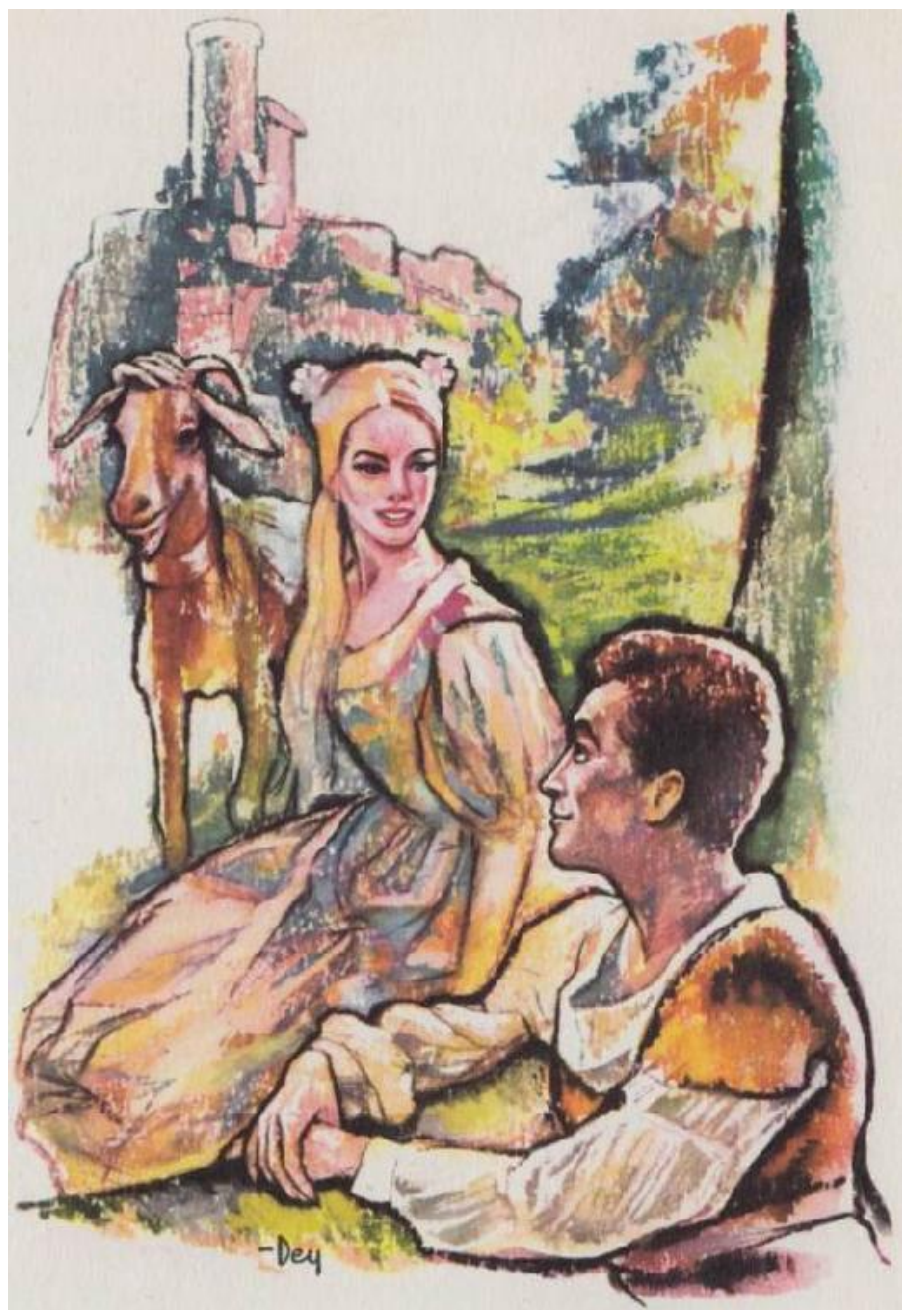
— Si vous croyez que je puisse vous rendre heureux, Rambert, je suis vôtre ! Au moins je vous apporterai ceci, que ma beauté ne vieillira pas. Elle sera telle quand je vous quitterai qu'elle est en ce moment.

— Et moi, Lienne, mon amour ne faiblira pas ! Vous l'emporterez aussi fervent que je vous l'apporte !

Le mariage fut célébré quelques jours plus tard. Il fallait aux jeunes époux une demeure dans le voisinage. Pour une fée, c'était une petite

affaire : elle frappa le sol de sa baguette de coudrier. Aussitôt, des rochers, des cavernes, des crevasses du sol, sortirent des multitudes de petits nutons qui, sans retard, se mirent à l'œuvre ; et le lendemain, sur le rocher de Grimbiémont, s'élevait une tour meublée avec la magnificence qu'exigeait la noblesse du couple amoureux.

Les deux époux vécurent dans l'émerveillement, toujours seuls dans leur tour ou par la forêt.



Arbres, sources, oiseaux, insectes, ruisseaux, fleurs unissaient leurs charmes et leurs voix pour plaire à leur reine et à son époux. Lienne traduisait à Rambert ce qu'ils disaient sur leur passage. En chœur, ils annonçaient à Lienne : « Cet homme va combler de bonheur les quelques années de ton existence. Quand tu disparaîtras, nous empêcherons que la douleur entre dans son cœur, nous lui parlerons sans cesse de toi ». Les pervenches disaient : « Il reverra tes yeux quand il se penchera vers nous » ; le ruisseau promettait d'imiter par son murmure le son cristallin de sa voix ; un pic vert annonçait : « Dans mes coups de bec frappant le tronc, il croira entendre les battements de ton cœur quand il s'approche de toi. » « Dans nos troncs grêles, il retrouvera ta silhouette gracile », disaient les bouleaux ; « et nous, disait la voix grave des vieux chênes, chaque fois que le vent secouera notre puissante ramure, il retrouvera l'émoi de son premier aveu » ; les muguets murmuraient : « quand il approchera, nous agiterons nos clochettes et leur parfum lui rappellera ton haleine embaumée ».

Ils allaient, émerveillés de tant de sympathie, et quand le silence se faisait un instant, ils écoutaient le chant d'amour qui résonnait dans leurs cœurs. Les jours passaient et ils ne s'en apercevaient pas. Il leur semblait qu'ils en étaient encore aux premiers instants de leurs merveilleuses amours.

Un matin, Rambert trouva Lienne toute pensive, chagrine. Il lui demanda ce qui causait sa peine, si elle était souffrante. Elle fut un temps sans répondre et soudain, pour la première fois, il vit une petite larme perler au bord de sa paupière. Elle lui dit avec tristesse :

— Rambert chéri, il y a aujourd'hui cinq ans que je vous suis apparue au bord du ruisseau. L'heure fatale de la séparation va bientôt sonner.

Il s'élança vers elle, la serra dans ses bras, comme pour la protéger contre un invisible ravisseur.

— Lienne ! C'est impossible ! Vous vous trompez !

— Non, Rambert, hélas ! Le moment est venu de nous dire adieu. Vous m'avez donné cinq années d'un bonheur tel que je n'en trouverai pas d'égal au pays des fées où je vais m'en aller pour toujours... Votre vie continuera sur terre ; je souhaite qu'elle soit heureuse !... Je sais que la richesse est un moyen d'être heureux ici-bas ; aussi, avant de vous quitter, je veux vous léguer ma petite chèvre. Acceptez ce présent d'un cœur reconnaissant ; sa toison est en or et se renouvelle chaque saison, et elle vivra dans votre famille tant que la descendance mâle se perpétuera.

Il l'étreignit fortement :

— Votre amour a laissé dans mon cœur un trésor incomparable qui

jamais ne se perdra, car il y restera jusqu'à ma mort, Lienne...

Soudain, il ne sentit plus les lèvres de Lienne contre les siennes ; ses bras serraient le vide... Lienne avait disparu.

Il resta seul avec la petite chèvre qui le regarda de ses grands yeux doux et bêla tristement. Il éclata en sanglots.

Sa douleur fut aussi atroce que son bonheur avait été grand. Il avait cru que, Lienne disparue, il se consolerait dans le souvenir, mais il s'apercevait maintenant que le souvenir n'est que l'ombre vaine de la réalité. Il essaya de reprendre la vie d'autrefois, de courir la forêt, de s'étourdir dans la vie active de la chasse. Mais partout le souvenir de Lienne était resté, son cœur s'y accrochait douloureusement et la cruelle solitude l'oppressait.

Il se remit à la poésie. De son cœur meurtri, il ne tirait que des chants de douleur. Même les plus inaltérables beautés de la nature le laissaient indifférent maintenant que Lienne n'était plus là pour les admirer avec lui.

Des idées noires s'emparèrent de son cerveau. Il songea à se donner la mort. Il se laisserait dériver dans la Lienne, là où elle était la plus profonde, près de son embouchure...

Un jour qu'il rêvait tristement, la tête dans les mains, assis sur la berge de la rivière, il entendit un pas derrière lui. Un vieillard avançait, courbé en deux, appuyé sur une branche de bois mort.

C'était un vieil ermite qui allait remplir sa cruche d'eau au filet argentin qui sourdait d'un rocher. Il regarda Rambert, s'arrêta près de lui. Ils parlèrent. Rambert lui conta sa peine et sa résolution d'en finir avec une vie sans attrait. L'ermite le réprimanda :

— Nous croyons toujours que le malheur qui nous frappe est le plus grand... Moi aussi, j'ai été un jeune homme amoureux, aimé ! La mort m'a ravi la femme et les enfants que j'aimais ; j'ai cru que je ne pourrais jamais supporter le coup. J'ai abandonné le monde et j'ai trouvé la consolation dans la prière. Dans ma vie solitaire, loin du siècle, je ne suis jamais seul ; je sens la présence de Dieu partout et toujours ; j'ai retrouvé le calme du cœur et de l'esprit. Je goûte une joie sereine et souvent je regrette de n'avoir plus longtemps à vivre... Tu verras, chaque jour qui passe emporte un morceau de notre peine ! Un moment vient où nous nous étonnons d'avoir pu tant souffrir.

Rambert l'écoutait, non convaincu :

— Pourquoi veux-tu, vieillard, que je traîne des jours qui ne peuvent plus rien m'apporter ?

— Tu veux donc mourir ? Se donner la mort est une lâcheté ! Tu es jeune, tu es fort. En Orient, des hommes combattent pour délivrer le tombeau du Christ ; tous les jours il en part qui abandonnent des êtres chers pour se rendre à la guerre sainte... Pars là-bas ! Lutte contre les

infidèles, cherche la mort dans les prouesses et tu trouveras du moins une mort glorieuse !

Rambert écouta le conseil du vieux sage, s'enrôla dans les rangs des croisés, fit des prodiges de valeur en Orient. Partout on citait avec admiration les exploits du chevalier dont l'armure portait une chèvre à toison d'or. Malgré sa folle témérité, il échappait à tous les dangers, comme si sa bizarre armure lui conférait l'invulnérabilité.

Plusieurs années après, il revint dans son castel de Grimbiémont. La vie active, les voyages et les combats avaient atténué sa souffrance.

Il gardait toujours vivant le souvenir de Lienne, mais il pouvait maintenant l'évoquer sans crainte ; il était empreint d'un charme mélancolique semblable à celui qu'on goûte au souvenir de la maladie dans la convalescence.

Il retrouva la chèvre à la toison d'or au monastère auquel il l'avait confiée. Il laissa aux moines l'or des toisons qu'ils avaient tondues et, avec elle, il revint vivre dans la tour de Grimbiémont.

Alors il songea à ne pas laisser perdre l'inépuisable trésor que constituait la chèvre et pour s'assurer une descendance mâle, il épousa la fille d'un seigneur du voisinage et reprit la vie qu'il menait autrefois, partagé entre la chasse et la lecture.

Mais ce n'était là qu'une apparence. Sa vie profonde appartenait à Lienne. Les aventures dont il lisait le récit lui rappelaient celle qu'il avait vécue, tout aussi merveilleuse, et il restait, le regard rêveur, au-dessus de la page évocatrice.

Dans la forêt, les choses tenaient la promesse qu'elles avaient faite à Lienne le soir de leurs noces. Chacune d'elles lui rappelait une beauté de la gentille fée, lui en imposait le souvenir. Beaucoup de bêtes devaient la vie à ces moments où le chasseur cédait au charme des souvenirs d'amour plutôt qu'au plaisir de tuer.

Bien qu'il se montrât courtois et empressé auprès d'elle, sa femme se rendait bien compte qu'elle ne possédait pas son cœur, que toujours il appartenait à son premier amour. Elle en conçut de la jalousie et exigea qu'il quittât la tour de Grimbiémont où flottait l'ombre de Lienne. Elle fit construire non loin de là un château qui reçut le nom de Grimbiéville. Rambert y vécut le reste de ses jours, gardant toujours dans son cœur le culte de son amour merveilleux.

Il avait eu un fils de sa seconde femme ; ainsi la chèvre à la toison d'or resta la propriété des sires de Grimbiéville dont elle fit la fortune.

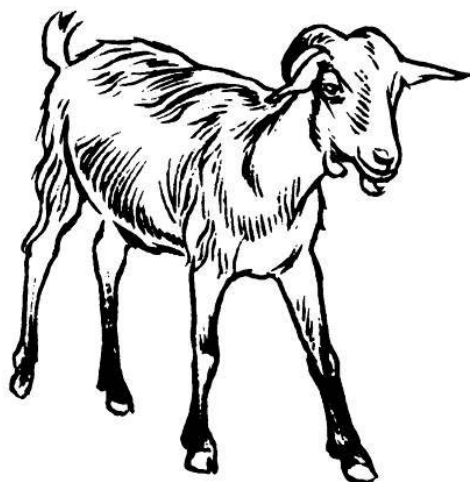
Abandonnée, la tour de Grimbiémont se délabra. Pierre par pierre, elle s'effrita, et, avec elle, disparut le souvenir des amours de Rambert et de la fée Lienne.

La postérité mâle des sires de Grimbiéville se continua jusqu'au dix-septième siècle. Une épidémie qui ravagea la Belgique emporta le

châtelain et ses trois fils. La descendance mâle s'éteignit avec eux. Une branche collatérale vint prendre possession du château.

Le jour même, un orage éclata et réduisit le château en cendres.

Les gens qui, épouvantés, regardaient le désastre, virent, dans le tourbillon de fumée et de flammes, la petite chèvre à la toison d'or qui montait vers le ciel où, sans doute, l'appelait Lienne, la fée du ruisseau.



La châtelaine de Bérimesnil



N ce temps-là, non loin du Héro, cette gorge sauvage où les deux Ourthes mêlent leurs eaux, sur des hauteurs abruptes, se faisant face, se dressaient les manoirs de Samrée et de Bérimesnil.

Les deux châtelains étaient liés d'une amitié profonde qui serait bientôt scellée par les liens du sang, car Rainfroi de Samrée aimait Blanche de Bérimesnil.

Un malheureux incident vint détruire la belle entente. Un jour qu'ils chassaient ensemble, le seigneur de Samrée abattit un cerf d'une flèche, mais le seigneur de Bérimesnil prétendit que c'était sa flèche qui avait abattu la bête et que celle-ci lui appartenait. La discussion s'envenima et les deux seigneurs se quittèrent froidement, ni l'un ni l'autre ne voulant du cerf contesté. Une brèche était ouverte dans l'amitié. Elle alla s'élargissant. Des questions, qui auparavant étaient résolues à l'amiable, devinrent des sujets de chicane. Une limite de propriété, le droit de pêche dans un certain canton de la rivière donnèrent lieu à des plaids.

Après la discorde vint la haine. Les deux seigneurs vécurent chacun dans son manoir ; s'évitant, feignant de ne pas se connaître quand le hasard les mettait en présence, attentifs à se nuire comme ils l'avaient été à se plaire.

Rainfroi et Blanche en souffraient. Ils se voyaient en secret et tout en se jurant leur amour, ils déploraient la désunion surgie entre leurs familles. Malgré tout, ils espéraient que le nuage passerait et que le ciel redeviendrait bleu comme autrefois ; l'inimitié pouvait cesser brusquement comme avait été rompue l'amitié. Ils ne voyaient la vie qu'à travers leur amour et ne savaient pas que les cœurs humains

peuvent se nourrir de haine aussi bien que d'amitié.

Leurs illusions devaient bientôt se dissiper et leurs espoirs s'effondrer. Un soir qu'ils étaient seuls dans la grande salle du château, le seigneur de Bérimesnil dit à brûle-pourpoint à sa fille :

— Blanche ! Vous avez dix-huit ans, il est temps que vous songiez à prendre un époux. Le jeune Raoul des Acremonts m'a demandé votre main. Il est de très ancienne noblesse, parfait chevalier. J'ai accepté ! Il viendra vous faire sa cour.

Elle eut l'impression que son cœur se brisait.

— Mon père, fit-elle, je ne connais pas l'homme dont vous me parlez, mais vous savez que depuis toujours j'aime Rainfroi de Samrée.

— Je ne veux plus entendre ce nom exécré et vous interdis de voir encore cet homme ! Quand vous le rencontrerez, écarterez-vous de lui comme d'un lépreux qui viendrait vers vous, sa sonnette au genou !

Elle pâlit d'indignation contenue et répliqua :

— Mon père, naguère, vous et le père de Rainfroi étiez deux amis intimes ; et soudain, semblables à des enfants qui se battent pour un jouet, vous en venez à vous haïr pour un vulgaire gibier contesté, et vous vous ingéniez à vous nuire ! Vous vous réjouissiez de voir que notre amour resserrerait les liens d'amitié entre vous ; maintenant, il gêne votre haine ! Rainfroi, dont vous ne cessiez de faire l'éloge, vous en parlez maintenant avec des mots méprisants et vous imaginez de me donner à un autre pour que je ne sois pas à lui ! Alors que nous nous aimons depuis notre enfance et que nous imaginions que notre union mettrait fin à votre absurde querelle qui nous amènera le malheur !

Son père l'écoutait avec attention. Sa conscience lui disait qu'elle avait raison, que ses paroles étaient la sagesse même. Mais le désir de nuire à son ennemi l'aveuglait et il répondit :

— Blanche, je me suis trompé sur la valeur de ces gens. Il a fallu un incident de chasse, dont je sais gré à la Providence, pour que je découvre leur mauvaise foi. Jamais je ne permettrai que ma fille épouse le fils de cet homme que je méprise !

D'un ton affectueux, elle demanda :

— Mon père, êtes-vous certain que la haine ne vous aveugle pas ? Rainfroi est un chevalier accompli. Il est loyal. Il n'a pas changé à mon égard.

— C'est vous qui prenez pour des qualités des faux-semblants !

— Non, mon père. Mon cœur me dit que Rainfroi est loyal. Il a grand deuil de ce qui est arrivé, et s'il ne vient plus chez nous, c'est qu'il craint d'être mal reçu par vous.

— Dites plutôt qu'il ne vient plus parce qu'il épouse la querelle de

son père ! D'ailleurs, s'il avait l'audace de paraître ici, je le recevrais du plat de mon épée. Au fond de son cœur, il vous méprise parce qu'il croit que vous épousez ma querelle, vous aussi, comme ce devrait être si vous étiez une bonne fille ! Mais ne parlons plus d'eux ! Je vous ai promise à Raoul des Acremonts, je ne renierai pas ma parole.

Blanche aimait son père. Elle était fière d'être la fille d'un homme dont, jusqu'alors, on avait vanté la bravoure, la droiture, la loyauté. Elle souffrait de le voir détruire ainsi l'image qu'elle se faisait de lui. Force lui était de reconnaître qu'une puissance mauvaise avait corrompu son cœur. Il lui imposait d'abandonner l'homme qu'elle aimait pour assouvir sa haine. S'il la donnait à Raoul des Acremonts, ce n'était que pour ne pas l'accorder à Rainfroï. Il avait choisi le premier venu sans la consulter, indifférent à la peine qu'il pouvait lui causer, et de plus, il lui reprochait d'être une mauvaise fille. Il faisait fi de toute la tendresse qui avait toujours existé entre eux ; d'un coup, il abolissait tout leur passé d'intimité. Elle ne put retenir ses larmes :

— Votre reproche me point le cœur ! Si ma pauvre mère vivait encore, elle intercéderait pour moi ! Elle vous dirait que vos reproches sont injustes ! J'ai fait tout ce que j'ai pu pour que vous ne sentiez pas trop son absence ; je vous obéis en tout, je gouverne la maison si bien que vos amis vous en font compliment... Et vous osez me reprocher mon insoumission !

D'un ton bourru, il répondit :

— Vous prêtez à votre mère morte des propos qu'elle n'aurait pas tenus. Elle aurait approuvé mon projet parce que, comme moi, elle y aurait vu votre bonheur.

Elle ajouta encore :

— Au moins, si vous m'empêchez d'épouser Rainfroï, ne me forcez pas d'accepter un autre homme !

Il trancha :

— Vous n'avez pas à juger ma conduite ! Vous obéirez à mon ordre et vous épouserez celui que j'ai choisi.

Sans un mot de plus, il se retira.

À partir de ce moment, ils vécurent dans une hostilité muette. Tête à tête, ils s'épiaient, butés tous deux dans leur mutisme, s'observant à la dérobée, détournant leurs regards quand ils se croisaient, évitant l'entretien où ils risquaient de s'affronter de nouveau et de se faire souffrir.

Cette situation devenait tellement pénible qu'un jour le père voulut y mettre fin. Il reparla du mariage. Mais la jeune fille lui demanda d'attendre encore un peu pour lui permettre de se préparer au sort qu'il lui réservait.

Blanche était désespérée. Le séjour au château, où elle restait seule

à rêver à son triste destin, lui devenait insupportable. Quand le temps était favorable, elle partait à cheval à travers la forêt et la campagne, sans but, pour s'étourdir. Elle lançait sa monture au galop, se grisait d'air, égrenait sa douleur dans le paysage qui avait été témoin de son bonheur, la contant aux bosquets, aux oiseaux, aux fleurs, parfois à la madone de la petite chapelle construite à un carrefour dans la forêt.

Un jour, elle chevauchait dans une grande allée forestière, une vipère se dresse en sifflant devant le cheval, qui se cabre, fait un écart, puis part au galop, affolé. Elle a beau tirer sur les rênes, le rassurer de la voix, rien ne l'arrête ; au grand galop, il s'engage dans un chemin qui mène vers un précipice. Elle se voit perdue. Là, devant elle, s'ouvre le profond ravin de la rivière ! Elle ferme les yeux.

Soudain, elle sent qu'une force maîtrise la monture emballée, la force à ralentir, à s'arrêter. Elle rouvre les yeux : un homme est pendu au mors et de sa poigne de fer, il dompte la bête. Elle saute à terre, veut remercier son sauveur. Elle ne peut dire qu'un mot : « Rainfroi ! », puis elle s'évanouit.

Quand elle reprit ses esprits, elle vit, penchée au-dessus d'elle, la figure de Rainfroi qui lui souriait tendrement tandis que, d'un linge mouillé, il lui tamponnait les tempes.

— Rainfroi ! Comment vous remercier ! Sans vous, je serais écrasée au fond du précipice.

Ils s'avancèrent tous deux jusqu'au bord de l'abîme. Les parois en étaient presque à pic, hérissées de blocs de roche : au fond, l'eau bouillonnait, écumeuse.

— Ne me remerciez pas, Blanche ! Ce que j'ai fait pour vous, je l'aurais fait pour toute autre personne en péril. Mais je suis tellement heureux que ce soit vous qu'il m'ait été donné de sauver !

— Mon cheval n'obéissait plus. Il a failli marcher sur une maudite vipère lovée au milieu d'une allée et la tête de l'animal dardée devant lui l'a rendu fou. C'est la Providence qui a voulu que vous soyez justement dans le voisinage !

— J'errais tout simplement, Blanche, dans l'espoir de vous rencontrer. Je souffre de ne plus vous voir, de vous avoir perdue. J'essaie de m'étourdir en galopant à travers les campagnes et les bois ; en chassant par les forêts ; mais partout je traîne ma douleur avec moi. Rien ne peut effacer votre image de mes yeux, ni de mon cœur !... Je déplore cette fatale querelle qui sépare nos parents, l'injustice qu'elle entraîne ; je me révolte d'entendre autour de moi dire du mal de ceux dont autrefois j'entendais la louange... Au moins, si je savais que votre cœur n'a pas changé pour moi !

Elle se leva et lui prit la main :

— Je vous aime toujours, Rainfroi ! Comment avez-vous pu croire

que, sans raison, je vous oublierais, que mon amour serait tari ? Je sens plus encore que je vous aime depuis que je suis séparée de vous. Jusqu'aujourd'hui, j'avais encore la consolation de pouvoir penser à vous, de me rappeler nos doux entretiens d'autrefois, de vous rencontrer parfois et de partager avec vous la douleur de notre malheureux sort. Mais hélas ! mon père m'a promise à un autre. Dès lors, je ne pourrai plus penser à vous sans que morde en moi la dent du remords, ni murmurer votre nom sans entendre comme un écho dans mon cerveau et dans mon cœur les noms de parjure et d'infidèle. Et je sens que je ne pourrai m'empêcher de vous aimer ! Peut-être eût-il mieux valu que vous me laissiez m'écraser avec mon cheval sur les rochers au fond de ce précipice. La mort est plus douce que la vie qui m'attend !

Elle resta un instant silencieuse, écoutant en elle-même la résonance de ses paroles, puis elle redressa la tête et reprit :

— Mais je n'obéirai pas à mon père ! Je me ferai nonne. Ainsi, au moins, je pourrai garder votre souvenir au milieu de mes prières !

— Blanche ! Ne désespérons pas ! Peut-être la Providence, qui m'a permis de vous sauver de la mort aujourd'hui, nous sera-t-elle encore favorable ? Votre père refusera difficilement de donner sa fille à celui qui l'a arrachée au néant. La haine ne peut être injuste à ce point-là !

— Vous avez peut-être raison, Rainfroi ! Je lui parlerai ; il comprendra, espérons-le. S'il refuse, je vous l'ai dit, je me ferai nonne. Je serai à vous ou à personne !

Il la regarda avec un sourire reconnaissant :

— Blanche, de toute façon, je vous perdrai ! Les murs du moutier vous cacheront à ma vue aussi cruellement que ceux du tombeau. Fuyons plutôt ! Allons n'importe où, par le monde !... Mais attendons ! Je garde de l'espoir.

Ils se séparèrent, se promettant de se revoir là même où la destinée semblait avoir voulu que la mort ne les séparât pas.

Lorsqu'elle rentra au château, la nuit tombait déjà. Son père était assis sur une cathèdre, devant la cheminée.

— Comme tu viens tard, fit-il. Où donc es-tu restée ?

Elle percevait dans le ton de sa voix un reste d'inquiétude. Elle en conçut de l'espoir : son cœur délivré d'une angoisse serait plus ouvert à la compréhension. Il s'était levé et la grondait affectueusement :

— Je n'aime pas te voir partir ainsi seule, à cheval ou à pied. Tu risques une mauvaise rencontre, homme ou animal.

— Il s'en est fallu de peu, mon père, que je ne revienne pas. J'ai eu peur !

Elle lui conta son aventure, l'affolement de son cheval, son

impuissance à le maîtriser, sa course folle vers le précipice.

— C'est donc la Providence qui t'a sauvée miraculeusement ?

— Peut-être ! Sous la forme d'un homme qui a sauté à la bride de la bête, lui a scié la bouche avec le mors, s'est pendu à lui au risque de sa vie ! Quelques mètres de plus et nous tombions tous trois dans l'abîme de la rivière !

— Voilà un homme courageux ! Lui as-tu demandé son nom ? Si c'est quelque manant, il n'aura pas sauvé impunément la fille de son seigneur. Je le doterai, lui et sa famille, pour qu'il vive dans l'aisance.

— Ce n'est pas un manant, mon père. C'est un noble chevalier !

— Alors, lui as-tu dit de venir nous rendre visite, que je fasse sa connaissance et que je le remercie ?

— Vous le connaissez depuis longtemps, mon père, mais je ne l'ai pas invité parce que c'est le fils de votre ennemi, Rainfroi.

Elle vit le visage de son père se contracter et comprit que toute la haine remontait en surface, rappelée par ce nom ; qu'elle n'avait pas d'espoir. Elle pâlit de douleur ; il la regarda, se trompa sur la cause de son trouble :

— Tu mens ! cria-t-il. Vous mentez ! Vous avez imaginé ce stratagème à vous deux, pour que je sois forcé d'admirer la bravoure du jouvenceau. Eh bien ! Je ne le crois pas capable d'un tel exploit ! Je ne suis pas un naïf. Lui, risquer sa vie pour sauver la fille de son ennemi !

Elle protesta :

— Mon père, vous êtes injuste ! Je vous jure que...

Il l'interrompit :

— Ne jure rien ! N'ajoute pas à ton mensonge un faux serment qui serait tout aussi inutile. Ah ! je ne m'étais pas trompé ! Ce félon t'entraîne à mentir, à inventer des faux-semblants pour me leurrer. Il corrompt ton âme ! Et toi, tu te prêtes à ses inventions, tu te fais sa complice !... Puisqu'il en est ainsi, tu ne sortiras plus seule. Ton cheval ne s'effrayera plus et surtout tu ne seras plus empoisonnée par la vipère que cet homme nourrit en son cœur et dont il injecte le venin dans le tien. Je te garderai pure pour l'homme auquel je te destine et si un des Samrée contrecarre mon projet, je lui passerai mon épée au travers du corps ! Cesse tes larmes aussi inutiles que le mensonge !

L'injustice, la mauvaise foi de son père anéantissaient Blanche. Elle pleura de voir les ravages que la haine avait déjà causés dans son cœur, mais de s'entendre accuser une nouvelle fois de mensonge et de voir soupçonner, sous l'acte courageux de Rainfroi, un odieux stratagème, l'indigna. Elle se rebella :

— Votre haine vous rend mauvais !... Vous m'avez appris la

droiture et la franchise ; vous savez que je ne mens pas, que si Rainfroi m'avait proposé une telle tromperie, je l'aurais repoussé avec mépris. Mais cette croyance vous permet de nourrir votre haine, comme une vipère qui vous empoisonne le cœur ! Elle n'empoisonnera pas le mien ! Je resterai fidèle à cet homme à qui j'ai promis mon cœur ; je ne serai pas à l'homme à qui vous vous êtes empressé de me promettre pour que je ne sois pas à l'autre. La mort me permettra de rester fidèle à Rainfroi ! Le malheur entrera dans votre maison, mais vous l'aurez voulu !

À travers ses larmes, un rayon fulgura qui laissa son père interdit. Sans plus faire attention à ses menaces, elle se retira.

Des jours mornes se levèrent sur le vieux château de Bérimesnil. Le vieux seigneur, outré de l'insoumission de sa fille, s'enfermait dans un silence hostile ; Blanche, peinée de l'injustice de son père, se cloîtrait dans un douloureux mutisme. Un mur de solitude les séparait ; chacun vivait auprès d'un cœur mort pour lui.

Dès l'aube, le seigneur partait, avec ses piqueurs et ses chiens, et jusqu'à la nuit tombée, il chassait à travers les forêts, plus soucieux de ne pas rentrer que de tuer du gibier. Le malheur l'aigrissait. Il ne sortait plus de sa bouche que des paroles hargneuses ou brutales. Ses hommes ne le reconnaissaient plus, redoutaient son humeur fantasque.

Parfois, il partait seul, ne disant pas où il allait. Il s'enfonçait dans les solitudes et restait à méditer. Sa conscience se débattait contre l'injustice de sa conduite. Depuis que sa fille était enfant, il avait fait tout pour lui être agréable. Il s'était occupé lui-même de son éducation, lui avait appris à monter à cheval, à jouer aux échecs, à lancer l'épervier dans la rivière ou le faucon dans les airs. Et maintenant, il lui interdisait d'épouser l'homme qu'elle aimait, qui était un chevalier accompli à qui il ne pouvait rien reprocher sinon d'être le fils du seigneur de Samrée.

La haine le reprenait, refoulant toute tendresse, et il se disait : « Quand elle sera la femme du sire des Acremonts, mon débat sera terminé. Le plus tôt sera le mieux ! »

De son côté, Blanche souffrait en silence. Elle ne montait plus à cheval seule. Quand son père lui proposait de l'accompagner, elle refusait, disant que les chevauchées n'avaient plus d'attrait pour elle, et elle restait dans sa chambre, ne confiant sa peine qu'à sa vieille nourrice qui pleurait avec elle.

Le jour vint du rendez-vous avec Rainfroi. Il l'attendait anxieux. Il vit tout de suite à sa figure triste qu'elle apportait une mauvaise nouvelle. Il courut à elle !

— Il refuse, n'est-ce pas ? Vieillard cruel !

Elle s'abattit contre lui en sanglotant :

— Rainfroï ! La haine a tué en lui tout ce qu'il y avait d'humain ! J'éprouverais moins de peine à voir la mort me l'enlever qu'à voir mourir lentement en lui tout ce qu'il y a de bon et de juste. Mais je ne céderai pas non plus à sa volonté inhumaine ! Je suis venue vous dire que je reste à vous !... Le sire des Acremonts doit venir bientôt pour fixer la date de notre noce. Ce jour-là, on retrouvera mon cadavre déchiré au fond du gouffre de la rivière. Mon père aura la douleur et le remords de ma mort !

Rainfroï écoutait, atterré, ces terribles paroles dites du ton froid et déterminé des résolutions fermes. Il regardait Blanche avec étonnement. Jusque-là il n'avait connu d'elle que son regard illuminé de joie et de tendresse quand ils bavardaient ensemble pendant que leurs pères, en toute entente, réglaient les préparatifs d'une grande chasse au faucon ou d'une battue au sanglier. Il était effrayé par la lueur de ce regard, semblant braver le destin tragique. Lui prenant la main tendrement, il dit :

— Blanche ! Vous ne ferez pas cela ! Votre mort me tuerait, moi aussi ; je ne pourrai vivre en vous sachant morte pour me garder votre foi. Je savais que votre père s'entêterait dans sa résolution ! Hier il a tué notre beau lévrier à la limite de notre bois, par pure méchanceté... Fuyons ensemble ! Je vous emporterai sur mon cheval chez un oncle qui vit au fond des Ardennes. Je lui ai fait part de mon projet, il l'approuve et son chapelain nous unira. Là, nous vivrons heureux et peut-être un jour, nos pères se réconcilieront-ils ? La lumière peut pénétrer dans leurs âmes aussi rapidement que l'obscurité !

La jeune fille fut d'accord. Ils se retrouveraient le jeudi suivant et gèneraient leur refuge dans les Ardennes.

C'était justement le jour que son père avait fixé au sire des Acremonts pour venir au château. La jeune fille, qui avait escompté qu'elle pourrait s'enfuir facilement tandis que son père battrait la campagne comme d'ordinaire, fut déçue en le voyant rester au château à surveiller lui-même les préparatifs de la réception, donnant des ordres, circulant affairé, visitant le chenil et l'écurie.

Déjà le crépuscule tombait ; l'invité ne tarderait plus guère. De sa fenêtre, elle surveillait la grande route qui venait de l'horizon, redoutant à chaque moment d'y voir surgir un cavalier. En même temps elle pensait que Rainfroï devait s'impatienter, mourir d'inquiétude, la soupçonner peut-être de manque de foi.

Elle jeta une cape sur ses épaules, sortit sans bruit et se dirigea vers les communs du château d'un air calme, désœuvrée.

Une fois la haie vive du pourpris atteinte, elle se mit à courir vers le lieu où Rainfroï l'attendait. De temps à autre, elle se retournait. On n'avait pas dû s'apercevoir de son départ. Elle gagna le grand chemin.

La brume tombait et la protégeait de son voile. Soudain, il lui sembla entendre un galop de cheval venant de la direction du château : son père, fou de colère, devait être lancé à sa poursuite.

Dans la pénombre, elle vit une masse noire. Rainfroi était là ! Il la reçut dans ses bras. À bout de souffle, elle haleta :

— Vite !... Écoute ! On est à ma poursuite ! Sans hésiter, il sauta en selle, l'aida à monter en croupe.

— Entoure-moi de tes bras et serre-moi bien, fit-il. Il piqua de l'éperon et le cheval noir qu'ils montaient prit le galop.

— Le poursuivant ne nous rejoindra pas, fit-il encore. Tiens-moi bien, n'aie pas peur !

Bientôt cependant, ils entendirent le galop qui se rapprochait. Il éperonna son cheval, se coucha sur l'encolure, debout sur les étriers.

— La route est droite ; il n'y a pas d'obstacle. Nous n'avons rien à craindre !

Serrant le corps de son ami elle écoutait, anxieuse. Le battement de son sang martelait ses tempes. Elle entendit plus distinct le galop du poursuivant.

— Plus vite ! fit-elle.

Mais la bête qu'ils montaient était au maximum de sa vitesse. Il le lui dit :

— Ton père a des chevaux très rapides. Il aura pris son meilleur pur-sang. Nous ne pourrons le distancer !

Il n'y avait pas de chemin de traverse pour bifurquer. Il tira son épée du fourreau, la lui donna :

— Tiens ! Prends mon épée, retourne-toi et frappe du plus fort que tu peux ! À toi de défendre notre bonheur !

La lame à la main, elle se retourna, vit surgir dans l'ombre la silhouette du cavalier toute proche. Déjà il tendait le bras pour la saisir.

Alors, faisant tourner l'épée, elle frappa dans la nuit pour blesser le cheval. Elle sentit la lame qui pénétrait.

Au même moment, un long coup de tonnerre éclata, un éclair aveuglant zébra le ciel. À sa lueur, elle vit la tête de son père qui roulait, sanglante, sur le sol. Horrifiée, elle se retourna, agrippa le corps de Rainfroi et soudain, son horreur se fit plus grande encore : l'homme qu'elle aimait était là en feu. Elle sentait brûler sans se consumer le corps qu'elle embrassait, en même temps que le cheval bifurquait vers l'Ourthe en accélérant sa course. Elle voulut lâcher Rainfroi, mais une force mystérieuse, surhumaine, l'empêchait de desserrer son étreinte, comme si ses bras avaient été soudés à ce corps enflammé.

Et quelques instants plus tard, le cheval noir se précipitait avec son fardeau dans un gouffre qui se referma sur le couple maudit. Car le jeune Rainfroi avait conclu un pacte avec Satan qui, pour mieux perdre sa proie, s'était transformé en cheval noir.

Depuis lors, chaque nuit, sur le chemin d'Houffalize, un spectre, vêtu d'un blanc linceul, erre, traînant des chaînes.

C'est la jeune châtelaine parricide qui sort du gouffre et cherche à regagner le vieux manoir de Bérimesnil, mais jamais elle ne peut dépasser la vieille croix de pierre moussue qui s'élève à l'endroit même où elle a accompli son forfait.



Midone de Bioul



N ce temps-là, le marquis de Namur, Pierre de Courtenay, était excédé des rapines et des actes de brigandage des seigneurs, ses vassaux.

De leurs castels fortifiés, perchés sur les crêtes des rochers, qui dominaient la Meuse, ou les rivières qui s'y jettent, ils dépouillaient les marchands et les pèlerins, pillaient les abbayes, faisaient des incursions dans les villages, massacraient les manants, emmenaient et maltrahaient les femmes. Toutes les nuits, le ciel rougeoyait aux lueurs des incendies, les ténèbres étaient traversées des cris d'angoisse des malheureux traqués, abattus sans merci, comme des bêtes.

Les plaintes affluaient ; le peuple lui demandait aide et protection. Il résolut d'agir. Il fit appeler un homme dans lequel il avait une entière confiance. C'était un noble seigneur, valeureux et juste. Très souvent, ensemble, ils avaient déploré et condamné la conduite de ceux qu'ils jugeaient indignes de s'appeler chevaliers.

— Comte de Berlaymont, dit-il, je vous donne en fief et hommage la seigneurie de Montaigle, à la condition de contenir les vassaux, d'assurer les droits du suzerain, et d'établir la paix entre barons, entre gendarmes, entre bourgeois et manants. Soyez assuré de mon aide et de ma protection.

Guillaume de Berlaymont répondit :

— Monseigneur, la mission dont vous me chargez m'honore, et j'essaierai de la mener à bonne fin.

Il prit possession du château de Montaigle. Celui-ci se dressait fièrement sur un roc escarpé que la Molignée enserrait dans un de ses nombreux coudes. Tout à l'entour, de vastes et profondes forêts couvraient les versants des collines élevées entre lesquelles se

faufilaient les eaux limpides de la rivière. Il se mit à la tâche, mais sa fermeté et sa droiture lui valurent des haines. On le retrouva assassiné, un jour de chasse, au coin d'un bois.

Son fils continua l'œuvre de pacification, et, soixante-dix ans plus tard, son petit-fils vit enfin la paix régner dans le pays. Plus de nuits sanglantes, plus d'appels aux armes, plus d'alertes, plus d'assauts ni de combats. Le peuple vivait tranquille, heureux, et honorait le nom de Berlaymont. Seuls quelques seigneurs résistaient. Ils auraient voulu continuer leur vie de châtelains querelleurs et maraudeurs, mais ils craignaient la main de fer du comte de Montaigle. Ils le haïssaient. Chaque jour, la haine qu'ils lui vouaient se faisait plus mauvaise. Ils avaient à leur tête le sire de Bioul.

Depuis toujours, les sires de Bioul s'étaient déclarés les ennemis jurés des sires de Montaigle. Leur haine se transmettait de père en fils, comme un héritage. Chez le seigneur actuel, vieil homme valeureux, mais vindicatif, cruel et insociable, elle avait atteint au paroxysme. Il savait qu'elle s'éteindrait avec lui, car il n'avait qu'une fille, alors que son adversaire avait un fils, Gilles, qui promettait d'être un redoutable chevalier.

Un jour, au début du printemps, Gilles avait organisé une grande chasse au faucon. Une société choisie de dames et de seigneurs y assistait. L'oiseau, lâché, tournait dans l'azur. Soudain, on le vit plonger vers le sol. Aussitôt, toute la brillante cavalcade partit dans la direction où le gibier avait fui.

Le malheureux lièvre bondissait à travers les guérets. Le faucon, qui d'un vol retenu rasait la terre, s'abattit sur lui, lui laboura les flancs de ses serres et, de son bec, lui arracha les yeux et la cervelle. Il revint vers Gilles, qui lui remit son capuchon, et galamment le posa sur le poing d'une dame de la compagnie. Le cortège prit le chemin du retour.

Gilles, qui chevauchait à côté d'un chevalier ami, aperçut soudain, sur la lisière proche, une jeune fille qui, mélancolique et rêveuse, regardait défiler la joyeuse compagnie.

Elle était vêtue d'une robe de velours noir parsemée de paillettes d'or, qui faisait ressortir le teint mat de son visage. L'ami de Gilles la salua. Elle répondit à son salut avec un gracieux sourire. Gilles s'informa qui elle était. Son ami se moqua de lui.

— Comment ? Tu ne connais pas cette ravissante jeune fille ? Mais c'est Midone, la fille du vieux seigneur de Bioul. Je croyais que tu ne la saluais pas, à cause de l'inimitié qui sépare vos familles.

Gilles répondit :

— Ce n'est pas cette raison qui m'eût empêché de la saluer ! Elle est charmante, et n'est pas responsable si son père est intraitable.

— D'autant qu'il lui fait la vie triste. Ce vieux blaireau vit solitaire. Sa fille est véritablement recluse. Les seuls invités qu'elle reçoit sont semblables à son père. Et pourtant, elle ne manque ni de grâce, ni d'esprit. Sa beauté, tu l'as vu, est éblouissante.

Ils parlèrent d'autre chose et l'image de Midone s'effaça du regard de Gilles. Mais le lendemain matin, ce fut elle que ses yeux réfléchirent à son réveil. Gilles ne douta plus. Il aimait Midone. Il voulut la chasser de son esprit, elle y restait ancrée.

Pour se distraire, il s'en fut se promener par la campagne. C'était en mai. Le printemps, dans la forêt, déployait ses splendeurs. Gilles était amoureux de la nature. Ici, dans ce château de Montaigle, perché sur son roc dressé au milieu des bois, au bord de la rivière, il avait senti depuis qu'il était tout enfant la poésie qui s'exhale des choses et pris goût aux promenades solitaires. Il s'attardait à admirer la corolle d'une fleur, les ébats d'un animal, les trilles d'un oiseau, les jeux des eaux contre leurs obstacles.

Cependant, aujourd'hui, il y restait insensible. Il allait, pensif, par le sentier qui longeait la rivière où les truites gobaient des mouches d'aunes. Il aimait Midone, et il sentait le désespoir s'emparer de lui à la pensée que c'était la seule femme qu'un obstacle l'empêchât d'aimer et que sa vie, jusqu'alors si calme, si quète, allait être troublée par ce sentiment naissant. Il ne pourrait déjà plus se déprendre sans faire violence à son cœur.

Il entendit soudain une voix mélodieuse qui chantait. Rapidement il s'avança dans la direction d'où elle venait, s'arrêta, écouta, jusqu'au moment où la voix se tut.

Il arriva devant une petite clairière ceinturée de gros chênes. Dans une niche, adossée à l'un d'eux, trônait une petite madone rustique. Devant elle, Midone priait agenouillée ; un rayon de soleil dorait ses cheveux blonds. Au bruit d'une branchette écrasée, elle tourna la tête. Il eut l'impression que son regard lui transperçait le cœur. Il restait indécis, ne bougeant plus. Rebrousser chemin, c'était laisser à penser qu'il l'espionnait, ou que l'ayant reconnue, il la dédaignait et se détournait d'elle. Elle en souffrirait peut-être ou s'en offusquerait. S'avancer ? Il craignait de se voir rebuter. Peut-être nourrissait-elle les sentiments de son père pour les Berlaymont. Son regard ne semblait pas avivé de rancune, mais plutôt voilé de tristesse.

Il s'avança, plus troublé que s'il eût affronté un chevalier ou un animal redoutable.

— Noble Damoiselle, dit-il en s'inclinant, je suis heureux de vous rencontrer. Hier, au retour de la chasse, je vous ai vue et on m'a appris votre nom. Mon cœur en éprouva en même temps grande liesse, car il sent qu'il vous aime, et grand deuil, car il craint que jamais vous

ne lui accordiez le vôtre. Ainsi Gilles de Berlaymont devra peut-être vivre en se désolant de n'être pas aimé de la gracieuse Midone de Bioul.

Elle avait penché la tête, humblement, vers le sol, pendant qu'il lui parlait.

Quand elle leva son visage vers lui, il y vit perler une larme.

— Gilles ! fit-elle, je vous connais. Je sais que votre père aime le droit et la paix. Il est aimé et respecté. Moi, je suis la fille du sire de Bioul, craint et haï de tous. Je vous sais gré de ne pas me mépriser. Cette pensée éclairera la triste vie que je mène, dans un sombre manoir solitaire, près d'un père dur, qui n'a pas d'amis. Je sais, car tout le monde le dit, que vous êtes loyal et franc. Quand me vient à l'esprit le nom d'un chevalier qui pourrait me rendre heureuse, c'est le vôtre que mes lèvres prononcent. Souvent je viens ici prier cette humble madone, qu'elle fasse cesser la haine qui sépare nos parents, qu'elle fasse la lumière dans l'esprit de mon père, car je sais que c'est lui qui a tort !

Gilles sentait son cœur s'élargir comme la frange de clarté qui dorait la lisière du bois. Il saisit les mains de la jeune fille. Elles tremblaient dans les siennes, comme deux oiseaux capturés.

— Midone ! Soyez remerciée de votre bonté. Maintenant que je me sais aimé de vous, aucun obstacle ne m'empêchera de vous conquérir. Votre amour me donnera du courage, de la patience. Un jour vous serez ma compagne. Aucune force humaine ne nous empêchera d'unir nos deux existences. La mort seule nous séparera.

Il l'attira à lui et ils scellèrent leur serment d'un baiser.

Dès lors, chaque jour, ils se rencontrèrent près de la petite chapelle. La main dans la main, ils allaient par la forêt, se perdant sous les retombées de verdure, loin des indiscrets qui auraient pu trahir leur secret. Tout l'été ils furent ensemble, ne songeant qu'à leur amour, oubliant la haine de leurs pères.

Un jour, ils furent étonnés de voir le soleil plus pâle, les premières feuilles, atteintes par la rouille, s'abattre sur le sol et les premiers triangles de grues passer dans le ciel. L'hiver serait bientôt là et ils pensèrent avec angoisse que le mauvais temps les empêcherait de se rencontrer. Gilles lui dit :

— Midone, je ne conçois pas que je puisse vivre longtemps sans vous voir. L'hiver va nous séparer, la haine de nos parents nous empêchera de nous rejoindre, notre vie sera affreuse. Fuyons ! N'importe où. Nous souffrirons peut-être de la misère, mais le bonheur d'être ensemble nous donnera la force de la supporter. Quand nos parents verront que nous sommes prêts à tout, peut-être consentiront-ils à notre mariage.

Midone resta pensive un moment, puis elle répondit :

— Non ! Gilles. N'entraînons pas sur nous la malédiction du ciel, ne faisons pas de folie. Séparons-nous. Voyons d'abord si nos parents ne nous donneront pas leur accord. Parlez à votre père. Il est bon, je suis sûre que vous le convaincrez. Moi, je parlerai au mien. Il est farouche, mais malgré tout, il m'aime. Peut-être s'adoucira-t-il à la pensée qu'il s'agit de mon bonheur. Chaque jour je vais prier la Madone de me venir en aide. J'ai confiance en elle ; elle sait que mon cœur est pur. Peut-être fera-t-elle descendre la lumière dans l'esprit de mon père. Espérons !

Sur ces mots, ils se quittèrent, se fixant rendez-vous une semaine plus tard pour s'annoncer le résultat de leur démarche.

Dès le lendemain, Gilles parla à son père. Il fut étonné de le voir heureux de ce qu'il lui annonçait.

— Bien sûr, j'accorderai mon consentement, fit-il, je n'ai pas de haine pour le seigneur de Bioul. C'est un chevalier valeureux et courageux, mais il est d'une indépendance farouche. Il ne peut se soumettre à l'ordre de son suzerain. Il s'entête dans sa rébellion et la haine l'aveugle. Peut-être, en pensant au bonheur de sa fille, fléchira-t-il son entêtement, et vivrons-nous en bons voisins qui s'estiment.

Cependant Midone n'osait s'acquitter de son message. La proposition qu'elle avait faite à Gilles lui avait paru tellement facile ! Maintenant qu'il s'agissait d'annoncer la nouvelle à son père, elle hésitait. Chaque jour, elle se proposait de le faire, chaque fois elle reculait devant le visage sourcilieux et renfrogné du vieillard, remuant en lui-même des pensées mauvaises. Elle profita d'un soir où il semblait moins farouche et, d'une traite, elle lui avoua tout, la rencontre de Gilles, les serments échangés, leur commun espoir de voir leurs projets approuvés. Il la laissa aller jusqu'au bout de son récit sans l'interrompre. Elle pouvait croire qu'il la comprenait et qu'il se faisait violence pour sacrifier ses propres sentiments à son bonheur à elle.

Soudain, quand elle se tut, il sursauta comme s'il venait de recevoir un coup. Il darda sur elle un regard terrible qui la fit frissonner :

— Plutôt voir mourir ma fille à mes pieds que de lui voir épouser un Berlainmont !

Puis, se promenant de long en large dans la vaste pièce et se parlant à lui-même : « Ainsi, non content de me pourchasser, de m'empêcher de vivre à ma guise, comme ont toujours vécu les sires de Bioul, ces Berlainmont de malheur voudraient attirer ma fille dans leur nid d'aigle. Qu'ils essaient ! J'irais la rechercher dans les ruines fumantes de leurs murs. Jamais, tant que j'aurai une goutte de sang dans les veines, je ne consentirai ! »

Midone sentit le sol s'effondrer sous elle. Elle hasarda :

— Mais, mon père, vous vous trompez sur leurs sentiments à votre égard. Gilles vous estime.

Le vieux Bioul ricana :

— Je n'ai que faire de leur estime, ni de leur amitié. Je veux ma liberté et depuis qu'ils sont là, je ne l'ai plus. Ils m'épient, ils me surveillent ; ils voudraient me contraindre à me soumettre à eux. Ils ont cet orgueil et ils croient sans doute me faire honneur en voulant te faire entrer dans leur famille. Tant que je vivrai, cela ne sera pas. Et si, après ma mort, tu te forlignais en t'alliant à eux, du fond de ma tombe je reviendrais pour te maudire. Il ne manque pas de chevaliers qui seront heureux et fiers d'épouser la fille du seigneur de Bioul.

Midone rapporta ces paroles à Gilles. Un moment, ils se laissèrent aller au désespoir. Gilles se ressaisit :

— Midone, fit-il, s'il est impossible de fléchir ton père, nous devons nous résoudre à le braver. Tu seras à moi malgré lui. Je ne puis plus imaginer la vie sans toi. Nous nous unirons devant le prêtre et peut-être alors, devant le fait accompli, consentira-t-il à la réconciliation.

— Nous agirons ainsi, Gilles. Je ne serai jamais à un autre que vous. Mais laissez-moi tenter à nouveau d'obtenir le consentement paternel. Si mon père persiste dans son refus, je promets que je ferai selon votre volonté.

Ils se séparèrent. Midone rentra dans son château de Bioul. Sa peine était immense. Elle vivait retirée dans sa chambre et n'en sortait plus. Le vieux comte s'en apercevait bien, mais il n'en laissait rien paraître. Il se confinait dans la solitude ombrageuse et dans un mutisme hostile. Les serviteurs éprouvaient du malaise à vivre entre ces deux êtres qui ne se comprenaient plus et qui n'étaient pas loin de devenir haïssables l'un à l'autre.

Un soir que Midone pleurait, il lui en demanda la raison.

— Ne me la demandez pas, mon père, répondit-elle. Je suis bien malheureuse de ne pouvoir épouser Gilles. Je l'aime et je n'aimerai jamais d'autre que lui. C'est un loyal chevalier. Il m'aime, lui aussi, et me rendra heureuse ; si vous vouliez oublier les vieilles rancunes, nous nous épouserions et votre vieillesse serait heureuse auprès de nous.

Le comte entra dans une colère terrible :

— Tu oses me proposer d'aller vivre auprès de ces gens ! Ah, leur calcul est bon ! Pour rogner les ailes au vieux Bioul, il n'y a qu'un moyen, c'est de lui prendre sa fille ! Et c'est toi qui oses venir me proposer cela ! Fille indigne de mon sang et de mon nom, va-t'en, je te chasse !

Elle restait hésitante, ne pouvant retenir ses larmes. Sa douleur ne

fit qu'augmenter la colère du vieux :

— Va-t'en, te dis-je ! Je me sentirais capable de t'étrangler de mes mains. Que je n'entende jamais plus parler de toi tant que tu ne seras pas revenue à d'autres sentiments. Garde tes larmes, tu en auras besoin !

Il s'avancait, menaçant, la main levée, la figure mauvaise. Elle s'enfuit dans un sanglot. Il la poursuivit et, comme elle voulait rentrer dans sa chambre, lui cria :

— Pas par là ! Dehors ! Il n'y a plus de place ici pour toi !

Il la poussa jusqu'à la poterne, l'obligea à franchir la porte qu'il referma sur elle. Elle l'entendit tirer les grosses barres de fer, puis le silence se fit, lourd, angoissant.

Elle se trouvait seule dans la nuit froide et dans l'obscurité épaisse que hachait une petite pluie fine et perçante.

Un instant, elle hésita. Alors seulement, elle se rendit compte de sa détresse. Derrière elle se dressait la masse sombre du château que lui fermait la grosse porte hostile. De l'autre côté, c'était la nuit, les massifs sombres des collines abruptes et le chemin qui s'enfonçait dans les ténèbres des forêts proches. Elle marcha pour ne pas être transie par le froid humide qui la transperçait, car elle n'avait pu jeter un manteau sur ses épaules. Ses larmes coulaient, abondantes. Son cœur était navré de la dure injustice de son père. Elle pensait à toutes celles qui avaient le bonheur de trouver auprès d'un père aimant l'approbation du choix de leur cœur. Le sien avait parlé pour Gilles. Il n'était pas un seigneur du pays qui n'eût été heureux d'unir sa fille à ce jeune chevalier dont l'éloge était dans toutes les bouches et pour qui, entre les murs des castels, plus d'un cœur de jeune fille soupirait. Elle avait la chance d'être l'élue et son père, pour une haine à assouvir, non seulement repoussait sa demande, mais la chassait ignominieusement en pleine nuit.

Un bruit parti d'un buisson la fit sursauter. Son cœur s'arrêta de battre dans sa poitrine, elle eut peur, et refoulant ses larmes, elle se mit à penser à tous les dangers qui la menaçaient, seule dans l'obscurité hostile.

Au loin, on entendait hurler un loup. Proche d'elle, des sangliers en maraude passèrent en poussant des grognements effrayants. Elle dut se cacher en attendant que fussent passés des hommes qui venaient dans sa direction, des soudards ivres peut-être qui la brutaliseraient ou la malmèneraient.

Haletante d'effroi, elle avançait, tremblant à tous les bruits mystérieux qui soudain font passer l'angoisse dans le silence des taillis.

Elle marcha longtemps, ne songeant même pas qu'elle n'allait nulle

part, qu'elle était condamnée à errer. Machinalement, elle prit la direction de la petite chapelle où si souvent elle venait prier. Elle entendit bientôt le chant des eaux de la Molinee. Elle se sentit moins seule, comme si leur murmure dans la nuit avait été une présence. Elle suivit le sentier qui la longeait, arriva devant la chapelle et elle tomba agenouillée.

— Bonne Madone, fit-elle, tu me connais, tu sais que mon cœur est pur. Je suis noble, je suis jeune, je suis aimée, et pourtant, la plus malheureuse des femmes. Un père inhumain me chasse de son foyer ; je ne suis plus qu'une pauvre errante. Je t'en supplie, conseille-moi dans ma détresse.

Elle resta longtemps agenouillée. Quand elle se releva, son cœur était moins lourd. Le chant de l'eau semblait l'appeler, elle continua de longer la rive. Le souvenir de Gilles passa dans sa mémoire.

C'était ici qu'ils s'étaient quittés, le cœur rempli d'espoir, sûrs de leur amour, confiants dans leur destin.

Que pouvait-il faire en ce moment ? Sûrement, s'il savait son sort, il viendrait la protéger. Elle résolut d'aller vers lui, lui demander asile pour cette nuit. Le sire de Montaigne ne repousserait pas la fiancée de son fils.

À grands pas pressés, elle se dirigea vers le château de Montaigne. Elle y arriva, trempée, transie et les pieds en sang. Ce fut le vieux comte lui-même qui vint l'accueillir :

— Mademoiselle de Bioul, vous, à cette heure, par ce temps ! Vous êtes-vous donc égarée ?

— Noble seigneur, merci. Je ne suis pas égarée. Mon père m'a chassée. Si vous ne me donnez pas asile, je suis condamnée à errer toute la nuit.

— Entrez, madame, soyez la bienvenue dans notre maison. Pourquoi votre père vous a-t-il chassée ?

— Parce que j'aime Gilles et que je lui ai demandé de me donner l'autorisation de l'épouser.

Le comte de Berlaimont hocha la tête tristement.

— Entrez, fit-il, on vous donnera des vêtements secs, vous tremblez comme feuille au vent.

La mère de Gilles lui fit honneur, donna ordre qu'on lui apportât des vêtements, tandis que Gilles l'accueillait avec tendresse. Dans la douce chaleur de l'accueil sympathique qu'elle recevait, Midone oubliait son malheur. Le vieux comte la réconfortait :

— Demain, dit-il, je demanderai à notre chapelain de vous unir, vous et Gilles, puisque vous vous aimez. Mais pour l'honneur, je veux que le sire de Bioul approuve votre union ; ce sera l'occasion d'une

réconciliation que je souhaite de tout cœur. Assez longtemps, nos familles ont vécu dans l'hostilité, alors que nous devrions entretenir des relations de bon voisinage. Nos domaines se touchent et depuis toujours, nous vivons chacun sur le nôtre comme si, au-delà, il y avait des lépreux. Votre union sera l'occasion de faire tomber cette barrière de haine. J'enverrai notre chapelain en émissaire à Bioul. C'est un homme de grand sens et bien emparlé. Vous verrez qu'il réussira. Bioul et Montaigne connaîtront le bonheur en voyant le vôtre. Nous ferons des fêtes splendides et le marquis de Namur, notre suzerain, sera heureux de la paix revenue.

Le lendemain même, dom Ançon, le chapelain des Berlaimont, partit vers Bioul. La mission dont on l'avait chargé lui pesait car il appréhendait qu'elle fût vouée à l'échec. Au fond de lui-même, il craignait d'affronter le sire de Bioul dont il connaissait la réputation de violence.

Il le trouva plus sombre et plus hérissé que jamais, le salua courtoisement et lui adressa la parole en termes humbles et soumis.

— Noble seigneur, je viens de la part de votre fille Midone...

Tout de suite, la figure du comte se contracta :

— Moine, fit-il, ce n'est pas là une bonne recommandation pour te faire bien venir. Je ne connais pas celle dont tu parles ! Elle croit peut-être encore avoir un père, mais moi, je n'ai plus de fille.

D'un geste de la main, le chapelain l'arrêta :

— Noble comte, ne dites pas des paroles que les lèvres prononcent, mais que le cœur dément.

Le comte s'emporta :

— Es-tu venu ici pour me faire la leçon ? Ma fille a forfait à l'honneur, je l'ai chassée. La défendras-tu contre moi ?

— Elle espère, que peut-être, vous êtes prêt à pardonner, que vous regrettez d'avoir agi sous le coup de la colère. Il est naturel qu'un enfant prête au père qui l'a chassé, les regrets qu'il éprouverait lui-même s'il l'avait quitté.

— Ton raisonnement est faux, moine. Quand un enfant veut se forligner, son père n'a pas à regretter de l'avoir chassé. Je ne regrette rien ! Je souhaite qu'elle connaisse la misère. Alors, si elle revient, décidée à marcher dans le droit chemin, je la reprendrai.

Le moine objecta :

— Êtes-vous certain que vous connaissez le droit chemin et que vous l'avez toujours suivi ?

Le comte se leva, emporté de colère :

— Tu as l'audace de m'injurier ! Si tu n'étais pas moine, je te ferais payer ton insolence.

Le chapelain resta calme et à nouveau, de la main, il arrêta le comte.

— Noble comte, consultez plutôt votre conscience. Je vous connais ! Vous n'avez pas toujours pratiqué la justice et la charité. Votre haine pour le sire de Montaigle provient du fait qu'il vous empêche de faire le mal, qu'il protège les humbles que vous voudriez spolier. J'ose vous le dire, parce que je suis un homme de Dieu et qu'un jour, Dieu lui-même vous en demandera compte.

— Eh bien, je le lui rendrai ! Mais en attendant, je n'en ai pas à te rendre. Dis-moi plutôt ce que tu es venu faire ici.

— Noble seigneur, je viens vous annoncer une nouvelle qui doit réjouir votre cœur. Votre fille a été recueillie par des gens de noble lignage, d'une grande droiture chevaleresque, qui lui ont fait l'honneur qui lui est dû et au fils desquels je l'ai unie. Je viens vous demander d'approuver sa conduite et de lui donner votre bénédiction.

Ahuri, le comte demanda :

— Mariée ! À qui ?

— À Gilles de Montaigle. Elle est au château et le seigneur de Montaigle vous prie de lui faire l'honneur de venir vous réconcilier avec lui dans la joie et dans le bonheur de ces enfants.

Le comte bondit :

— Moine de malheur ! C'est donc toi qui as marié une fille que son père a chassée ! Va-t'en ! Retourne vers ton repaire de Montaigle ! Va dire à ma fille que je la maudis ! Quant à tes maîtres, dis-leur que je viendrai bientôt dans leur château, mais avec des hommes d'armes, que je les exterminerai jusqu'au dernier et que la Mollignée sera rouge de sang. Va ! Ne reste plus un instant ici !

— Monseigneur ! Vous allez faire un grand malheur !

— Plus grand encore que tu ne le penses, moine ! J'incendierai leur château, je les transpercerai de mon épée ! S'ils tombent entre mes mains, ils pourriront dans un cachot. Et toi, je te nommerai leur chapelain pour que tu leur apportes la consolation. Là où je les mettrai, ils en auront besoin !

Il chassa le chapelain qui revint à Montaigle annoncer le désastre. À cette nouvelle, Midone éclata en larmes. L'injustice et la dureté de son père la faisaient souffrir. Le vieux comte de Berlaimont aussitôt prit ses dispositions :

— Gilles, le château de Montaigle n'est pas fourni de vivres, nous ne pouvons nous y retrancher et nous laisser assiéger, car au bout de quelques jours nous y serions réduits à la faim. Range tes hommes d'armes dans la vallée, attends, et si Bioul attaque, tu te défendras.

Toute la journée, le château fut empli des piaffements de chevaux,

du va-et-vient des hommes d'armes auxquels Gilles donnait des ordres.

Le lendemain matin, au petit jour, il dit adieu à Midone.

— Gilles, fit-elle, tâchez d'être victorieux. Vous êtes attaqués injustement, mais je vous en supplie, s'il est possible, épargnez mon père, ne combattez pas contre lui ! Faites-le pour moi ! Malgré tout, je reste sa fille !

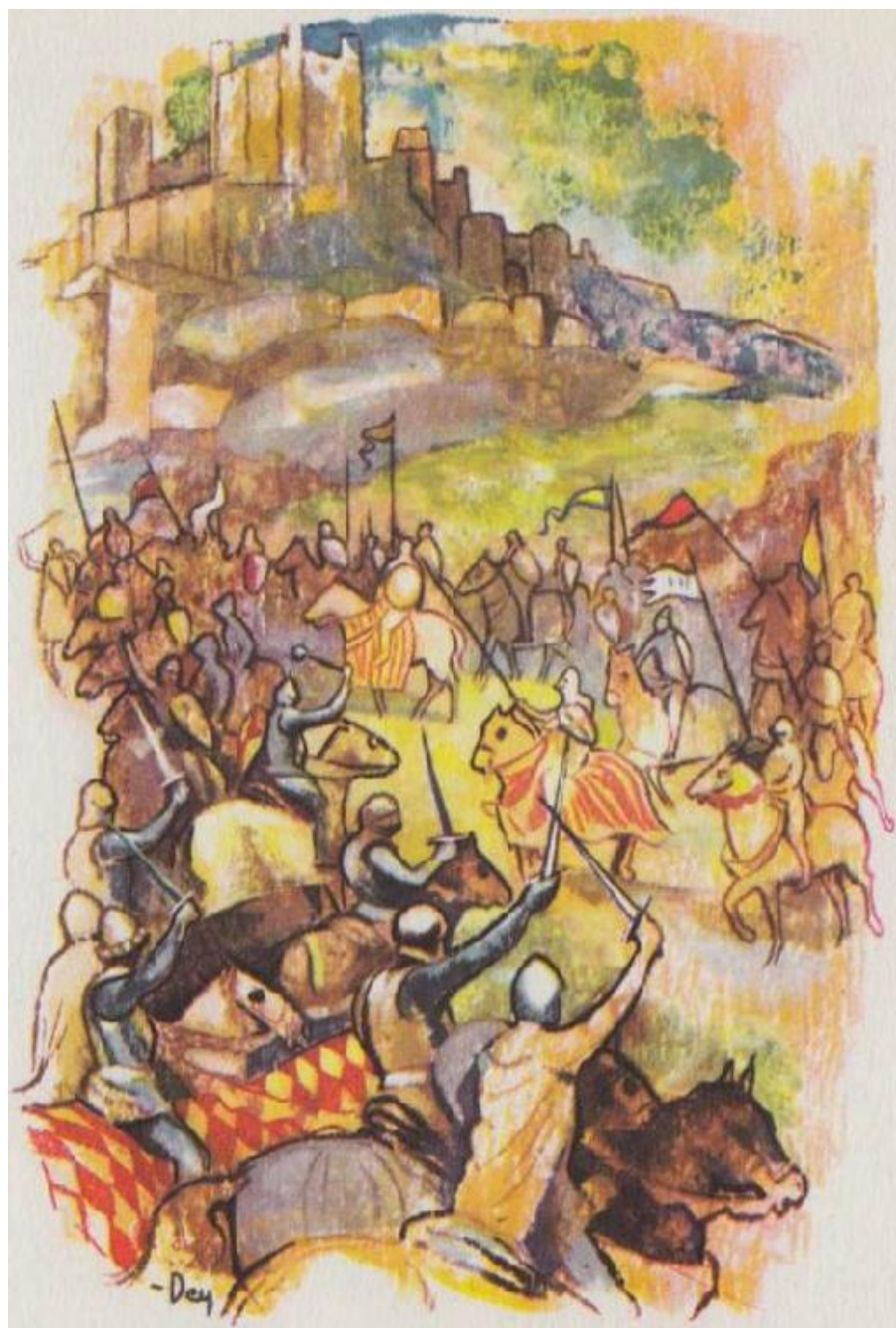
— Midone, je vous le promets sur notre amour. Je ne combattrai pas contre votre père si le sort ne m'y oblige pas. Ayons espoir !

Il l'embrassa tendrement, revêtit son armure et partit à la tête de ses hommes prendre position au pied de la colline.

Bientôt, ils entendent une rumeur dans la vallée, et, peu après, les ennemis sont là. Le vieux comte de Bioul est en tête. Aussitôt qu'il aperçoit ceux de Montaigle, il pousse son cri de guerre : « À l'aide, Bioul ! » éperonne son cheval et se lance à l'attaque.

Gilles à son tour, de sa voix puissante, crie : « Montaigle à la rescousse ! », et se lance au-devant des assaillants.

Le combat s'engage, horrible, sans merci.



En un instant, le vallon est rempli d'un fracas épouvantable. Les coups de lance sur les boucliers, de massues sur les casques, ponctuent une grande clameur confuse où les cris de rage des combattants se mêlent aux cris de douleur des blessés et des mourants.

Éplorée, Midone, par une croisée du château, assistait à la bataille. Avec horreur, elle voyait voler en l'air les éclats de lances brisées, les mailles de hauberts, les têtes encore coiffées de leurs casques ; tomber sur le sol des corps tordus, rouges de sang.

Agenouillée, elle priait la Vierge de séparer les combattants : « Bonne Madone, ayez pitié de moi. À quel parti que vous donniez la victoire, elle ne sera pour moi que deuil éternel. À peine ai-je goûté les joies de l'épousée et déjà me voilà vouée au malheur. C'est mon cœur que les combattants sont en train de déchirer : faites qu'ils cessent de s'entretuer ! »

Cependant, ceux de Montaigne fléchissaient sous le nombre et l'acharnement des ennemis. Le vieux comte de Bioul les excitait de la voix et de l'exemple :

— Tuez-moi cette ribaudaille ! Ceux qui survivront, nous les pendrons haut et court. Les corneilles de Montaigne seront grasses cette année !

Et frappant rudement, il faisait de grands vides autour de lui.

Gilles s'en aperçoit. Son cœur en est écartelé. « Si je ne l'abats pas, se dit-il, il va porter la défaite dans nos rangs ; et si je l'abats, je vais porter le deuil dans le cœur de ma chère Midone. Maudite soit la haine qui le possède, l'injustice qui l'excite ! Je l'ai épargné jusqu'ici, j'ai tenu ma promesse. Je ne puis être lâche ! »

Il pique son cheval des deux éperons et s'élance contre Bioul. Celui-ci l'a vu et à son tour marche sur lui. Le choc est terrible, leurs lances se brisent ; ils se dépassent mais aussitôt reviennent l'un contre l'autre. Midone les a vus. Elle pousse un grand cri et se précipite pour séparer les deux hommes qui se partagent son cœur. Le comte a tiré son épée, il en abat un coup formidable sur le casque de Gilles. Le cimier est rompu, la lame déviée et le destrier tombe mort. Déjà le comte revient, brandissant sa lourde épée qui va certes abattre Gilles. Pâle, Midone se précipite au-devant du cheval de son père et le supplie d'arrêter. Mais à sa vue, la fureur du comte redouble, son épée s'abat, Midone tombe et le vieux cruel pousse son cheval qui piétine le frêle corps sanglant. Les assistants ont frémi d'horreur. Gilles, encore étourdi, a vu tout. D'un bond, il se précipite, transporté de rage et de douleur ; « Montaigne ! » rugit-il, et marchant droit à son ennemi :

— Maudit sois-tu, vieillard sans cœur, père sans entrailles, tu paieras ton horrible forfait !

Il saisit son épée, d'un seul coup, il abat le cheval du comte. Bioul

est de grand courage et de bras robuste, mais Gilles le harcèle, le fatigue. Leurs épées se heurtent, le fer crisse ; le comte sent que la fatigue commence à alourdir ses membres, il veut en finir. Il se rue sur Gilles, celui-ci esquive le coup et ripostant, il fait sauter le casque de son adversaire. D'un seul coup, il lui tranche la tête.

— Justice est faite ! À moi, compagnons !

Ceux de Bioul s'enfuient, beaucoup se rendent.

Gilles victorieux se penche sur Midone. Ses larmes coulent sur le beau corps inerte, sur le visage que déjà la mort a pâli. Il la saisit dans ses bras et, muet, la transporte dans le château où elle était venue par amour de lui.

Partageant la douleur de leur seigneur, maudissant la féroce cruauté de l'infâme vieillard, ses compagnons lui font une escorte silencieuse et c'est un cortège de deuil et non une armée triomphale qui franchit la poterne.

La nouvelle se répandit dans tout le baillage de Montaigle. Les cloches des églises se mirent à sonner le glas. Des funérailles magnifiques furent faites à la charmante et infortunée Midone.

Gilles resta inconsolable ; le séjour de Montaigle lui devint insupportable. Partout, au détour des sentiers, dans les profondeurs des taillis, dans les allées recueillies des futaies, sur les rives de la claire rivière, le souvenir de Midone surgissait. Il revoyait sa marche onduleuse à ses côtés ; il réentendait sa voix pure qui lui parlait, et toujours devant ses yeux réapparaissait la tragique vision de la jeune femme gisant sanglante et meurtrie à côté de son meurtrier.

Il partit pour la terre sainte où il tomba sous les coups des infidèles. Ses vieux parents, accablés de solitude, abandonnèrent le castel de Montaigle où ils avaient vécu heureux et se retirèrent à l'abbaye proche de Waulsort où ils finirent leurs jours.

Aujourd'hui, le château a été ruiné par le temps. Les broussailles, les viornes, les clématites, le chèvrefeuille recouvrent les vestiges de ses murs... Le silence y est si lourd que l'on entend, doux et continu, le murmure de la Molinee sur les cailloux de son lit.

L'ombre de Midone éplorée erre seule à la clarté de la lune parmi ces ruines sinistres ; vêtue d'une longue robe de soie blanche d'épousée elle passe à travers les entrelacs de branches, les ronciers, cherchant partout Gilles, l'homme cher à son cœur. Elle va ainsi toute la nuit, jusqu'au moment où la lune s'éteint dans la blancheur de l'aube. Une fois tous les dix ans, au coup de minuit, elle pousse un seul cri, strident : « Gilles ! », qui vrille les ténèbres et fait passer dans le cœur des enfants réveillés un frisson de terreur.



La chevauchée de Bayard



Le soir tombe sur l'Ardenne. Déjà les lointains baignent dans une vapeur violette. Dans le ciel vide d'oiseaux, la lune roule, seule, derrière les nuages. Un silence lourd pèse sur les étendues sombres, si lourd qu'on aperçoit le murmure des filets d'eau sur les rocailles et le frémissement de la nuit. Ça et là, de maigres lumières s'allument dans les villages, îlots humains épars dans l'immensité des forêts. Toute vie a cessé au-dehors. Les manants sont rentrés dans leurs chaumières de schiste casquées d'ardoise brute ; les charbonniers et les bûcherons, dans leurs cabanes de feuillage au plein cœur des bois ; le seigneur, dans son manoir perché sur une crête rocheuse. Jusqu'à demain, jusqu'au moment où le jour tracera de grandes raies blanches sur le ciel, tout va dormir comme partout où il fait nuit sur la terre. Seuls des animaux sortent pour leur chasse nocturne. Une chouette vrille son cri dans la soie sombre du ciel. Sur une lisière, un loup assis sur sa queue, la tête levée, hurle à la lune ; au loin un chien effrayé lui répond ; des mordants conduisent sous les ronciers et les taillis leur marche feutrée.

Soudain un grondement fait vibrer le sol, grelotter les feuilles sèches des buissons, frissonner les forêts.

Écoutez !

Dans les chaumières, toute vie reste suspendue un instant. Le conteur interrompt le récit qu'il faisait à la veillée. Un vieux cesse de tresser des fibres de coudrier ; du pied, une aïeule a immobilisé la pédale de son rouet ; des enfants angoissés retiennent leur respiration ; sur leur lit de fougères, dans leur baraque de rondins, les charbonniers se dressent à demi, le regard tendu vers la nuit ; sur le chemin désert, le voyageur attardé resserre nerveusement sa paume

sur son gourdin d'épine ; les chiens inquiets font tinter leurs chaînes.

Écoutez !

On dirait un sourd roulement sur le sol, lointain, mais qui va croissant. Ce n'est pas la tempête, la rumeur du vent déferlant contre le mur des forêts, comme les vagues contre une jetée.

Écoutez !

Un homme a ouvert la porte pour mieux entendre. Il reste un instant l'oreille penchée sur la nuit, puis d'une voix grave, il annonce : « Les fils Aymon ! » Le ton de ces paroles est celui d'une constatation attristée. Sur les visages crispés d'angoisse l'instant d'avant, se marque maintenant la sympathie inquiète.

Écoutez ! Oui, ce sont eux !

Cette fois, le bruit est bien distinct. Ce roulement mystérieux, c'est le tremblement de la terre ardennaise sous la galopade fantastique, dans les ténèbres, du cheval Bayard qui emporte les quatre frères proscrits traqués par l'empereur.

— Bonne Notre-Dame, quelle pitié de voir cela !

— Grand saint Hubert, protégez-les !

— Allons, les enfants ! Vous les entendrez aussi bien de votre lit. Dites une prière pour eux avant de dormir.

L'homme referme l'huis et constate :

— Ils ont échappé encore une fois ! Leurs ennemis ne sont pas proches. Il faudra laisser une lumière pour le cas où ils auraient besoin, préparer une gerbe de paille, ouvrir la lucarne du grenier.

Toute l'Ardenne écoute, attentive et tremblante, la chevauchée des rebelles au grand cœur, victimes de l'injustice, durcis dans leur orgueilleuse insoumission, qui fuient dans la nuit.

Eux, ils vont, pleins d'assurance. Bayard les emporte sur le grand chemin ferré. Ils peuvent défier leur ennemi ! Certes, Charlemagne est puissant ; ses chevaliers sont redoutables, son armée est immense. Il a vaincu les barbares de Germanie et les Sarrasins d'Espagne. Pourquoi donc s'est-il montré injuste envers eux ? Ils allaient lui offrir leur bras et leur cœur fidèle d'Ardennais. Il n'en a pas voulu ; il ne connaîtra pas leur soumission.

Chevaucher, combattre un contre cent, mourir ; mais ne pas s'humilier, ni céder à l'injustice puissante ! Eux aussi, ils sont forts. Leurs bras sont noueux comme les chênes trapus de leurs forêts ; leur courage est ancré dans leurs cœurs comme dans leur terre les racines de la bugrane qui arrêtent les bœufs tirant le soc. Et ils ont des alliés. Ils ont Bayard, leur coursier, à côté de qui les plus nobles destriers ne sont que lourds chevaux de labour.

Bayard s'est désaltéré à tous les ruisseaux, à toutes les rivières de

Wallonie. Il a trempé sa bouche dans ces eaux fraîches, bondissantes, écumantes sur leur lit de cailloux, creusé entre des roches abruptes et des collines escarpées. Il y a puisé cette force mystérieuse qui bouillonne dans ses flancs ; la rapidité fabuleuse de ses pattes qui le font voler comme la tempête sur les immenses étendues des plateaux, franchir tous les obstacles, fleuves ou précipices ; la force de son sabot puissant qui, s'appuyant sur la roche pour un élan, y laisse son empreinte ou la fend. Après chacun de ses bonds prodigieux, Bayard, doté d'une force nouvelle, repart, laissant l'ennemi mat devant l'obstacle infranchissable. Au repos et en sécurité dans une clairière ou dans un de leurs repaires, les quatre cavaliers, de leur rude main calleuse, lui tapotent fraternellement l'encolure, lui caressent le front entre les deux yeux, lui donnent la bottelée de foin savoureux, la carotte croquante ou la riche avoine poussée dans la cendre des taillis essartés, jettent sur son dos la couverture protectrice contre l'humidité des vallons ou la bise des plateaux qui écorche.

Ils ont aussi comme allié l'Ardenne, leur terre même à laquelle ils tiennent comme les chênes noueux et les mélèzes altiers. Elle a ses repaires que nul ne connaît s'il n'est de l'Ardenne même, s'il n'a, depuis son enfance, couru dans ses landes et dans ses halliers. Des sentiers rampent sous les ronciers, sous des retombées de taillis, vers des cachettes auprès desquelles on passe sans même soupçonner leur existence.

Il suffit de rester coi ou de glisser son pas pour que le poursuivant perde la piste, hésite, tourne sur place, renonce à aller plus loin, étreint par l'angoisse de ne plus sortir. D'autres viennent mourir à l'orée des sapinières sombres ; des raidillons montent vers des rocs troués de grottes profondes à issues multiples, seuls connus des blaireaux et des renards.

Tous ces gîtes sûrs, eux, ils les connaissent, et tandis qu'ils chevauchent dans la nuit protectrice, ils évoquent celui qui demain les abritera tout le jour.

À ces retraites naturelles, il faut ajouter tous les abris humains : la baraque de feuillage entrelacé où vivent des bûcherons et des faudeurs ; les chaumières perdues qui éteindront la lampe à huile qui éclairait leur fenêtre et se fondront dans les ténèbres pour cacher ceux qu'elles accueillent. Charlemagne peut avoir des émissaires, envoyer des éclaireurs, lancer des patrouilles ! Tous tâtonnent dans la nuit. Eux, ils ont la complicité sourde et muette de tous les Ardennais, celle qu'ils accordent aux proscrits, aux hommes traqués, à tous ceux qui sont réduits à rôder sur leur terre et dans leurs bois. Pourquoi ? Ils ne savent pas toujours. Parce qu'on est Ardennais, sans plus ! Parce qu'on est d'un pays rude, inhumain, où la solidarité est une loi qui s'est imposée aux premiers hommes qui s'y sont fixés et qui, depuis, régit

les cœurs de ceux qui y vivent comme un obscur instinct de conservation.

Allez fermer votre porte au voyageur attardé, au mendiant qui défaille, au pèlerin éreinté ! Le lendemain, on trouvera son cadavre gelé, moulé par la neige ou déchiqueté par les loups rôdeurs. Et pour toujours, la malédiction de Dieu pèsera sur vous, sur votre maison, sur vos biens.

Ils le connaissent, leur pays, les quatre frères proscrits ! Rien ne leur en est étranger, ni le ramage d'alerte des geais indiscrets, ni le silence têtue des gens qui vous ont donné leur cœur, sans vous le dire. Ils savent que tous les manants ont pris fait et cause pour eux et qu'ils se disent entre eux :

— Pourquoi faire cette injustice aux fils de notre vieux seigneur toujours si juste ? Pourquoi réduire ses enfants à l'état de bannis sur leurs propres terres ? Ils ont été attaqués, ils se sont défendus. Qui était-il, cet avorton outrecuidant de Bertholet, neveu de l'empereur, pour oser s'en prendre à Renaud, l'injurier, le moquer ? Parce que Renaud avait l'air doux et paisible ! Naturellement, quand on vient de l'Ardenne, on n'attaque pas sans raison, on est avenant et sociable, sous un aspect un peu rustre. On n'est pas affiné et bien-disant comme ceux qui fréquentent la cour de l'empereur à Aix-la-Chapelle ou à Saint-Denis, mais on n'en a pas moins sa dignité, les cheveux tout près de la tête ; et quand on cogne, on cogne dur.

Ils savent, les fils Aymon, qu'on dit dans les chaumières : « Il a donné une correction à celui qui l'avait injurié, il a bien fait ! À sa place, j'en aurais fait autant ! Et vous ? » Tous ceux à qui la question est posée répondent : « J'aurais fait comme lui, foi d'Ardennais ! » Sur cette foi, ils peuvent compter. L'empereur, dans sa colère, peut détacher à la poursuite des rebelles ses meilleurs hommes d'armes, placer dans les arbres des guetteurs aux yeux perçants, lancer des cavaliers légers sur une piste entrevue ; ils ont contre eux la conspiration du silence. Qu'ils interrogent par la menace ou la promesse, ils n'obtiendront aucun renseignement. Naturellement, d'un air candide, on les trompera, on les déroutera. Des cavaliers à quatre sur un cheval ? Nous n'avons rien vu ! Certainement, ils ne sont pas passés par ici. Nous les aurions remarqués ! Vous faites fausse route. Et les estafettes resteront interdites devant le plateau vide et les fronts insondables. Mais, à leur insu, épiées à leur tour, elles seront signalées par tous les auxiliaires insoupçonnés des chevaliers traqués. Le boquillon, sa serpe sur l'épaule ; le herdier, sa corne en bandoulière ; l'essarteur, appuyé sur son hoyau, viendra les prévenir que les gens de l'empereur sont là, qu'il est temps de s'enfuir plus loin, ou bien un gamin courra, comme un lièvre à travers les taillis, par des raccourcis ignorés. Mille petits détails parleront, guideront, préserveront. Là-bas,

ce feu de brande qui se met à pétiller dans le noir ; ici, cette branche cassée de façon bizarre ; plus loin, ce caillou posé à un endroit insolite ; autant de signaux secrets, plus parlants que des rapports d'espions.

Toute la nuit, Bayard a galopé. L'aube point. Les proscrits se lèvent du lit de mousse où ils ont reposé. Ils s'étirent, tendent aux premiers rayons leurs membres engourdis par le froid du petit matin. Un glapisement de renard retentit, imité à s'y méprendre. À s'y méprendre pour qui n'est pas Ardennais ! Mais ils le sont. Alerte ! Aussitôt, ils sont en selle et Bayard fait feu des quatre pieds pour une nouvelle chevauchée. Hue, Bayard ! Ce cri que le charretier wallon répète encore aujourd'hui, Renaud le lance en même temps qu'il éperonne les flancs de la monture. Penchés, buste en avant, les quatre cavaliers font corps avec le cheval, et le sol ardennais fuit derrière eux dans la course endiablée. Leurs cimiers de fer viennent de briller un instant au soleil sur le sommet d'une crête, mais déjà ils se sont enfoncés dans un vallon boisé et les voilà qui resurgissent là-bas au milieu d'une lande. C'est une sorte de cyclope quadruple que rien n'arrête. Devant lui, l'espace est libre. Entre les forêts sombres qui s'étagent en gradins, s'ouvre une vaste échancrure couverte de genêts et de bruyères. Bayard bondit, passant au large de villages malingres. Celui-ci échelonne quelques mesures sur le flanc d'un coteau ; celui-là tasse les siennes dans une clairière ; un autre semble tombé au fond d'une combe. Bayard va, s'enivre de sa course même. Une odeur âcre de bois brûlé chatouille ses naseaux. Dans le ciel, un triangle d'oies sauvages rame, et leurs cris l'excitent. Autour de lui, voltigent les feuilles jaunes des bouleaux. Sous ses foulées, les gousses noires des genêts tintent ou éclatent. Les genoux des hommes serrent délicieusement ses flancs. Le sol sous les bruyères est élastique, doux aux sabots.

Cette chevauchée semble une simple galopade dans l'air léger d'automne. Mais Bayard soudain hennit. Un relent de chevaux étrangers a frappé ses narines. Les yeux des cavaliers fouillent l'étendue. Là-bas, à droite, en bordure de la forêt, quelque chose s'agite ; des lueurs d'acier passent entre les ramures. Un groupe de cavaliers surgit au galop. Bayard sent les rênes qui l'invitent à marcher contre eux ; la voix puissante de Renaud a retenti. Sus ! Ils ne sont qu'une centaine ! Bientôt le choc se produit. Bayard est dans la mêlée ; il entend des cris affreux ; il voit rouler pêle-mêle sur le sol des têtes, des mailles de haubert, des cimiers de casque, des fragments d'écus, des esquilles de lances. Cabré, il voit un moment une lame se dresser devant ses yeux égarés. La terreur fait frémir sa peau et soudain, la lame et le bras qui la brandit volent en l'air comme une branche arrachée par un coup de la bourrasque. Par intervalles, le cri familier :

« Ardenne ! » résonne à ses oreilles. Il galope, caracole, fonce à travers une muraille d'hommes d'armes qui s'écroulent l'un après l'autre.

Soudain tout se tait. Il s'arrête. Sur le champ, parmi la bruyère et les genêts teints de rouge, des formes sont étendues, immobiles. De tous côtés, des chevaux fuient, fous, sans cavalier. Dans le ciel, une bande de corbeaux croassent en tournoyant, un faucon reste suspendu sur ses ailes qui battent rapidement. Une odeur fade se mêle maintenant à celle du bois brûlé. Ses cavaliers sont descendus, ils vont à droite et à gauche et chaque fois que leur bras s'abaisse, un cri humain s'éteint.

Mais là-bas, la plaine semble en marche. Une forêt de fer avance, de grandes clameurs montent dans l'air. À cheval ! Il sent sur son dos le quadruple bond de ses maîtres. Hue, Bayard ! plus sont nombreux que païens à Roncevaux ! Comme une piqûre de taon, l'éperon écorche son flanc. Tout de suite, c'est le galop d'alerte, à grands bonds qui font voler la terre derrière les sabots. La voix puissante de Renaud domine la rumeur du vent.

— Allard, voici une crête. Regarde un peu !

Allard se retourne. Il est le dernier sur la croupe. Son regard est perçant comme celui de l'épervier ; il fouille l'horizon derrière eux. Sur le violet des lointains, une masse plus sombre se détache, un pan de ciel semble se rapprocher.

— Éperonne, Renaud ! Les ennemis nous suivent !

Les éperons mordent les flancs, Bayard accélère son allure, franchit les buissons, saute par-dessus les mares, gravit les crêtes, plonge dans les creux. La voix d'Allard crie :

— Éperonne, Renaud ! Une autre armée surgit sur notre flanc gauche ! Bifurque à droite !

Sur l'ordre du frein, Bayard oblique, gravit une crête. Allard surveille l'horizon. Il ne se trompe pas, Allard. Il sait distinguer ce qui bouge réellement de ce qui paraît mobile dans le papillotement des feuillages, dans le brasillement de la chaleur ou dans les mouvances vaporeuses des brunies. Il a des yeux pour quatre.

— Bifurque à droite, Renaud ! Toute une armée marche sur notre gauche, mais celle qui est derrière est distancée.

Bayard coupe en diagonale les vagues figées du plateau. Bientôt l'armée de gauche n'est plus visible, celle de l'arrière a rétrogradé, le danger n'est plus pressant. Maintenant, le frein libre, Bayard va posément, reprend haleine. Ses cavaliers essuient sur leur visage la sueur sanglante du combat et de la chevauchée. Un moment, ils oublient leur situation tragique, ils croient retrouver une de ces journées paisibles où tous quatre, avant le malheur qui a fait d'eux des proscrits, ils allaient à travers les landes de leur rude pays, heureux à

la pensée que bientôt, ils seraient adoubés chevaliers par le grand empereur. Puis ils reviennent à la réalité, songent à leur vie misérable. Leur fatigue est énorme et l'inquiétude de l'avenir les point. Mais ils ne s'en disent rien, l'un ne voulant pas attrister l'autre. Guiscard soudain rompt le silence :

— Arrêtez !

Guiscard a l'ouïe fine. Son oreille perçoit les plus légers bruits, les frissons les plus ténus.

— J'entends quelque chose à notre droite. Attention, Renaud !

Un sourd piétinement, une sorte de bruit d'averse parvient à son oreille.

— Pas de doute, Renaud. L'ennemi est sur notre droite aussi !

Renaud a compris : « Droit en avant ! Hue, Bayard ! »

La chevauchée reprend. Le cheval coupe perpendiculairement les ondulations du sol. Après une crête, un creux, puis une autre crête suivie d'un autre creux. Il monte et descend comme une barque sur les lames. Les éperons mordent fort, il sent leur piqure continue dans son flanc : il n'y a pas un instant à perdre ! Il faut passer dans l'espace vide sur lequel rapidement se referment les mâchoires de la grande tenaille humaine. Il reste un seul espoir : la vitesse ! Les jarrets bandés, il va. La cadence de ses bonds est si rapide que le battement de ses sabots devient un roulement. C'est à peine s'il sent sur son dos les quatre hommes, debout sur les étriers, dos rond, tête baissée.

De nouveau, le crépuscule va tomber sur la terre ardennaise. Assourdie par le battement rythmé des sabots, aveuglé par le vent de la vitesse, l'œil d'Allard et l'oreille de Guiscard ne perçoivent plus rien. Renaud sonde l'horizon devant lui, angoissé. À chaque instant, une rumeur peut éclater sur la crête prochaine. Entre sa cime mauve et la calotte de ciel violette, soudain peut se dresser un mur humain, hérissé de piques et de lances, dans lequel ils pourront ouvrir des brèches sanglantes mais qui finira par les écraser sous ses décombres. Un dernier effort et la gueule de la tenaille se fermera sur le vide ! Hue Bayard ! En quelques bonds, la dernière crête est franchie. Devant eux, sur le terrain décline, l'horizon s'ouvre plus large.

— Je ne vois plus rien, dit Allard.

— La rumeur est loin derrière nous, sur notre gauche et sur notre droite, ajoute Guiscard, mais elle vient vers nous.

— Sauvés, rugit Renaud. Bayard, sur la bruyère élastique, va comme le vent et soudain, devant lui, voilà une faille immense dans le sol, un sillon large au fond duquel la Meuse roule ses eaux paisibles. Arrêté ! l'ennemi presse, il faut passer. À nous, Maugis ! Les éperons cruels s'enfoncent dans les flancs de Bayard. Il dresse la tête, regarde l'abîme, prend son élan. Ses sabots frappent le rocher, ses jarrets

contractés se détendent et comme une catapulte le lancent dans un bond prodigieux, plus semblable à un vol qu'à un saut. De leurs genoux, fébriles, les hommes serrent le corps de la bête. Une barre agaçante coupe leurs entrailles ; ils ferment les yeux et tout à coup, un choc sourd ! Ils atterrissent ! Sous les pattes de Bayard, ils sentent la terre ferme. Le fleuve est derrière eux. Ils mettent pied à terre. Oh ! merveille ! Un monolithe dresse sa pyramide vers le ciel, détaché de la paroi rocheuse par l'élan de leur coursier. L'ennemi est là, sur la crête, abasourdi devant l'arche mouvante que Bayard a tendue au-dessus du fleuve, poussant des clameurs de rage. Échec et mat ! Bayard à longs traits se désaltère à même le fleuve, puis redresse la tête et pousse un hennissement formidable qui fait frissonner la houle des forêts ; le rire des quatre frères éclate, narguant l'ennemi étonné, tandis que le fleuve exhale sa brume pour les cacher.

*

* *

Un grelottement métallique a couru à travers les feuilles rousses des taillis et les maigres broussailles de la lande et bientôt, de la Meuse à la Moselle, un long gémissement passe sur les cimes des forêts ployées toutes en même temps par le premier coup de la bourrasque d'automne. La hulotte vrille son cri lugubre dans la nuit. Les yeux d'un loup s'allument dans les ténèbres. Un renard glapit sur la voie d'un lièvre. Des sangliers passent dans un fracas de branches.

Dans les chaumières de l'Ardenne, qui pointillent de maigres lumières l'étendue du plateau, autour de l'âtre où pétille la première bûche, la veillée a commencé sous l'avare clarté de la lampe à huile.

Écoutez !

Les yeux à travers la vitre interrogent la nuit. Les conversations restent suspendues. Les rouets s'arrêtent. Les lames des couteaux s'immobilisent dans les branches des coudriers. Le mugissement passe, continu, amplifié par intervalles. Une voix rompt le silence, ramène sur lui les regards braqués sur les ténèbres de l'extérieur : « C'est le vent ! On aurait dit Bayard ! »

Les souvenirs s'éveillent, la voix continue :

— Si on ne savait pas que les fils Aymon se sont rendus, on jurerait que ce sont eux comme autrefois, quand poursuivis, ils galopaient dans la nuit. Mais ils ont fait leur soumission à l'empereur. Renaud a pris le bâton du pèlerin et il est parti vers la Terre Sainte. Leur fameux cheval a été noyé dans la Meuse à Liège. Écoutez le roulement de la tempête, dans les bois ! On dirait que c'est lui qui passe comme autrefois, emportant les quatre frères sur son dos. C'était une

merveille de les voir ! Ils allaient à travers tout, par-dessus les haies et les rivières, comme l'ouragan. Ils n'avaient peur de rien ! Ils attaquaient un contre cent et galopaient sans trêve, d'un bout de l'Ardenne à l'autre !

L'Ardenneais qui parle ainsi ne se trompe pas. Ce qu'il entend, c'est bien le galop de Bayard !

Dans la clairière familière, près du vieux chêne au tronc rugueux duquel il s'est si souvent gratté le flanc, Bayard, seul et morne, méditait. La douleur inclinait vers le sol sa pauvre tête pensive, lourde d'angoisse.

Il n'a jamais rien compris aux événements qui ont bouleversé sa vie. Où sont ses maîtres ? L'auraient-ils abandonné ? Non ! Ils n'ont pas eu cette noire ingratitude. L'amour qui les liait était bien trop fort pour se briser ainsi tout d'un coup, sans raison. Il ne leur a pas failli. Jamais leur quadruple poids n'a été trop lourd pour son dos robuste. Jamais ses jambes n'ont cessé de leur prêter leur rapidité. Jusqu'au dernier jour, il a senti sur l'étoile blanche de son front leurs paumes caressantes. La dernière caresse dont il se souvient semblait même plus appuyée, chargée d'une tendresse extraordinaire. C'était ici même, dans cette clairière cerclée de chênes. Les quatre hommes étaient assis dans le crépuscule tombant. Renaud parlait ; les autres, silencieux, l'écoutaient. Quand il a eu fini, ils se sont levés, sont venus vers lui ; leurs mains s'attardaient sur son encolure, peignaient sa crinière. Richard, le plus jeune, est même revenu ; il lui a pris la tête dans son bras, l'a appuyée contre sa joue qui était humide, lui a parlé doucement et sa voix était toute tremblante. Le lendemain dès l'aube, il est parti, les emportant pour la dernière fois. Il a galopé vers la Meuse comme toujours, puis il a marché au pas dans une ville au milieu d'un grand concours de peuple. Des femmes et des enfants le caressaient au passage et lui offraient des friandises. Ses maîtres ont mis pied à terre. Il les a attendus, mais ce sont d'autres hommes qui sont venus. Ils lui ont attaché une grosse pierre au cou et, du haut d'un pont, l'ont précipité dans le fleuve. Il a coulé à pic et il a éprouvé une grande angoisse. L'eau lui entraît dans les naseaux, ses poumons manquaient d'air. D'un coup de collier désespéré, il a rompu le lien qui l'attachait à la pierre, a remonté sur la berge, et laissant derrière lui les cris de la foule, il est revenu à la clairière d'où il était parti. Ses maîtres n'y étaient pas.

Depuis lors, il languit dans la nostalgie et dans la solitude. Aujourd'hui, parmi les hurlements, les grincements, les gémissements de la tempête qui se lève, soudain, dans sa rêverie ensommeillée, il a cru percevoir le « Hue, Bayard ! » d'autrefois, comme il le percevait dans le fracas des batailles.

D'un bond, il est sur pieds ! Ses naseaux frémissent, ses oreilles s'agitent. Cet appel qui vient de retentir, d'où vient-il ? Ses maîtres ne sont pas là ! Il l'a pourtant bien reconnu. Son regard fouille la clairière, ses oreilles se meuvent à chaque bruit dans les ramures, aux plaintes des branches, au sourd frémissement des troncs fragellés. Au grand galop, Bayard part à l'appel qui sans cesse renaît dans la tempête, cherchant la voix aimée qui le lance.

Il galope le long de la Semois. Il se souvient de la rivière au cours capricieux, insinuant ses eaux vertes dans le chaos de collines enchevêtrées. Bientôt, il est à Monthermé. Il s'arrête un instant. Devant lui, coule la Meuse. Il regarde longuement la colline boisée. Ses souvenirs se précisent. Voilà le château de Montessor ! Il se précipite vers lui. Il n'en reste que des ruines. Il y pénètre, fait sonner sous ses pas les dalles de la cour intérieure de son écurie, s'y arrête et attend.

Il y vivait bien tranquille, sur une bonne litière de paille, cheval de seigneur, avant de devenir cheval de proscrit ! Une nuit, le ciel a rougeoyé, une clameur immense a cascadé d'écho en écho ; des fracas épouvantables faisaient crouler les murailles. Sur leurs crêtes, les quatre frères couraient avec de grands gestes de faucheurs qui précipitaient des grappes d'hommes dans les fossés. Il ne reste des murailles que des moignons noircis. Tout autour règne un silence de mort. Ses maîtres ne sont pas là !

Bayard repart dans le mugissement de la tempête, gravit la colline. Le voilà maintenant qui galope sur les hauteurs. De temps à autre, un rayon de lune argente les eaux du fleuve. Il se souvient ! Il le voyait ainsi le soir, où fuyant le château en flammes, il est parti, emportant les quatre frères à travers les rangs ennemis. Bientôt il reconnaît le rocher bizarrement découpé en quatre arêtes inclinées, semblable à l'ombre de ses maîtres penchés sur son encolure qu'il voyait parfois projetée démesurément sur la campagne par le soleil oblique. Il est dans la bonne direction ! La tempête hurle toujours, animant des choses mortes, rendant sonore ce qui est muet et répétant l'appel attirant.

Un surgeon d'espoir pousse dans son cœur, vivifie ses jambes agiles. Il vole à travers le plateau parmi les genêts qui grelottent et les ronciers qui sifflent. Voici la falaise abrupte de Dinant. Il la reconnaît à l'aiguille de roche détachée par son sabot dans le bond prodigieux dont il garde la mémoire. Peut-être ses maîtres sont-ils au-delà du fleuve ! Il s'élance, vole par-dessus les flots, retombe sur l'autre rive. Personne ! Il rôde un instant sur la berge, puis repart. Laissant sur sa droite les lumières de la bourgade, il coupe en oblique les hauteurs de la rive gauche, droit vers le château de Dhuy où il a gité le soir de la grande chevauchée. Le château est mort dans les ténèbres. Ses maîtres

ne sont pas là ! Pourtant la bourrasque ne cesse de répéter leur appel.

Le souvenir d'autres repaires surgit dans sa mémoire. Il franchit de nouveau le fleuve, galope vers les grandes forêts et les hauts plateaux. Porté par l'espoir, il file vers l'Amblève. Sur le rocher que baignent les eaux rapides, les ruines du château se hérissent, nimbées de lune. Ses maîtres ne sont pas là !

Il descend vers la Semois. Le château de Bohan est désert. Ses maîtres n'y sont pas ! Il revient vers sa clairière. Elle est toujours solitaire.

Alors, angoissé, sans trêve, sans défaillance, mû par la fidélité, il refait le cycle qu'il vient de fermer. D'est en ouest, du nord au sud, de castel en clairière, par les forêts et les plateaux, de la Meuse à l'Amblève, de l'Amblève à la Semois, à travers l'Ardenne wallonne tout entière, il galope dans la nuit, hennit de désespoir et c'est ce hennissement lugubre et désespéré qui fait mugir les forêts flagellées par l'ouragan et frissonner les cœurs au fond des chaumières, devant la bûche de l'âtre rallumé à l'automne.

Jésus et saint Pierre en Wallonie



N ce temps-là, Jésus et saint Pierre faisaient un grand voyage à travers toute la Wallonie. Presque tous les villages wallons ont gardé le souvenir de ces deux étranges voyageurs.

Déguisés en pèlerins, ils allaient mendiant le pain et le gîte, et souvent ils devaient se contenter de peu. Jésus, doux, affable, résigné, ne se plaignait jamais de la nourriture frugale, de la dure couchette. Saint Pierre, au contraire, bougonnait tout le temps. Il avait faim, il était fatigué, il jurait qu'on ne l'y reprendrait plus à descendre sur la terre. Alors il levait vers la voûte céleste des yeux pleins de nostalgie et il évoquait en soupirant sa bonne petite place douillette de portier du paradis, n'ayant rien à faire qu'à ouvrir la porte aux âmes des justes, humbles et encore toutes tremblantes d'avoir comparu devant le souverain juge. De plus, il était paresseux et gourmand ; parfois même, il allait jusqu'à marauder et chaparder comme un vulgaire soudard. Il mentait avec effronterie pour cacher ses fredaines. Jésus supportait ses accès d'humeur et ses incartades, se contentant de lui faire sentir qu'il n'était pas dupe de ses mensonges.

Un jour de juillet, ils voyageaient sur la route des Ardennes à la Meuse. Depuis le matin, ils n'avaient rien mangé et le soleil était déjà presque au sommet du ciel. Saint Pierre suait, s'épongeait le front. La route était toute en montées et en descentes, en montagnes russes, disait Jésus. La vue ne portait pas loin. À chaque côte qu'il gravissait, saint Pierre reprenait espoir, mais chaque fois ses yeux cognaient sur le sommet de la côte suivante, et il poussait un énorme soupir, se demandant si jamais il verrait se profiler sur le ciel les remparts de Namur dont son maître lui avait dit qu'ils étaient splendides.

Il avait l'air si malheureux que Jésus eut pitié de lui :

— Pierre, tu as faim ?

— Une faim de loup, Maître ! Nous n'avons mangé que deux petites tartines de pain de seigle avant de partir. Il m'en aurait fallu quatre. Et le soleil n'était pas encore levé ! Maintenant, je suis certain que midi approche. Je sens que je vais tomber d'inanition.

Jésus sourit. Il savait que son compagnon avait tendance à exagérer. Intérieurement, il se réjouissait de lui imposer quelques petites épreuves.

— Nous allons penser à manger, Pierre. Car nous avons un bon bout de chemin à faire. Et la route est déserte. Regarde ! Tu vois ce filet de fumée qui monte dans le ciel ? Il y a là un village. Va ! Tâche de découvrir de quoi manger. Je t'attends ici sous ce gros orme.

Pierre regarda la colonne de fumée. Elle était assez éloignée, mais, tout de même, l'espoir de se régaler lui donna du courage et il enfila le chemin creusé d'ornières qui coupait la campagne.

Il partit d'un pas allègre, oubliant que l'instant d'avant il traînait les pieds en gémissant. Jésus, qui l'observait, lui cria d'un ton badin :

— Ne te presse pas tant ! Tu pourrais mourir d'inanition avant d'arriver à destination, et ce serait une triste fin pour toi de mourir affamé.

Saint Pierre sentit le trait, ne répondit pas. Il ralentit l'allure, mais passé le premier tournant, sûr que Jésus ne pouvait plus le voir, il se mit à courir comme un cheval qui sent l'écurie.

À l'entrée du village, son appétit fut surexcité par la bonne odeur qui flottait dans l'air. Il la reconnut. Des carottes ! Il se voyait en imagination devant une pleine écuelle de ces savoureux légumes rose tendre. Il fut près d'entrer dans la maison d'où s'échappait le fumet, mais il se ravisa. Des carottes ? La couleur en est peut-être jolie, mais le goût n'en est pas exquis. Ne nous pressons pas, nous trouverons peut-être mieux !

Le fumet des carottes fut remplacé par celui de choux verts. Il hésita de nouveau : c'est excellent des choux verts cuits avec des tranches de ce bon lard d'Ardenne fumé au feu de genévrier et de bruyère. Mais j'en ai encore mangé hier ! Puis, par cette chaleur, je crains que ce ne soit un peu lourd. Continuons !

Successivement les vapeurs d'une soupe aux haricots et l'arôme d'un gibier cuit avec des prunes sèches lui chatouillèrent les narines et il allait opter pour le gibier quand soudain toutes ces odeurs s'évanouirent, balayées par un petit coup de brise fleurant le poulet cuit aux oignons frits. Il entra dans la maison d'où l'odeur s'échappait. La ménagère venait de lever le couvercle de la marmite pendue à la crémaillère. Derrière un nuage odorant, il s'adressa à la femme :

— Dieu vous garde, bonne dame ! Je suis un pèlerin. Mon

compagnon est resté sur la route presque mort d'inanition. Ne serez-vous pas assez généreuse pour nous céder votre poulet aux oignons ? Dieu vous le rendra !

La bonne femme hésita un instant. Émue par le ton de supplication de cet homme, elle dit :

— Je l'avais préparé pour notre repas. Mais cela me peine de refuser à de braves pèlerins...

Saint Pierre, qui savait que l'argent excite à la générosité, tira une pièce de sa bourse :

— Ma bonne dame, je ne voudrais pas profiter de votre bon cœur. Je m'offre à vous le payer. Vous pourrez, avec cette pièce d'argent, en acheter un autre que vous cuirez pour vous et les vôtres et que vous mangerez d'un appétit aiguisé par la pensée que vous avez été charitable. Quant à nous, mon compagnon et moi, nous ne vous oublierons pas dans les grâces que nous demanderons au Seigneur de vous accorder.

La brave femme lui dit :

— Vous le paierez le prix qu'il m'a coûté. Les oignons et le beurre de la sauce, c'est pour rien. Emportez la marmite, vous la déposerez sous le petit pont de pierre qui franchit le ruisseau que vous allez rencontrer sur votre route. J'irai la reprendre.

Marché conclu, saint Pierre promit à la femme de dire pour elle autant de prières qu'il aurait mangé de bouchées de poulet et, sa marmite sous le bras, il se remit en route, escorté de plusieurs chiens qui, la truffe en l'air, marchaient dans son sillage. Une fois en pleine campagne, dans le chemin creux, il souleva le couvercle, curieux de contempler son acquisition. Le volatile doré et luisant, pattes en l'air, nageait dans la sauce comme dans une mare parfumée où les rondelles d'oignons s'étaient, tels des nénuphars. Saint Pierre ne put s'empêcher de passer son index sur la bête et de le lécher. C'était un tel délice qu'il en eut la chair de poule. Mais il constata que le poulet n'était pas volumineux. Il y avait deux rations à condition de se contenter de petites rations. Et il se sentait un appétit à dévorer tout, et même au-delà. Heureusement, Jésus n'avait guère d'appétit, mais par contre, il était bien capable d'offrir un morceau de leur poulet, s'il venait à passer un misérable. Peut-être était-il prudent de prendre un petit acompte. « Si je l'avais fait découper, pensait-il, il m'aurait été facile de prendre quelques morceaux ; on ne se serait aperçu de rien. » Mais du poulet tel qu'il était là, tout entier, un morceau enlevé aurait été visible comme une brèche dans une muraille. Et puis ce n'eût pas été honnête. D'autre part, la délicieuse saveur qui restait sur sa langue aurait vaincu une plus grande sainteté que la sienne. Il trouva la solution qui lui permit de concilier sa gourmandise et sa conscience. Si

je prends une patte, je ne fais que prélever sur la part qui me revient, Jésus ne sera pas lésé et il est possible que je reçoive encore la moitié du reste. Il se rappela l'épisode de la tarte divisée en douze.

Jésus était entré dans un cabaret avec onze de ses apôtres, s'était fait servir une tarte, l'unique qui restât. Lui s'était écarté du gros de la troupe dans l'espoir de découvrir de quoi se rassasier avec du plus consistant. Mais il avait fait buisson creux et quand il rentra dans le cabaret, les douze parts étaient déjà faites. Il s'était mis à récriminer, Jésus conciliant était déjà sur le point de sacrifier son morceau. Mais il avait refusé et avait trouvé qu'un seul ne devait pas payer pour tous et qu'il était beaucoup plus juste que chacun des confrères lui donnât la moitié de sa part. Il n'hésita plus. D'une traction vigoureuse, il arracha une des pattes, la saisit par l'os et mordit plus vigoureusement encore : un morceau de chair blanche se détacha. Il la mastiqua lentement pour bien s'en imprégner le palais, puis il plongea la blessure ouverte dans la sauce et la bouchée qu'il avala lui parut encore plus succulente que la première. Il ne resta bientôt plus que l'os. Il passa sa langue sur ses lèvres, s'essuya la barbe de la main et rejoignit son maître qui, le voyant sa marmite en main, se mit à rire.

— Je n'ai pas perdu mon temps, Seigneur. Voyez quelle merveille ! Et sentez ! (Il fit passer la casserole sous le nez de Jésus.) Une brave femme m'a cédé le tout pour presque rien... Nous payons juste le poulet. Beurre, oignons... sont gratuits. »

— C'est très bien, Pierre. On se serait contenté de moins. Nous tâcherons d'éviter le péché de gourmandise.

— Tenez, Seigneur, faites les parts !

Jésus saisit le poulet par la tête et fit mine de s'étonner qu'il n'eût qu'une patte.

Il le montra à son compagnon en lui disant :

— Ton hôtesse ne t'a pas fait payer cher le poulet, mais c'est une Ardennaise et, tout fin que tu es, elle t'a roulé. Elle a eu soin d'en enlever une bonne portion et non la plus mauvaise ; une cuisse tout entière.

Saint Pierre se récria :

— Ce ne serait pas étonnant de la part des gens d'ici. Mais ce n'est pas le cas. Cette femme était honnête.

Jésus l'interrompit :

— Alors, c'est toi qui as mangé une cuisse, car je vois bien que ce bipède est amputé d'un de ses plus friands morceaux.

Saint Pierre fut sur le point d'avouer, mais la pensée que, selon l'équité, il devrait laisser l'autre cuisse tout entière à Jésus, le regarda mordre à belles dents dans ce morceau délicat, l'arrêta. Encore, s'il ne s'était agi que d'un morceau de la carcasse, mais une cuisse ! Cette

cuisse que, dans la casserole, le poulet tendait vers lui comme une offrande ! Effrontément, mais avec une assurance déconcertante, il affirma :

— Maître, la femme ne nous a pas volés, je n'ai rien prélevé. La même idée m'était venue, mais j'ai observé les poules que je voyais sur mon chemin : elles sont toutes semblablement conformées.

Jésus lui lança un regard sceptique et ironique, mais Pierre protesta :

— Vous ne me croyez pas ? Vous verrez que je dis vrai ! Seigneur, n'oubliez pas que nous sommes ici en Wallonie. Jusqu'ici, l'idée ne nous était pas venue de regarder attentivement les poules ; nous avons gardé dans les yeux l'image des poules à deux pattes de Judée. Voilà la source de notre étonnement !

Jésus feignit d'être convaincu :

— C'est le cas de dire, Pierre, qu'on ne voit bien que ce que l'on observe ! Voilà pas mal de temps que nous voyageons en Wallonie et il faut que je voie un poulet dans une marmite pour m'apercevoir qu'ils sont unijambistes dans ce pays.

Assis au pied de l'arbre, ils mangèrent. Saint Pierre, sans scrupule, avala la cuisse du poulet et le plus gros morceau de la carcasse. Il s'offrit à aller laver la casserole au ruisseau parce qu'il avait remarqué que le fond en était tapissé de bonne sauce coagulée. Puis il vint s'étendre près de Jésus, digéra sans remords et fit une sieste. Jésus dut l'éveiller. Ils se remirent en route. Jésus ne disait rien ; saint Pierre, ragailardi par son repas, se sentait d'humeur causeuse :

— Vous ne dites rien, Maître ? Auriez-vous quelque fatigue, ou peut-être l'estomac un peu lourd ?

— Non, Pierre, sois tranquille ! J'observe tout simplement. Nous sommes dans un pays si étrange que je regarde si les hommes y ont deux jambes, les vaches quatre pattes ; si je n'y vois pas d'oiseaux à une seule aile. Mais je n'en vois pas ! Je crois qu'il n'y a que les poules qui ont un physique original !

Saint Pierre ne répondit pas. En lui-même, il se dit : « Il n'est pas dupe ! Mais il me pardonne toujours, il me pardonnera bien encore cette fois-ci. Ma conscience me chatouille un peu, mais en attendant, j'ai l'estomac tout parfumé et ma bouche est encore imprégnée de cette bonne odeur d'oignons frits. Il y avait longtemps que je n'avais plus mangé quelque chose d'aussi bon ! »

Ils continuèrent à cheminer silencieusement. Le ciel s'obscurcit soudain ; une grosse averse orageuse tomba, qui les mouilla entièrement. Puis le soleil reparut dans le ciel rasséréné. Ils approchaient d'un village. Une ferme se présentait, la première sur la route. Dans la haie d'une prairie, toutes les poules séchaient leurs

plumes au soleil, perchées sur une seule patte. Pierre les indiqua à Jésus :

— Eh bien ! Vous sembliez ne pas me croire ! Regardez ! Et vous verrez que nous ne sommes pas encore sortis de la région où les poules n'ont qu'une seule patte.

Jésus s'arrêta et feignit de lever les deux bras d'étonnement en même temps qu'il disait :

— C'est vrai !

Mais il cria si haut que les peureux animaux s'empressèrent de mettre leur deuxième patte sur le sol pour fuir plus rapidement en caquetant d'effroi. Jésus éclata de rire, regarda Pierre :

— Dis-moi un peu si je vois double, mais il me semble que ces poules ont bien deux pattes comme en Judée !

— Mais, Seigneur, rien ne prouve que si vous aviez crié en levant les bras comme vous venez de le faire, notre poulet n'aurait pas retrouvé lui aussi sa deuxième patte !

— C'est vrai, Pierre. Mais rien ne prouve non plus que le contraire ne se serait pas produit !

Ils avaient franchi la dernière crête. Jésus montra à Pierre les murailles de Namur qui se profilaient sur le ciel. Pierre resta en admiration :

— Je ne croyais pas que Namur fût une si belle ville !

— Ne te l'avais-je pas dit ? Mais tu ne veux jamais me croire, Pierre. Il n'est rien de moins crédule que les menteurs !

Pierre était tellement en contemplation qu'il ne fit pas attention à cette petite pique que lui lançait Jésus.

— Arrêtons-nous un instant, Maître. Admiron ! Voyez comme ces murailles grises s'harmonisent bien à la teinte voilée de la lumière. Et comme les eaux du fleuve sont calmes et vertes ! Et ces pêcheurs placides, et ces flâneurs le long des berges !... Nous n'avions pas encore vu d'endroit aussi beau et où il semble aussi bon vivre.

— Pour une fois, tu ne mens pas, Pierre !

Ils traversèrent la ville. Saint Pierre s'attardait devant les merveilles étalées aux vitrines des pâtisseries et des charcutiers. Tartes aux prunes, chaussons aux pommes ou aux prunes, galettes rousses, pieds de porc, boudins rouges ou blancs. L'eau lui en venait à la bouche, mais Jésus lui dit :

— Le séjour dans cette ville n'est pas bon pour ceux qui, comme toi, ont tendance à manger au-delà de leur appétit. Rappelle-toi tous les Namurois à qui tu as dû refuser l'entrée du Paradis !... Mon Dieu, leurs fautes n'étaient pas bien graves ; elles ne méritaient pas l'enfer, mais tout au plus un séjour au purgatoire. C'était toujours les mêmes :

gourmandise, mensonge, paresse. Je comprends que tu sois charmé par cette ville ! Il y a du Namurois en toi et tu n'y serais pas du tout dépaycé. Seulement, Pierre, j'ai charge d'âme. Si tu séjournes ici, tu succomberas certainement à tes mauvais penchants. Surtout que je viens de voir à l'étal d'un marchand de volailles que les poulets ont deux pattes comme ceux de Judée ! Et ce serait gênant si plus tard un Namurois se souvenait de toi, te reconnaissait quand tu lui refuserais l'entrée du paradis pour gourmandise, paresse et mensonge. Il crierait tout de suite à l'injustice et ma foi ! il faudrait bien reconnaître que ce serait à bon droit. Nous allons traverser la ville sans nous arrêter et nous gagnerons la Hesbaye. C'est une région fertile où les gens sont riches et accueillants. Tu n'y seras pas mal !

Saint Pierre comprit que c'était une mortification que Jésus lui imposait, mais il ne murmura pas car il avait une cuisse de poulet sur la conscience. Ils passèrent la nuit dans le fenil d'une petite ferme à la sortie de la ville, sur la route qui conduisait vers les plateaux ondulés de la Hesbaye.

Le lendemain était dimanche. Ils se mirent en route dès l'aube. La route qu'ils suivaient passait au milieu d'immenses champs de blé. Saint Pierre admirait les épis lourds et dorés. De grandes fermes carrées, casquées d'ardoise violette, reposaient dans le calme dominical. Ils arrivèrent dans un petit village au moment où les cloches, à toute volée, appelaient les fidèles à la messe.

— Mêlons-nous aux paroissiens, dit Jésus. Je suis curieux de voir si les gens sont recueillis et si le curé enseigne bien les vérités de la religion.

Saint Pierre éclata de rire. Comme son Maître lui en demandait la cause, il répondit :

— Je pense à ce brave curé qui va faire un sermon. Il est loin de se douter de qui se trouve parmi ses ouailles ! Que va-t-il bien raconter à des paysans comme ceux-ci ? À mon avis, il va leur expliquer une de ces paraboles dont vous vous serviez pour enseigner les simples qui vous écoutaient. Ça va me rappeler des souvenirs !

Ils entrèrent dans l'église et prièrent avec ferveur. Saint Pierre eut un mouvement de joie quand il vit le curé monter dans la chaire de vérité.

C'était un robuste vieillard aux épaules de laboureur. Sa figure rubiconde était surmontée de cheveux blancs hérissés en brosse. D'une voix forte, il annonça :

— Mes bien chers Frères, la kermesse approche. Dimanche et lundi prochain seront une trêve à vos durs travaux de l'année. Vous goûterez dans la joie un repos bien mérité, et vous aurez raison, puisque le Seigneur lui-même s'est accordé un repos le septième jour

pour que les gens se reposent ce jour-là, non pas, comme dit le porcher de la ferme de Morimont, pour que les curés aient au moins un jour de travail sur la semaine... Et ces deux jours seront aussi des jours de festin ! Déjà, on prépare les tartes aux pommes, aux prunes, à tous les fruits et à l'excellente farine qui sont une bénédiction du bon Dieu, qui a fait notre terre de Hesbaye si riche en moissons et si généreuse. Le village, cette semaine, va retentir des cris des porcs égorgés, des volailles décapitées. Et je sais que vous voudrez que votre pasteur se réjouisse avec vous ; vous lui apporterez sa part de toutes ces choses ! Et je me réjouis de planter mon couteau dans un rôti de porc juteux, dans ce bon boudin que vous fabriquez, si savoureux, avec une tartine de pain de méteil frottée du beurre que nos vaches composent avec les herbes de nos gras pâturages. Nous remercierons la Providence de sa grande bonté... Je voudrais tout simplement vous demander de ne pas oublier votre âme ! En ces jours d'oisiveté et de bombance, bien des tentations vont vous assaillir ! Pensez bien que le Malin ne chômera pas, qu'il sera à l'affût pour nous saisir à la première faiblesse. Des plus forts sont quelquefois faibles, comme vous le prouvera la petite anecdote que je vais vous conter.

Vous savez que, dans les Saintes Écritures, les paraboles commencent souvent comme ceci : « En ce temps-là, Jésus était parmi ses disciples... » Mon anecdote commence à peu près de la même façon. En ce temps-là, Jésus était descendu sur terre avec saint Pierre et ils passaient par la Hesbaye.

À ce moment, les auditeurs devinrent attentifs. Saint Pierre, se penchant vers Jésus, lui souffla à l'oreille :

— Croyez-vous qu'il nous a reconnus ?

Mais Jésus lui fit signe de se taire et d'écouter. Le curé continuait :

— C'était juste la semaine avant la kermesse, et quand ils arrivèrent, toutes les ménagères faisaient la file devant le four banal pour cuire leurs tartes. Déjà alors, elles caquetaient, et sans doute qu'il y en avait deux qui disaient du mal d'une troisième, car elles étaient très absorbées dans leur médisance. Derrière elles, saint Pierre aperçoit un grand panier plein de tartes. À ce moment, le diable le tente : il saisit une tarte sur la claie et la cache sous son manteau. Inutile de vous dire que Jésus avait tout vu ! Mais il ne dit rien. Ils continuent leur chemin. À tout bout de champ, Jésus voyait saint Pierre ralentir, rester un peu en arrière et plonger la tête sous son manteau pour mordre dans la tarte succulente. À ce moment-là, il lui adressait la parole et saint Pierre se voyait obligé de cracher la bonne bouchée pour répondre. Et il en fut ainsi jusqu'à la dernière bouchée ! Saint Pierre mordait, Jésus parlait, saint Pierre crachait et répondait. Alors, Jésus lui dit : « Qu'as-tu retiré de ta tarte ? » Et saint Pierre

resta tout abasourdi, ne sachant que répondre, tout penaud. Mais en voyant sa piteuse mine et le repentir dans ses yeux, le divin Maître lui dit : « Pierre, ne soyez pas inquiet ! Seulement, allez dire aux hommes que le plus grand saint peut se laisser aller à la tentation, mais qu'il y a toujours place à côté du repentir, pour le pardon ! ».

Dans l'assemblée saint Pierre regardait Jésus d'un air courroucé. Il voulait protester, mais le Maître, d'un signe, l'invita à écouter le curé qui continuait :

— Voyez-vous, mes bien chers Frères, je vous ai raconté cette anecdote pour vous dire que nous devons nous garder du péché de gourmandise qui nous entraîne à celui de convoitise du bien des autres, que bien mal acquis ne profite jamais, et qu'un jour ou l'autre, ce qui vient de la flûte retourne au tambour. Ainsi soit-il !

Pendant tout le reste de l'office, saint Pierre se montra nerveux. La messe finie, ils se remirent en route. Pierre se taisait, maussade ; Jésus, taquin, lui dit :

— Vous avez entendu, Pierre, la réputation que vous avez dans ce pays-ci ?

Alors il se fâcha tout de bon :

— Maître ! Ce curé est un imposteur ! Où a-t-il été chercher cette histoire ? Il l'a inventée de toutes pièces et il la présente comme si c'était évangile. Laissez-vous débiter de pareilles calomnies sur mon compte ? Nous ne sommes jamais venus dans ce pays, du moins que je me souvienne, et on m'y présente comme un voleur de tartes, comme un simple truand !

Jésus le calma :

— N'oubliez pas, Pierre, que le vieux curé a parlé de pardon. Songez que nous sommes ici en Wallonie, dans un pays étrange, et qu'il n'est pas étonnant d'y rencontrer des gens à l'imagination un peu vive comme ce brave vieux pasteur, puisqu'on y rencontre des poules qui n'ont qu'une patte !

Leur voyage ne fut plus marqué que d'une seule aventure. Le lendemain, à midi, ils entendirent un ouvrier qui criait à un autre, en lui montrant deux faucheurs :

— Regarde, c'est Jésus et saint Pierre !

Intrigués, ils se regardèrent. Jésus dit :

— Nous ne nous sommes donnés à connaître nulle part. Rien dans notre personne ne peut nous trahir. Nous avons bien l'air de deux voyageurs fatigués ; du moins, c'est l'impression que vous me faites, Pierre, car pour moi, je n'ai aucune idée de ce que je peux paraître aux autres.

— Vous n'avez pas changé, Maître ; vous avez toujours votre figure

douce. Mais il n'y a pas un diable à reconnaître Jésus-Christ dans ce voyageur qui traîne le pied dans la poussière.

— Alors, dit Jésus, arrêtons-nous et demandons à cet homme ce qu'il veut dire par là. Je suis curieux de savoir le rapport qu'il peut y avoir entre nous et deux faucheurs ! D'autant plus qu'il m'a semblé percevoir un ton un peu railleur dans ces paroles.

L'homme eut l'air étonné de leur question :

— Vous n'êtes pas de ce pays-ci ?

— Non, répondit Pierre, nous sommes d'un pays éloigné et nous retournons d'un grand pèlerinage.

— Eh bien, dit l'homme, dans ce pays-ci, on dit ça d'un mauvais faucheur qui veut en remontrer à un autre. On l'a toujours dit, et voici depuis quand : un soir, Jésus et saint Pierre, qui voyageaient en Hesbaye, avaient demandé à loger dans plusieurs fermes, mais ils avaient été éconduits. Finalement, ils arrivent chez une pauvre vieille qui leur dit : « Je n'ai pas grand-chose à vous offrir, mes braves ! Il reste un peu de pain dans la huche, et comme matelas vous pouvez avoir une gerbe de paille. Si vous vous contentez de cela ! C'est peu de chose, mais c'est de bon cœur que je vous l'offre ».

Jésus la remercia et alla se coucher avec saint Pierre. Vers le milieu de la nuit, il réveilla son compagnon et lui dit :

— Pierre, cette pauvre femme a un grand cœur. Nous devons la récompenser. Allons faucher son champ !

Pierre – il paraît qu'il n'était pas très courageux – aurait préféré ne pas bouger, et il répond :

— Comment voulez-vous faucher le blé ? Il est encore en herbe !

— Il sera à point quand je le voudrai !

— Mais la nuit est noire, nous n'y verrons pas clair.

— La lune nous éclairera.

— Et, Maître, nous n'avons pas de faux.

Sans répondre, Jésus se lève, fait apparaître deux faux, en tend une à saint Pierre. Voilà celui-ci mis au pied du mur, obligé de se lever et de suivre son Maître. Arrivé à la lisière du champ, il reste tout surpris de voir le blé bon à faucher et la lune apparaître brillante comme le soleil.

Ils se mettent au travail. Saint Pierre était derrière Jésus et il fauchait tant bien que mal, avec une telle ardeur qu'il était sur ses talons, lui poussant l'herbe entre les jambes. Hors d'haleine, Jésus transpirait.

— Pierre ! Je t'en prie, ne va pas si vite !

— Bon ! Bon ! dit l'autre. Et il se met à faucher lentement ; mais sans mieux soigner son travail, si bien qu'à un moment donné, Jésus

ne l'entend plus faucher derrière lui.

— Ohé ! Pierre, tu es parti ?

— Mais non, Maître ! Seulement, on ne sait plus comment faire ! Tantôt c'est trop vite, tantôt trop lentement, tantôt trop mal ! Maintenant, je suis très fatigué.

— Je le vois bien, dit Jésus. Repose-toi !

Pierre ne se le fait pas dire deux fois. Il laisse tomber sa faux et il se couche. Aussitôt, il ouvre des yeux tout grands. Sa faux se met à faucher toute seule, posément, aussi parfaitement que celle du Maître. Alors, honteux et tout repentant, il reprend son travail avec un tel courage qu'il a bientôt rejoint Jésus, tout en faisant de la bonne besogne.

C'est depuis lors que, dans tout le pays, chaque fois qu'un mauvais faucheur veut en remontrer à un bon, on dit : « C'est Jésus et saint Pierre ! ».

Quand ils se remirent en marche, Jésus s'esclaffa :

— Pierre, ta réputation n'est plus à faire dans ce pays-ci. Tu n'y es pas avantageusement connu. Nous allons le quitter et, par prudence, nous n'adresserons plus la parole à personne, pour t'éviter de nouvelles déceptions.

Ils repassèrent par Namur et s'engagèrent sur la rive gauche de la Sambre. Le lendemain, ils arrivèrent dans un beau grand village, à Tamines. Ils allèrent demander l'hospitalité chez le maréchal. Celui-ci était un brave et honnête artisan. Pas un chevalier, pas un fermier de tout le canton qui eût voulu faire ferrer son cheval à un autre travail que le sien. Ses affaires prospéraient à souhait. Il avait le caractère serviable et le cœur bon. En voyant ces deux pauvres pèlerins las et affamés, il les invita à entrer, descendit du plafond où il pendait à un anneau un grand pan de lard, cassa des œufs, mit la poêle au feu et leur fit la meilleure chère qu'il put. En même temps, il égayait ses hôtes par ses joyeux propos, et il offrit même à saint Pierre qui se plaignait que ses pieds fussent douloureux, de le ferrer le lendemain matin pour qu'il puisse achever son voyage.

Jésus était enchanté. Pour la première fois, saint Pierre ne trouvait rien à redire, mangeait comme un ogre, arrosant chaque bouchée d'un bon coup de cervoise.

— Dans quel pays retournez-vous ? demanda le maréchal.

Pierre regarda Jésus, ne sachant que répondre. Celui-ci le tira d'embarras :

— Maréchal, fit-il, vous êtes un honnête homme, et charitable. Sans nous connaître vous nous avez reçus admirablement. Je veux vous témoigner ma reconnaissance. Je suis Jésus et mon compagnon est saint Pierre. Nous voyageons à travers la Wallonie. Demain, nous

remonterons dans notre ciel. En souvenir de deux pauvres pèlerins que vous avez hébergés et rassasiés, je vous accorde de faire trois vœux. Ils seront exaucés !

Le maréchal resta longtemps muet de stupeur, puis il répondit simplement :

— Ce qui m'arrive est tellement extraordinaire que je n'en reviens pas ! Laissez-moi réfléchir un instant !

Il leva les yeux au plafond, se recueillit, puis dit :

— Seigneur, dans mon jardin, j'ai un beau poirier, ses poires sont fondantes, mais aussi tentantes. Je voudrais qu'il me soit accordé de pouvoir retenir à volonté sur l'arbre l'imprudent maraudeur qui y grimperait.

— C'est accordé, maréchal.

Saint Pierre qui était près de lui, lui glissa à l'oreille :

— Demande une place au paradis !

Mais le maréchal haussa les épaules en disant : « J'ai encore tout le temps d'y penser ! », puis, se retournant vers Jésus :

— Voilà ma bourse de cuir, Seigneur. Je voudrais qu'une fois fermée, elle ne puisse plus s'ouvrir sans ma permission.

— Accordé, maréchal, fit Jésus. Saint Pierre insista :

— Pense à ton âme, maréchal.

Mais de nouveau le maréchal haussa les épaules : « J'ai encore tout le temps d'y penser ! » Et il formula son troisième vœu :

— Qu'il ne soit donné à aucune puissance de me détacher de mon tablier de cuir si je parviens à m'asseoir dessus.

— Accordé, maréchal, fit Jésus. Et tandis que saint Pierre gourmandait le maréchal de n'avoir pas pensé à assurer son salut éternel, ils se souhaitèrent la bonne nuit et allèrent se coucher.

Le lendemain matin, quand le maréchal se leva, ses hôtes divins avaient disparu. Tandis qu'ils remontaient au ciel, saint Pierre disait à Jésus :

— Je rentre content de mon voyage, Maître. C'est un magnifique pays, mais je garde une dent contre ses habitants. Paresseux, gourmand, menteur, mauvais faucheur, voleur de tartes, et encore nous n'avons pas entendu tout ! Voilà ce que je suis pour eux ! Ils ont une opinion de moi ! Mais je les attends ! S'ils croient qu'ils entreront au paradis s'ils ne sont pas tout à fait en règle ! J'ai justement gardé un bon souvenir de la femme ardennaise qui nous a vendu une excellente poule au prix coûtant et du forgeron qui nous a si bien reçus hier. Mais encore ! Celui-ci n'a pas voulu profiter de mes conseils. Gare à lui quand il se présentera. Mais entre nous, Maître, un homme si peu soucieux de son salut éternel, je crois qu'il arrivera

devant moi quand les poules auront des dents.

Jésus haussa les épaules :

— On ne sait jamais, Pierre. Dans ce pays-là tout est possible. Il se pourrait que quand le maréchal mourra, les poules aient des dents en Wallonie. Quand tu y es allé, elles n'avaient bien qu'une patte !

Là-dessus, ils se séparèrent. Jésus reprit sa place auprès de son Père éternel et saint Pierre ses fonctions de portier du divin séjour.

Quant au forgeron de Tamines, il réfléchissait à l'aubaine qui lui était arrivée. Persuadé qu'il n'avait plus rien à redouter des mauvais coups du sort, il se mit à mener la joyeuse vie. Peu d'années après, une grêle épouvantable ravagea son champ. Sa récolte fut hachée. Il était à peine revenu de ce malheur que le feu du ciel brûlait sa maison et sa forge. Adieu les rêves de prospérité !

Un matin, assis sur le seuil de sa maison ruinée, après une nuit passée à la belle étoile, il faisait de tristes et douloureuses réflexions sur la fragilité des choses de ce monde, regrettant de n'avoir pas émis le souhait d'être mis à l'abri du malheur et s'accusait d'insouciance. Il vit venir à lui un grand homme sec dont la large bouche s'élargissait à chaque instant pour laisser échapper un sourire infernal. Ses yeux étaient extraordinairement brillants, ses sourcils très épais et son nez arqué semblait vouloir rejoindre son menton proéminent. Il était coiffé d'un bonnet couleur de feu, vêtu d'un habit vert noir et d'un bas de chausse rouge. L'étranger vint à lui et lui demanda le motif de son affliction. Le maréchal lui conta son malheur sans omettre aucun détail et ajouta que, dans son désespoir, il se donnerait volontiers au diable.

— C'est accepté, maréchal, fit son interlocuteur. Engage-toi à me livrer ton âme dans dix ans et je te compte à l'instant dix mille patacons d'or.

Il tira de ses chausse une bourse dont il fit sonner les pièces. Le malheureux, ébloui, n'hésita pas. Il mit sa main dans les griffes du démon et avec un stylet de fer, apposa sa signature au bas d'un document écrit en caractères rouges sur un parchemin noir.

Grâce à l'or de Satan, le maréchal rebâtit sa maison, et, se voyant riche à nouveau, se souciant fort peu de l'avenir, se mit à jouir du présent et à mener plus joyeuse vie que jamais. Quel ne fut pas son étonnement de voir un matin le diable apparaître et réclamer l'exécution du fatal contrat.

— Déjà ! fit-il. Il y a déjà dix ans ? Que le temps m'a paru court ! Le terme est là, je suis prêt ! Je n'ai qu'une parole. Puis-je seulement satisfaire un dernier désir ?

— Mais certainement, maréchal. Une demi-heure de plus ou de moins ! Que veux-tu ?

— Je voudrais encore manger une de mes excellentes poires et en emporter quelques-unes avec moi. Car là où tu vas m’emmener, je crois que j’aurai besoin de rafraîchissements.

— S’il ne te faut que cela, dit le diable, je suis tout prêt à te l’accorder.

Et ce disant, il s’offrit à cueillir lui-même les fruits demandés. Il grimpa sur le poirier. Le maréchal était sous l’arbre.

— Tu en as assez, diable. Descends !

— C’est curieux, répondit Satan, mais il m’est impossible de mouvoir mon pied quand je veux descendre, alors que si je monte, je me sens agile comme un chat !

Le maréchal se mit à rire, d’un éclat de rire sonore comme son enclume.

— Je veux bien te laisser descendre, fit-il, mais il faut que tu m’accordes un sursis de dix ans.

Satan fut heureux d’en être quitte à ce prix et accepta.

Et de nouveau, le maréchal se lança dans les plaisirs mondains. Le temps s’écoula, rapide, et à l’époque fixée, Satan se présenta, bien décidé à ne pas être une seconde fois victime de sa complaisance. Mais il avait affaire à forte partie. Le maréchal savait que l’orgueil était le vice capital de l’ange déchu. Prenant un ton naïf, il lui dit :

— Est-ce que c’est vrai, ce qu’on raconte sur terre, que tu peux prendre une taille de géant ?

Le diable sourit et aussitôt, se fit aussi grand que le plus grand noyer du jardin. Le maréchal poussa un cri d’effroi. Satan revint à sa taille d’homme, amusé de la peur de son interlocuteur.

— Et est-il vrai que tu sais te faire tout petit, si petit que tu pourrais entrer dans une bourse comme celle-ci ?

Et aussitôt, heureux de montrer son pouvoir, Satan se blottit sans défiance au fond de la bourse. Rapide comme l’éclair, le maréchal tira les cordons, plaça le tout sur l’enclume et se mit à taper de toutes ses forces :

— Dix années de sursis et je te laisse sortir ! Sinon je te martèle sans répit, jour et nuit, jusqu’à ma mort ?

Confus et meurtri, le diable dut accepter la nouvelle composition.

Mais vingt ans passés de jouissance amenèrent la satiété, et cette fois le maréchal se présenta avant les dix ans révolus pour subir les conséquences de son marché. C’était justement son diable qui était de garde. Celui-ci le reconnut et, craignant une nouvelle mésaventure ou de nouveaux horions, lui ferma la porte au nez. Le maréchal n’insista pas et s’en fut se présenter au paradis.

Saint Pierre le reconnut tout de suite :

— Ah ! Te voilà, maréchal de Tamines ! Tu avais bon cœur quand tu te trouvais sur la terre, mais tu te souviens que je t'ai conseillé de demander une place au paradis. Tu m'as répondu : « J'ai encore le temps ! » Et voilà ! Tu n'as rien fait pour mériter le paradis. Au contraire ! Et malgré mon désir de t'y voir entrer, je me vois forcé de te refuser l'entrée.

Le maréchal prit un air marri et contrit :

— Ah ! Grand saint Pierre, je sais ! J'ai eu tort de ne pas vous écouter. Mais que voulez-vous, on est des hommes ! On croit qu'on vivra toujours... Mais en souvenir du lard et des œufs dont je vous ai régale, laissez-moi au moins regarder les plaisirs réservés aux élus. Entrouvrez la porte, ne fût-ce qu'un instant, que je me rende compte de la folie que j'ai faite en ne vous écoutant pas !

Saint Pierre eut pitié de cet homme qui lui avait donné si généreusement des œufs, du jambon et de la cervoise.

— Bien volontiers ! Cela je peux te l'accorder. Regarde !

Il ouvrit la porte. Le maréchal s'avança et, saisissant saint Pierre à la gorge, il le renversa, jeta dans le paradis son tablier de cuir et se coucha dessus.

Saint Pierre, s'étant relevé, se souvint tout à coup du dernier vœu du maréchal et se mit à rire :

— Tu m'as eu, maréchal ! Relève-toi ! Maintenant que tu es entré, tu ne sortiras plus.

Il lui tendit la main et le maréchal, en la serrant, dit :

— Vous voyez que j'avais encore le temps d'y penser !

FIN

-
- 1 Colonne de pierre, symbole de la liberté.
 - 2 Endroit où une rivière disparaît dans le sol pour ressurgir en aval.
 - 3 Macrale : sorcière.